23me Année — N° 12 — 15 Juin 1916

JUL 19 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Paul Margueritte . . .	*Sous les Pins tranquilles* (1re partie)	673
Adolphe Thiers	*Plan de Défense de Paris* (2 septembre 1870) . .	720
Marc Henry	*Croquis de l'Allemagne d'avant-Guerre.* — III .	734
Docteur G. Dumas. . .	*Les Troubles mentaux et la Guerre.* — I. . . .	758
H. Rosnoblet.	*Gens d'Alsace*	785
Henri René	*Lettre de Verdun*.	812
Eugène Thébault . . .	*Chiens de Guerre*.	826
***.	*L'Intendance aux Armées*.	842
Emmanuel Bourcier. .	*Les Soldats et la Presse*.	855
Baron Saillard.	*Autour d'Ypres* (mai 1915)	868
J. de Morgan	*En Chaldée*.	878

Copyright 1916, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

AUTOUR DE JEANNE D'ARC,

par **Maurice Barrès**.

La collection de bienfaisance guerrière au profit de la Fédération des mutilés s'accroît d'un nouvel ouvrage où l'éditeur à réuni divers écrits de M. Maurice Barrès relatifs à l'héroïsme. Les premiers chapitres nous promènent à Domrémy, évoquant les paysages consacrés par l'enfance pastorale de Jeanne. Les suivants, nés de la guerre, analysent les forces mystérieuses qui créèrent le miracle national que représente cette immortelle figure. Il faut louer les grâces du début et l'éloquence de la fin.

L'ITALIE DEPUIS 1870,

par **Albert Pingaud**.

Pour quelles raisons les Italiens sont-ils sortis en 1915 d'une alliance qui avait duré trente-deux ans? Leur soudaine décision fut en réalité le terme d'une lente évolution politique et économique que M. Pingaud nous retrace en un ouvrage d'ensemble complet, pénétrant, et d'une lecture fort agréable. Après avoir montré les principes permanents et les éléments fondamentaux de la politique italienne, il en suit les transformations depuis la prise de Rome (20 septembre 1870) jusqu'à la déclaration de guerre à l'Autriche (23 mai 1915). Un tel livre manquait au public français encore mal instruit de la nouvelle renaissance italienne, que consacrera magnifiquement cette dernière « guerre d'indépendance ».

LES ENFANTS DIVINS,

par **Jean Bouscatel**.

Ces deux enfants divins sont ceux dont parlait le poète Heredia : le Désir et la Mort, les mêmes que Leopardi a glorifiés dans une de ses plus nobles inspirations : *Amore e Morte*. Les vers de M. Jean Bouscatel ne manquent ni d'élévation ni d'harmonie et il a trouvé d'heureuses variations sur ces deux thèmes éternels.

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE,

par **René Milan**.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent cette « Campagne d'un croiseur français » en Méditerranée. Ils se rappellent un récit coloré, où se reflète l'âme du marin et celle des paysages, la poésie de la mer et celle de la lutte ; tableaux changeants où, au hasard des randonnées, le lecteur est initié à la vie du vaisseau de guerre par un esprit ingénieux et nuancé qui est en même temps un des hommes d'action les plus hardis de notre marine.

LE PANGERMANISME COLONIAL SOUS GUILLAUME II.

Collection de documents sur le pangermanisme, publiés sous la direction de **Charles Andler**.

Ce troisième volume contient des textes extrêmement suggestifs, et surtout une longue préface de M. Andler. Elle retrace la formation de l'empire colonial allemand, la naissance des folles ambitions pangermanistes et de la politique de la « place au soleil ». Ce colonialisme déchaîne l'affaire du Maroc, aux conséquences si graves ; à l'intérieur, il contamine jusqu'aux partis extrêmes et gagne à l'impérialisme de nombreux socialistes. Il permet de mettre en lumière les rapports de propagande pangermaniste et de la diplomatie allemande.

BOURGUIGNOTTES ET POMPONS ROUGES,

par **Charles Le Goffic**.

M. Charles Le Goffic nous a déjà raconté l'épopée de Dixmude et l'héroïsme des fusiliers marins ; dans son nouveau volume, on retrouvera les « pompons rouges » à côté des « bourguignottes », ces casques modernes de nos tranchées, qui sont en train de devenir plus glorieux que les casques romains. Il y a là une série de tableaux militaires tracés avec verve, d'une main légère et pourtant émue. Le conteur est aussi poète et s'en souvient.

SOUS LES PINS TRANQUILLES

I

Le matin gris, ouaté d'impalpables brumes, le silence du vent et de la mer rendaient plus solitaire encore le lac d'Osques, qu'on appelle aussi l'étang Bleu. Ceint de pins sombres et formant un grand O dentelé, il appartient au chapelet des vastes étangs : Cazeaux, Aureilhan, Biscarosse, Soustons, Hossegor, — dont les miroirs clairs relient, entre Bayonne et Arcachon, à travers l'immense forêt de Gascogne, le littoral de Born au Marensin.

Ce jour-là, le dernier de décembre 1900, l'orbe d'eau pâle s'immobilisait sous le ciel infini. Baigné de clarté diffuse, le paysage exhalait une suavité odorante. La fraîcheur lacustre, la majesté des troncs écailleux, le fouillis des ajoncs, des arbousiers, des viornes, le tapis des bruyères ramagées de fougères fauves, les replis variés du lac et le vallonnement des cimes, tout concourait à la beauté délicatement farouche de ce site perdu. La vie ne s'attestait que par le soupir rythmé des grenouilles entre les joncs et le plongeon des canards à col vert.

On n'apercevait ni fumée d'âtre ni animaux domestiques ; aucun bruit de chariot à bœufs ne grinçait mélancoliquement ; nulle barque ne ridait l'eau, pas un résinier ne chantait dans la pinède : le calme impressionnant d'une solitude inviolée.

Pourtant contre la rive, mais si bien cachée dans les arbres qu'il fallait arriver dessus pour l'apercevoir, se terrait une maison pauvre. Elle était si basse qu'on eût dit une tortue dans sa carapace ; son toit rouge, court d'un côté et long de l'autre, abritait sous son plan oblique un hangar de planches goudronnées. Tout autour, palissadé de brande, un enclos où picoraient trois poules et un coq. Des linges séchaient sur une corde. Un chien noir, si maigre que saillaient ses côtes, était allongé devant le seuil, le museau entre ses pattes.

Il dressa les oreilles. Quelqu'un venait qu'on n'entendait pas, sur le chemin feutré d'aiguilles rousses. Le béret landais enfoncé jusqu'aux oreilles, l'homme portait veste bleue, jambières de toile et sabots plats. Agile et grisonnant, il avait l'air rusé du braconnier.

Le chien ne gronda point à le voir pousser le portillon, mais lança trois abois sonores. Une grande femme brune parut. Son visage beau mais dur s'éclaira :

— Hé ! c'est toi, Cotiche?

— Salut, Honorine !

— Et comment va?

— Bien, jusqu'à ce que je trépasse, le plus tard possible. Et Narcisse?

— Il est justement allé à la ville. Cela ne t'empêchera pas de boire un coup?

— Ce n'est pas de refus. Ah ! voilà la petite ! Hé bé, la plante pousse?

— Que trop ! A treize ans !... Oh ! Sauvageonne, veux-tu bien te cacher !

Elle leva les bras sans intimider la fillette qui, rieuse et les yeux brillants sous sa tignasse emmêlée, venait de surgir, telle une faunesse.

— Où a-t-elle encore déchiré son jupon? Quelle païenne !... Entre, Cotiche.

Les murs de la cuisine, jadis blanchis à la chaux, s'enfumaient. Dans la haute cheminée, une marmite pendait à la crémaillère. Sur des planches, à côté de vieilles boîtes de conserves et de bocaux d'épicerie, des jarres jaunes contenaient les confits d'oie ; on voyait aussi des « cirés » pour la pêche, un lot d'espadrilles et des outils, bêches larges, hap-

chots tranchants. Sur un comptoir de bois brut, des verres et des bouteilles ; et il y avait deux tables avec des bancs, car les Soubeyre tenaient auberge. La pièce, avec son air de magasin, rappelait les cabanes du Far-West pour émigrants.

— Assieds-toi un peu. Préfères-tu du vin blanc?

— Pourquoi pas? Ça tue le ver. A ta santé ! Et quelles nouvelles?...

— Oh ! ici, que veux-tu qu'on sache? Raconte plutôt....

— On ne dit pas grand'chose ! Si, tiens ! que les gendarmes sont allés prendre la belle Iane, à Ysclet, parce qu'elle a accouché d'un enfant et qu'elle l'a enterré vivant dans la dune.

— Voyez un peu ! Quel péché !... Iane, la rousse?

— Eh oui ! Une gaillarde... Le grand Rodko avec elle s'en venait autrefois piquer l'anguille à la foène dans le courant, au bout du lac.

Honorine se rappela certaines œillades incendiaires de l'homme; et avec une rancune, qui pouvait venir aussi bien de l'insolent hommage que de l'oublieuse indifférence, elle reprit :

— Oh ! Celui-là ! S'il n'en a pas cent, des bâtards... Sûr que c'est le roi des gueux ! Ces pêcheurs d'Ysclet, tous racaille ! Qu'il ne vienne pas traîner ici ; Narcisse lui ficherait bien un coup de fusil !...

Elle aperçut sa fille qui, avec une curiosité ardente, écoutait ; et d'une voix rude :

— Veux-tu aller voir dehors si j'y suis !... Et quoi d'autre, Cotiche?

— Heu !... J'ai rencontré à Dax le jeune Pierre Esbros. C'est un monsieur à présent, depuis qu'il s'est fait avocat et que moussu Despeyron, notre sénateur, l'a pris avec lui à Paris dans son ministère. Pierre Esbros se promenait bras dessus, bras dessous avec Despeyron le fils, le sous-préfet.

Honorine hocha la tête :

— Oui, les uns montent et les autres restent dans la crotte. Quand son père est mort ruiné, et que la dame et les messieurs de la « Colonie » ont acheté la ferme et bâti avec la « Maison-Blanche », si Pierre Esbros n'avait pas hérité de sa tante Etchepare, si avare qu'elle vivait de croûtes et qu'elle cachait une fortune d'or dans sa paillasse, qu'est-ce qu'il serait devenu, dis-le-moi?

— Pas un fermier, bien sûr ; son père voulait le voir un savant, et les études coûtent cher.

— Le plaisir aussi, — dit Honorine, — surtout qu'au quartier latin, Pierre Esbros, à ce qu'on m'a dit, faisait une noce à tout casser. Est-ce qu'il a toujours ses yeux de chat sauvage?

— Toujours, et fier comme Artaban.

— On ne peut pas dire qu'il est beau, mais il a un air pour plaire aux femmes.

— Tu as remarqué cela, toi?... — dit Cotiche, malicieux. — Eh bé, il n'est tout de même pas trop changé, car il m'a reconnu tout de suite et il m'a serré la main.

— Il ne viendra pas nous donner le bonjour et voir ce qu'est devenue son ancienne maison?

Cotiche cligna de l'œil :

— C'est un monsieur. Il aime mieux la ville que la lande. C'en est un qui fera son chemin !

— Tant mieux donc ! — soupira Honorine, dont l'envie ne prévalut pas contre le souvenir favorable que lui avait laissé le jeune homme.

— Et alors, — reprit Cotiche, — ton homme est à Dax?

Elle haussa les épaules :

— Il faut bien s'approvisionner...

— Et puis, il a été te chercher un cadeau du jour de l'an?

— Ah ! pauvre ! On n'est pas assez riches !...

Ses lèvres se pincèrent, amères : riches, comment le deviendraient-ils, si loin de tout? Neuf kilomètres rien que pour aller au bourg de Géglosse ; là, un petit train rejoint la grande ligne de Dax. Puis il passe si peu de gens : un résinier, quelques douaniers du phare de Cozan ; deux fois par an des muletiers d'Espagne. Mais Narcisse était bon, encore amoureux, et il pliait devant elle. Sans erreur, il lui rapporterait les boucles d'oreilles en or qu'elle convoitait depuis Pâques !

— Veux-tu encore boire?

— Grand merci, il me faut traverser l'eau.

— Où vas-tu donc?

— Hé, à la « Maison-Blanche ».

— Tu as affaire pour la « Colonie »?

— Ne te l'ai-je pas dit? Je porte un télégramme à la dame.

Cotiche, entre autres besognes vagues, servait d'express à la poste et de commissionnaire pour les paquets de la gare.

— Tu aurais pu les rencontrer, leur break rentrait tout à l'heure.

Et Honorine ajouta :

— Une dépêche, ça annonce toujours un malheur.

— Des fois.

— Allons donc mettre la barque à flot.

Une voix claire proclama :

— Moi, d'abord, je ne veux pas que madame Constance ait du chagrin, elle m'a donné dimanche un beau fichu.

— De quoi se mêle cette morveuse? — demanda la mère.

Et se radoucissant :

— Personne ne lui souhaite du mal, à madame Constance, ni aux « messieurs ». Ah ! Dieu non ! Sans leur bonté...

Elle s'arrêta, par prudence et mauvaise fierté. Cotiche, qui de loin en loin vendait à la « Maison-Blanche » un lièvre ou des bécassines renchérit :

— Bougre, oui ! Du brave monde !

Et tirant le papier bleu de sa poche, il épela :

— Madame Constance... Constance Sabattet.

Honorine Soubeyre, du coin de l'œil, épia si la bande de la dépêche collait bien. Sans ça, il n'y aurait pas eu crime, n'est-ce pas, à savoir?... La « Colonie » l'intriguait encore, depuis le temps ! Du brave monde, oui, mais pas comme les autres. Des étrangers au pays et qui ne racontaient pas leurs histoires. Il devait y avoir là un secret. Voilà six ans qu'ils habitaient de l'autre côté du lac, juste en face ; sans les arbres, on verrait bien leur maison : la vieille ferme Esbros, une ruine que Destribats, l'entrepreneur de Bayonne, aidé d'une équipe espagnole, avait transformée sur leurs indications en un grand chalet basque. Les « messieurs » étaient alors quatre, un était mort ; la « Colonie » ne comptait plus que le « docteur », le « colonel » et M. Laugère groupés, avec mademoiselle de Kervo l'intendante, autour de madame Sabattet : ce qui étonnait un peu parce qu'ils n'étaient point parents, mais chacun vit à sa guise et, outre qu'ils n'étaient plus jeunes, leur irréprochable tenue interdisait le blâme. Quant à leur bienfaisance, Honorine avait pu la juger, puisque l'hiver dernier

madame Sabattet l'avait veillée plusieurs nuits de suite au cours d'une mauvaise bronchite ; et les conseils du « docteur » avaient soulagé Narcisse de ses rhumatismes.

Elle aidait Cotiche à pousser la lourde barque dans l'eau. Escortée du chien noir, la petite Martine, les rames sur l'épaule, accourait :

— Emmène-moi, je veux parler à madame !

— Reste là, fainéante, — gronda la mère.

Cotiche assujettit les rames, cracha dans ses mains :

— Sans adieu !

Il s'arc-bouta, souquant ferme : le sillage vint, d'une vague minuscule, mouiller les pieds des deux femmes qui plantées droit, sans parler, regardaient s'éloigner l'homme avec son message.

II

Madame Sabattet, en s'éveillant la veille au petit jour, avait pris une fois de plus conscience de sa vie profonde, dans le cadre recueilli de la « Maison-Blanche ». La « Maison-Blanche », aucun refuge n'aurait pu être mieux choisi pour des amis résolus à vieillir ensemble dans une noble intimité, pour des esprits liés par des affinités supérieures et désabusés du monde, pour des cœurs aspirant au profond apaisement de la nature. Ils vivaient comme dans une île, sur cette bande de sable et d'arbres enserrés entre l'Océan et le lac, isolée de celui-ci par des pins énormes et des sûriers tors, tandis que les frondaisons des combes et le rempart des dunes la préservaient des vents du large, du souffle sauvage de l'Atlantique.

On était là au bout du monde : pays vierge, ignoré des contraintes administratives ; on n'y voyait que rarement les gardes forestiers et jamais les touristes. Pour communiquer avec la grande lande, il n'y avait que le passage en barque ou le long détour des deux chemins qui, l'un à droite et l'autre à gauche, contournaient l'eau. Sauf le facteur et le boulanger, — encore laissaient-ils le courrier et le pain chez les Soubeyre, — les fournisseurs ne venaient pas. Il fallait vivre sur la terre : la

subsistance des cinq maîtres et des trois serviteurs avait exigé l'achat de deux vaches laitières, l'entretien d'une basse-cour et d'un potager. Œufs, volaille, et le poisson qu'on pêchait convenaient au régime à demi-végétarien de la « Colonie ».

La propriété attestait une volonté d'ordre et d'élégance ; elle était expressive comme un visage humain : le mystère qui se dégage de l'agencement des aîtres lorsqu'on les sent adaptés à leurs fonctions et d'accord avec l'ambiance, complétait son harmonie. Le parc rustique ne s'entourait point de murs, mais de lauriers-thyms et de troènes de Californie. Derrière, s'épaississait un bois de mimosas touffus qui, dès février, irradiait une splendeur d'or et embaumait le miel. Les pelouses, avec leurs corbeilles de rhododendrons et d'azalées, la roseraie sans feuilles encore, la serre aux plantes rares, témoignaient du goût très sûr de madame Sabattet. La maison, que débordaient les pentes de tuiles, soutenues par des consoles de bois, dressait sa large façade blanche aux volets vert-bronze ; des colombages la striaient ; elle s'ornementait d'escaliers et de balcons, et des chèvrefeuilles vivaces s'enlaçaient aux bow-windows cristallins.

Madame Sabattet goûtait cette heure indistincte, le silence de la maison où, furtifs, elle avait déjà perçu les pas de Dorothée de Kervo et de la vieille Françoise. Elle aimait voir s'animer sa chambre, déjà moins obscure ; la pâleur des draps se dégageait la première, puis les fleurs en toile de Jouy des murs, la forme des meubles et l'eau morte du grand miroir. Un souffle froid entrait. Sitôt vêtue, elle poussa les volets et vit, en face d'elle, la blême clarté du ciel, d'un vert citrin peu à peu glacé de rose. Une percée entre les ramilles lui montrait le lac semblable à une plaque d'argent ; le haut des cimes blondes émergeait de l'ombre, et toute l'odeur des landes envahissait la pièce.

Quel bain auroral que ces effluves de résine et d'ozone si riches, si doux, si puissants qu'ils avaient contribué, plus que les remèdes du docteur Fagalde, à la rétablir ou presque ! Elle y puisait de la force pour la journée, une allégresse d'esprit et son invincible foi dans les lois de beauté et d'harmonie où s'ancrait son idéal.

Comme elle avait eu raison de céder à l'ordre du médecin et

aux instances de ses vieux amis, Guy Laugère, Élie Maraval et M. de Saubusque. Rivés à elle par une affection qui, pour le premier, joignait à l'amitié la plus pure le crépuscule d'un autre sentiment assagi, ils n'avaient pas hésité à quitter, pour la suivre, ce grand vieux rez-de-chaussée de la rue de l'Université, ouvrant sur un jardin centenaire, et où elle leur épargnait les tracas de la vie matérielle, si insupportables aux hommes de pensée. Rien ne les retenait plus à Paris : une décision du Gouvernement, très discutée, avait privé Guy Laugère de sa chaire à la Sorbonne. Élie Maraval, médecin de haute valeur, renonçait à exercer. Le président de Saubusque venait de quitter son siège à la seconde Chambre de la Cour. C'est alors que le colonel Bréchart, qui venait de prendre sa retraite, sur leur offre affectueuse décidait de se joindre à eux.

Tous, plus ou moins frappés par une crise d'ordre public ou intime, ayant souffert du sort ou des hommes, souhaitaient se ressaisir dans de nouvelles conditions de sécurité morale. Pourquoi fallait-il que la mort eût déjà frappé l'un des meilleurs? Elle tourna ses yeux vers le portrait du président en rabat blanc et robe rouge. Ce ferme et grave visage, aux yeux bleus si clairvoyants et si tristes, avec les rides sévères encadrant la bonté du sourire, ravivait ses regrets. D'autant plus reportait-elle sa protection maternelle sur ceux qui restaient : Mathieu Bréchart, si rude et si loyal, Élie Maraval, être exquis de droiture et de candeur ; elle préférait, — son impartialité le lui reprochait bien un peu, — Guy Laugère, vieil enfant de génie, bouillonnant d'idées et plein d'illusions, Guy Laugère qui l'avait adorée pendant vingt ans en silence, sans espoir, et lui vouait encore le même culte pieux. Grâce à eux tous ne devait-elle pas, malgré les tristesses d'un passé cruel, remercier le destin qui avait mis aussi à ses pieds, comme une offrande, le servage admirable de Françoise et le dévouement passionné de Dorothée de Kervo, venue à elle dans un complet désarroi, mendiante de charité spirituelle et qu'elle avait comblée en l'aimant : Dorothée. dont le labeur et le zèle eussent sanctifié, dans un couvent, la plus humble des sœurs converses?

N'y avait-il pas aussi les Iribarne, le jardinier et sa femme, partis depuis huit jours pour Bordeaux afin de recueillir l'héritage d'un frère du mari? Les Iribarne dont l'absence

élargissait, dans l'esprit des hôtes de la « Maison-Blanche », un cercle de réflexions motivées par leur intérêt pour le couple et sa situation exceptionnelle ?

C'étaient des Basques, race à part, ardente et contenue, capable des meilleures et des pires énergies. Ils avaient mal tourné et auraient plus mal fini si, lorsqu'elle habitait encore Paris, madame Sabattet, par un hasard providentiel, ne leur avait, avec le colonel Bréchart, donné l'occasion de se réhabiliter. Occupée d'œuvres charitables, elle avait arraché à une existence atroce Gratiane Naguila, encore jeune à trente-cinq ans quoique flétrie, en la faisant admettre à l'hospitalier petit refuge d'Auteuil créé par madame Avril de Sainte-Croix.

Comment avait-elle deviné à quel point la misère, les mauvaises fréquentations, une lâche séduction, un plus lâche abandon plaidaient pour cette malheureuse? Comment avait-elle su faire jaillir des sentiments qui, étouffés, aspiraient malgré tout à revivre? Ce fut le secret de l'intelligence et du cœur de cette femme d'élite, et ce don qu'elle avait de sympathiser avec les natures les plus opposées à la sienne et de les attirer à elle.

De son côté, le colonel qui vouait ses maigres ressources à une charité discrète, venait de retrouver, sortant de l'hôpital après la prison, Pierre Iribarne, son ancien ordonnance au 70e Colonial, à qui il s'était intéressé, même après le conseil de guerre pour insoumission et l'envoi aux colonies de discipline. L'homme depuis avait roulé lamentablement, essayant divers métiers, ne se relevant que pour tomber plus bas. Il lui restait pourtant une âme. Et cette âme pouvait être sauvée !

Résolue à vivre dans les Landes, dont on lui vantait le climat salubre, madame Sabattet avait songé à associer à son sort l'humble sort de Pierre Iribarne et de Gratiane Naguila. S'ils pouvaient s'aimer et se marier, ils trouveraient, dans le domaine qu'elle venait d'acheter en commun avec ses amis, des occupations qui aideraient à leur réfection physique et morale. Ce projet généreux n'allait pas sans objections ni risques ; par un de ces élans qui la rendaient si chère à ceux qui la connaissaient bien, elle passa outre et, jusqu'à présent, elle n'avait pas eu à s'en repentir. De ces deux déchus, elle avait refait des êtres libres bien que disciplinés, fortement attachés l'un à l'autre par la similitude de

leur infortune, et qu'elle savait lui appartenir sans réserves sous leur maintien fermé, nullement servile et toujours silencieux.

Quelle influence la richesse subite — plus d'une centaine de mille francs — allait-elle exercer sur eux? Serait-ce pour leur bonheur ou leur malheur; et comment franchiraient-ils cette tentation? L'argent pourrit tant de riches, et à plus forte raison tant de pauvres ! Dans son obstinée pratique du bien, combien elle avait constaté de rechutes ! Que de retours au bourbier ! Mais non, elle ne les verrait pas faillir à leur rédemption, s'écarter de la voie où ils traçaient leur droit et obscur sillon !

Sait-on jamais pourtant?... Avait-elle bien lu dans ces yeux énigmatiques, sur ces faces murées?

On grattait à la porte : une grosse voix se fit petite pour dire :

— C'est moi, Constance ! Puis-je entrer?

— Certainement, Doro.

Mademoiselle de Kervo parut, formidable. Elle avait les traits exagérés d'un masque antique et un duvet brun aux lèvres. On n'eût osé sans peur du ridicule l'évoquer inspirant l'amour, ou seulement le flirt. Son informité l'avait pendant longtemps désespérée ; la maturité venant, elle en prenait son parti avec une résignation et même une malice assez touchantes. Sa sauvagerie, qui redoutait l'étonnement d'un visiteur, lui rendait délicieuse sa réclusion dans cette Thébaïde où on l'entourait d'égards.

Vêtue de lainage marron, col et poignets blancs, — sa seule coquetterie, — un tablier de cuisine noué à sa taille, elle apportait un fagot avec ces copeaux résineux, ces « gemmelles » qui font de si bons allume-feux.

Elle eut pour madame Sabattet un sourire si limpide que ses traits en devinrent agréables.

— Vous n'êtes pas assez couverte, gronda-t-elle. En plein hiver, quelle imprudence !

Madame Sabattet répondit gaîment :

— L'hiver ici n'enrhume pas. A quoi bon du feu? Et pourquoi cette peine, ma chère Doro?

— Parce que c'est mon plaisir. Il vous faut de la chaleur.

Elle disposa la brassée, y mit une allumette. Hier, pour remplacer Iribarne, le colonel avait fendu à la hache les troncs abattus, et c'est elle qui, à bout de bras, avait monté dans chaque chambre les lourds paniers de bûches.

La flamme crépita, vive.

— Et vous ne descendrez pas que vous n'ayez mis une cape sur vos épaules.

On eût dit une ogresse gardant une fée fragile ; car, sous ses cheveux qui avaient blanchi très tôt, madame Sabattet, haute et mince dans des robes lâches et invariablement sombres, sculptait la maigreur étique de certaines Anglaises. Son corps, usé malgré sa résistance nerveuse, et bien qu'il gardât de la grâce, ne trahissait plus de signification féminine : toute l'éloquence des lignes affluait sur le visage mat, énergique et fin, et surtout dans le rayonnement splendide des yeux noisette pailletés de vert.

Elle acceptait les soins de Dorothée, comme la seule façon de rendre celle-ci heureuse. Malgré leurs contrastes, d'invisibles analogies les rapprochaient. Que de fois, la prompte lucidité de l'une et, chez l'autre, une de ces intuitions d'âme fréquentes chez les simples, les faisaient se deviner, là où leurs compagnons n'avaient rien soupçonné. Seul le président de Saubusque, scrutateur et analyste professionnel, partageait jadis leur compréhension subtile.

Pauvre grand ami ! Jamais Constance Sabattet, qui sans compter ses fatigues s'était dévouée à lui, n'oublierait quelle incomparable garde-malade. Dorothée s'était révélée, lorsqu'il se débattait dans les suprêmes affres d'un cancer du rein.

La douleur de celle-ci avait été trop éloquente en sa naïveté pour que madame Sabattet n'eût pas deviné l'éclosion d'un roman silencieux dans cette chambre d'agonie, pour qu'elle n'eût pas reconnu que cette ferveur exaltée, et voilée par la plus ombrageuse pudeur, méritait sans en être profanée le beau nom d'amour, oui, d'amour sans réalité possible, d'amour presque religieux, sanctifié par la souffrance et la mort, ressenti par cette vieille fille disgrâciée pour quelqu'un qui n'en avait rien su !

Jamais elles n'avaient effleuré ce sujet, mais lorsqu'elles

parlaient du disparu, c'était avec un accent particulier ; cela encore les avait faites sœurs d'une même pitié.

Dorothée dit, et son amie s'attendait à ce qu'elle allait entendre :

— Après-demain, ce sera le quatrième anniversaire du soir où monsieur de Saubusque nous a quittés. Les saules qui entourent sa tombe étaient déjà grands la dernière fois que nous sommes allées au cimetière, en novembre.

Madame Sabattet inclina la tête ; elle revoyait en plein bois le calme, si calme petit enclos agreste, où viennent s'ébattre les pigeons de Géglosse ; quelques tombes et des tertres plantés de croix sous des cèdres en éventail et ces cyprès Lambert qui ressemblent, d'un vert plus frais, à des sapins du nord. Jean-Honoré de Saubusque, après les travaux, les honneurs et les grandes peines ignorées de son existence, devait goûter là un repos sans rêve.

Pauvre ami ! Seule, elle avait reçu ses confidences et connu son martyre. Marié sur le tard avec une femme qu'il adorait malgré la divergence de leurs caractères, il voyait grandir avec bonheur leurs enfants, deux jeunes filles de dix-sept ans et de seize, Marthe et Madeleine, lorsqu'un drame affreux effondrait son foyer, entraînant dans ses répercussions le désespoir, la folie et la mort.

Ils passaient un été en Suisse avec des amis en voyage de noces, un peu parents de madame de Saubusque. M. de Trévauges, parti un matin seul en excursion, ne revenait pas. Imprudence ou accident — car le suicide semblait inexplicable, — il avait roulé au fond d'un précipice d'où, après trois jours de recherches et pour sa femme de mortelles angoisses, on rapportait son corps déchiqueté. Madame de Saubusque, prévenue sans ménagement devant les siens, proférait, après un cri terrible, les mots qui, la dénonçant, étalaient à nu son adultère ancien et persistant, dont sa fille cadette, Madeleine, était le fruit. Dans cette formidable secousse et ce navrant aveu, sa raison s'égarait au point qu'il avait fallu l'interner d'urgence.

Le plus abominable pour M. de Saubusque, si traîtreusement frappé dans sa confiance, avait été l'aversion subite de sa fille aînée, Marthe, par une de ces injustices filiales

que rien n'explique sinon qu'elles tiennent à une hérédité morbide. Marthe, qui ressemblait étrangement à sa mère et l'adorait, avait rendu responsable de cette catastrophe le père innocent, le mari outragé. M. de Saubusque avait dû, après les plus pénibles scènes, consentir à la laisser vivre chez une tante ; elle s'était mariée peu après et n'avait jamais consenti à le revoir. La cadette, Madeleine, plus à plaindre que sa sœur, n'avait pu supporter d'apprendre l'opprobre de sa naissance ; un dévorant mysticisme, un irrésistible besoin de rachat s'était emparé d'elle et, malgré les supplications de celui qui l'avait élevée, aimée en véritable père, elle entrait aux Carmélites et y mourait, consumée de langueur, au bout de quelques années.

M. de Saubusque, ne pouvant aux termes de la loi se refaire un autre foyer et ne le souhaitant pas, réservant toute sa pitié presque surhumaine à sa femme folle, s'était condamné chaque jour, pendant quinze ans, à aller prendre de ses nouvelles, dans la maison de santé où son état exigeait une surveillance de toutes les minutes. Quand les médecins le permettaient, il la visitait ; elle ne le reconnaissait pas et le prenait pour le frère du directeur.

Ce qu'avait pu être ce supplice pour un homme d'une sensibilité aussi frémissante, sous son masque rigide, Constance Sabattet n'y pensait qu'avec horreur. Enfin, madame de Saubusque s'éteignait sans avoir recouvré la raison. Le président, fatigué de son métier, avait pris sa retraite. De quelles bénédictions, bien malade déjà, n'avait-il pas exprimé sa gratitude à l'amie compatissante qui lui avait rendu une famille intellectuelle, et tolérable le devoir de ne pas se suicider !

Dorothée de Kervo regardait avec fétichisme sa protectrice. Tremblant de la voir tomber à nouveau malade, elle eût voulu lui servir d'esclave, peigner ses cheveux ou, s'agenouillant, la chausser. Cette latrie offusquait la délicatesse de madame Sabattet dont les refus souriants, mais décidés, la désolaient. Certains privilèges toutefois lui étaient acquis : elle rangeait le linge qu'elle repassait elle-même ; elle s'occupait des reprises et aidait madame Sabattet à tous les travaux d'aiguille.

Émue, elle murmura :

— Pour moi aussi, Constance, le 2 janvier est un anniversaire. Mais moi, c'est du bonheur : ce jour-là vous m'avez recueillie et sauvée.

— Chère Doro, j'ai fait bien peu.

— Comment pouvez-vous dire cela? Sans vous, mon Dieu !... Que serais-je devenue? Étais-je assez malheureuse ! Arrivée le matin de Vannes, après avoir voyagé toute la nuit en troisième classe, entre un ivrogne et une hydropique à moitié gâteuse ; le wagon bondé empestait le tabac ; des « marsouins » chantaient des refrains de caserne, puis ils ont ronflé. Et l'arrivée : un petit jour sale, d'une détresse ! C'était la première fois que je revenais à Paris, depuis le temps où nous étions pensionnaires ensemble au couvent du Roule. Je ne connaissais plus rien : ni les rues, ni les magasins ; au milieu de cette foule indifférente, je ne sentais que ma solitude horrible. Toute la journée dans le froid coupant — quel froid il faisait ! — j'ai marché de l'Opéra à Montrouge, de Montrouge à la Villette; cinq fois j'ai traversé la Seine, et je me suis penchée sur les ponts : l'eau affreuse me fascinait.

— Ma pauvre amie...

— Ah oui ! Sans la voix secrète qui m'a soufflé alors votre nom et les recherches qui m'ont permis de découvrir votre adresse, sans l'inspiration irrésistible que j'ai eue alors de vous demander asile...

Madame Sabattet revit l'apparition tragique. Ne semblait-il pas que sa destinée l'eût mêlée aux plus étranges vicissitudes d'autrui pour qu'elle y jouât un rôle de salut? Là où tant de gens ne voient de la vie que son miroir lisse sous l'apparente unité des circonstances, elle discernait des tourbillons obscurs, de convulsives luttes de fond ; les événements, avec leurs péripéties bizarres, venaient d'eux-mêmes la chercher comme les âmes tourmentées en quête de guérison.

Elle revoyait Dorothée de Kervo au couvent, adolescente déjà énorme, en butte aux railleries et aux méchancetés ; elle l'avait protégée ; en retour celle-ci vouait à la « grande » qui n'hésitait pas à la défendre, une adoration de chien fidèle. Le peu qu'elle avait appris, Constance l'avait fait entrer dans sa tête de granit. Ce bonheur durait deux années : à la rentrée elle se retrouvait seule. Elles s'étaient écrit quelquefois, puis

sans s'oublier s'étaient perdues de vue. Rien de plus mélancolique et de plus fréquent.

Constance Sabattet croyait entendre encore la confidence lamentable. Ne possédant que la robe qu'elle portait sur elle, un mauvais chapeau élimé, semblable à un mannequin gigantesque, avec l'air apeuré d'une vieille enfant de quarante ans, Dorothée lui était apparue, transie et brûlante de fièvre, telle qu'un revenant.

Elle venait de s'échapper du château de Kervo, afin de fuir les images sinistres et impures que lui imposaient la mort suspecte de son père, la liaison complice de sa mère avec un amant de boue ; Dorothée était restée dans ce foyer d'Atrides tant qu'elle avait pu. Aujourd'hui, n'ayant plus à aimer son père, vieillard faible et bon, persécutée par la haine aveugle de sa mère et l'insolence de l'indigne souteneur, ruinée par eux et dépouillée de tout, elle ne savait plus où aller et que devenir, Cet affreux passé lui restait toujours présent, et certains jours crevait en elle, comme un orage noir.

— Tout de même, est-ce croyable? Je me demande si je n'ai pas rêvé. Il y a des choses trop injustes ! Une mère, qui n'est que sacrifice et amour, un être qui s'arracherait le pain de la bouche pour ses enfants, voilà ce que toutes ou presque toutes ont eu ; et moi, je n'ai connu qu'un monstre ! Ce que j'ai souffert, comme une bête à l'attache, pendant des années, des années ! Et moi encore, ce n'était rien ; mais ce qu'elle a été pour mon pauvre père, ce qu'il a enduré jusqu'au bout ! Quand je pense qu'ils l'ont empoisonné !

Madame Sabattet compatit, une fois de plus, à cette Orestie domestique ensevelie, comme beaucoup de drames provinciaux, dans le silence, tant par la peur du scandale que par la connivence prudente ou peureuse des rares témoins.

— Vous pensez bien, — conclut Dorothée, — que je ne pouvais dénoncer ma mère, et d'ailleurs je n'avais pas de preuves suffisantes. Aussi bien, la malheureuse a été punie. Deux ans après, cette ignoble brute qu'elle avait épousé la trompait avec toutes les drôlesses du pays et la rouait de coups. Est-elle morte d'humiliation et de rage ; a-t-elle fait, comme on l'a dit, une mauvaise chute? Sa fin est restée mystérieuse. L'homme a disparu. Le château a été vendu au

profit des créanciers. Sans vous, Constance, je serais à la rue ou plutôt morte.

Madame Sabattet l'interrompit avec une tendre autorité :

— Ne pensez plus à ces choses, Doro. Déjà elles sont si loin de vous ! Ne songez plus qu'à vivre au calme dans ce merveilleux pays.

Sa main désigna le lac, les pins, le vaste ciel, l'harmonie sereine de ce petit univers.

— N'est-ce pas qu'on goûte ici la grande paix?

Un peu contrite à l'idée qu'elle aurait pu fatiguer une patience qu'elle savait si généreuse, mademoiselle de Kervo dit :

— C'est vrai, pourquoi ai-je reparlé de cela? Je suis si heureuse ici ! Car c'est ma part de paradis et je ne réclame pas l'autre.

— Chut ! Vous scandaliseriez notre ami Bréchart.

Et Constance Sabattet eut un léger sourire ; elle savait son amie incroyante par révolte; le colonel, lui, catholique fervent, janséniste même, réservait ses convictions dans ce milieu libéral : elle, protestante, vivant détachée de toute pratique ; Guy Laugère inclinant à une nébuleuse théosophie, et Élie Maraval qui, doucement incrédule, ne parlait jamais religion. Un pacte de tolérance strictement respecté les liait.

Dorothée vit son amie chercher son face-à-main posé sur la cheminée et le lui tendit.

— Allons, à la besogne, — dit gaîment celle-ci. — Est-ce que la Noiraude s'est laissée traire ce matin?

— J'ai accompagné Françoise, — dit modestement Dorothée, — la Noiraude et la Roussette ont donné leur lait de très bonne grâce, comme si Gratiane eût été là.

Et suppliante :

— Promettez-moi de ne pas vous fatiguer. Je vous assure qu'il n'y a plus rien à faire pour vous. Françoise a paré à tout.

Elle n'ajouta pas qu'elle l'avait aidée de son mieux.

III

La vie conventuelle de la « Maison-Blanche », si l'on peut appeler ainsi les rapports quotidiens les moins astreignants qui

fussent, ne commençait qu'au repas de midi. Chacun, dans la matinée, jouissait d'une sorte d'incognito et usait de sa liberté à sa guise. Il était rare que ce ne fût pas dans l'intérêt général. Seul, Guy Laugère, travaillant fort avant dans la nuit et affligé d'insomnies, sortait tard de sa chambre.

Le colonel Bréchart s'était réveillé avant tout le monde, dans une petite pièce blanchie à la chaux, véritable cellule sans ornements aux murs qu'un grand crucifix noir à la tête du lit de camp, sans meubles qu'une armoire de bois blanc, deux chaises flanquant une petite table, une étagère avec quelques livres de piété, d'art de la guerre et de mathématiques ; à un râtelier, des éperons, une canne rustique, un fusil de chasse, et, dans un cabinet de toilette sommaire, ses deux cantines d'officier déteintes, aux serrures fatiguées.

Il avait fait son lit et balayé sa chambre, il s'était rasé avec cette brusquerie qui le faisait parfois se couper. Il avait une tête carrée, le front bas, de rudes cheveux gris, de petits yeux perçants sous des sourcils encore noirs ; sa moustache et sa barbiche poivre et sel accentuaient le retroussis doguin de la bouche : le tout, plein de caractère et un peu rébarbatif, s'adoucissait dès que ce visage, durci par l'habitude du commandement et rendu ombrageux par l'expérience, se détendait avec confiance. Ses traits prenaient alors une sorte de bonté bourrue où se pouvaient lire le culte du devoir et la fierté de l'honneur. Le corps trapu et musclé, gardant une raideur militaire, exprimait la force disciplinée. L'homme pouvait déplaire, mais la sympathie une fois née ne cessait pas de grandir quant au respect, il l'imposait.

Agenouillé sous le crucifix où saignait un Christ aux mains à demi fermées, il s'absorba dans ses prières. D'ordinaire, il les prolongeait par une méditation. Cette fois-ci il s'en tint à « Notre père qui êtes aux Cieux », suivi de « Je vous salue Marie ». C'était son pain de vie que ces minutes d'élévation vers un Dieu dont la présence, pour lui, s'attestait en tout lieu, à toute heure, et dont la protection, il n'en doutait pas, l'avait sauvegardé aux heures les plus dangereuses, au Dahomey, au Tonkin : ce jour où, dans la brousse, un coup de lance, porté par un guerrier africain, s'était brisé sur le scapulaire qui protégeait sa poitrine ; cet autre jour où le sabre d'un « Pavil-

lon-Noir », frappant de biais son menton, au lieu de lui trancher la gorge, s'était arrêté sur une chaînette d'òr portant une médaille bénite.

Il en avait été quitte la première fois pour une contusion et la seconde pour une large entaille. L'idée que son porte-cigarettes de métal avait repoussé la lance et que le sabre avait dévié sur le premier bouton de cuivre de son dolman ne lui était même pas venue : seule, une intervention divine expliquait ces miracles. Sa foi ne comportait ni examen ni objection, pas plus que la discipline du régiment. Ses idées simples avaient fait sa force durant sa carrière et, pendant ses épreuves, sa consolation.

Il descendit l'escalier, sans que ses chaussons de feutre fissent craquer les marches ; en bas, il enfila des sabots ; il portait un chandail de laine et un vieux pantalon d'uniforme dont on avait retiré le passe-poil. Nu-tête, il se dirigea vers l'écurie. Son chien, un grand berger à poils jaunes, s'élança vers lui et, sans aboyer, — trop tôt, c'était défendu ! — et le couvrit de caresses :

— Bien, Janus, du calme !

En les entendant, un cheval hennit dans son box. M. Bréchart lui flatta l'encolure d'une ou deux claques, ce qui chez lui, avare de démonstrations, trahissait une véritable tendresse : Maroc était son dernier cheval d'armes ; il le montait régulièrement, ou l'attelait pour la promenade. Soulevant le coffre à avoine, il mesura la ration et la vanna soigneusement ; puis il jeta à la fourche, dans le râtelier, la paille et le foin.

De là, ouvrant la porte de la remise, il vérifia la selle, la bride et les harnais astiqués à neuf, la bouclerie et les mors luisants. L'armoire de service présenta ses étrilles, brosses, onguents et flacons bien rangés. Également lavé à grande eau et irréprochable, le break qui avait ramené de la gare, la semaine dernière, Guy Laugère, allé à Paris pour les affaires de la communauté. Tout était propre, en ordre, et défiait la revue de détail la plus minutieuse.

Le colonel songea que les Iribarne ne pouvaient tarder à revenir ; qu'allaient-ils faire de l'héritage? Il n'en aimait pas l'origine. Le défunt, Iribarne cadet, avait, comme certains

Basques, dont l'indépendance répugne au service militaire, déserté à la veille de la conscription et gagné l'Argentine : là, il s'était fait éleveur de bestiaux. Patient et tenace, il avait réussi ; il allait pouvoir rentrer en France sans danger, les délais d'insoumission étant depuis longtemps prescrits, quand, dans les pampas, un taureau sauvage lui avait, d'un coup de corne, perforé le foie. Sa mort imprévue laissait dans la misère la femme avec qui il vivait maritalement, une cigarière espagnole dont il avait eu trois enfants.

C'est de Pierre lui-même que M. Bréchart tenait ces détails ; scrupuleux à l'excès pour lui, comme pour les autres, il lui eût été pénible de le voir jouir de cette fortune laborieusement gagnée par son frère, mais qu'entachait la désertion, faute qui, à ses yeux d'officier, signifiait plus qu'une erreur de jeunesse : une faillite au devoir. D'ailleurs, tout en réprouvant la situation irrégulière de cette femme et de ces enfants, il estimait trop rigoureux que la loi les spoliât entièrement.

Mais il s'était abstenu de donner un conseil qu'on ne lui demandait pas : Pierre était en âge de savoir ce qu'il voulait.

Il rentra dans l'écurie et sortit Maroc pour le pansage ; avec une dextérité « d'ancien », il promena l'étrille sur les flancs polis de l'animal, un normand d'âge, encore robuste. Le poil bai se lustra sous la brosse. Puis il lui cura les sabots et lui épongea les pattes, marquées aux quatre balzanes blanches que le dicton attribue au cheval « pour se battre ». Maroc, de temps à autre, doucement lui appuyait la tête sur l'épaule. Et Janus, ses oreilles de loup pointées, les yeux ardents, les contemplait tous deux avec ce rictus à dents découvertes qui est le rire intelligent des chiens.

Cette besogne accomplie, M. Bréchart se dirigea vers la pompe, placée derrière la maison et, à vigoureux coups de piston, il se mit à refouler l'eau « blanche » de la citerne dans le réservoir juché sous le toit. Ensuite, il pompa l'eau « jaune » qui, tirée d'un puits à travers les couches de grès et de sable, assurait l'arrosage du jardin. Loin de trouver fastidieuses ces corvées, il en aimait le libre effort, ayant appris, par trente-cinq ans de servitude haute, que nul labeur utile n'est à dédaigner. Et quel contentement modeste de contribuer

au bien-être des gens et des bêtes ; égoïstement même, n'était-ce pas une allégresse de se sentir des muscles encore résistants, une large poitrine qui, au jeu du levier, aspirait l'air si frais et si pur, tandis que l'aube montante éclairait la splendeur de la forêt?

Comme il goûtait, lui aussi, le charme pacifiant de cette nature ! Jusqu'à dix lieues à la ronde, trottant sur Maroc et escorté de Janus, il en connaissait le sous-bois roux, les dunes mollement arrondies et leur végétation luxuriante : chênes verts, houx épineux, chênes-lièges aux troncs gris écorcés couleur d'iode, pins élancés d'un jet vers le ciel et élargissant leur parasol ; ajoncs rugueux qu'étoilent, hiver comme été, leurs fleurs jaunes ; buissonnaies de grandes bruyères et de genêts ; solitudes coupées de petites mares glauques ou de rigoles de drainage. Çà et là un toit de ferme, tapi sous les branches : pas une devant laquelle il n'eût mis pied à terre, et fait connaissance de la vieille mère sous son chapeau de paille plat et noir, de la femme entourée de marmaille et portant un nourrisson au sein ; pas une de ces pauvres demeures où il n'eût causé, à leur retour du gemmage, avec les résiniers incultes et barbus.

Une préférence le poussait vers les humbles ; il se sentait près d'eux, alors que les riches lui étaient étrangers. Il constatait dans leur simplicité un caractère commun de race : après les noirs d'Afrique et les jaunes d'Asie, il retrouvait, dans le déroulement quotidien de leurs tâches obscures, à travers leurs joies et leurs peines, comme aussi dans leur dignité naturelle serviable sans vénalité, de quoi aimer l'homme en ce qu'il a de plus humain et de meilleur. La pauvreté n'était pas, jugeait-il, le pire fléau. Ces êtres rustiques, vivant en plein air d'un travail sain, n'étaient-ils pas moins malheureux que les ouvriers d'usine, automates d'un geste uniforme et d'un labeur fragmenté? Leur ignorance même les préservait de trop souffrir. Il voyait en eux les types touchants de l'humanité primordiale et permanente, derrière les mirages du progrès, auquel il ne croyait pas ; rien à ses yeux n'ayant atténué la sévère loi du péché originel qui voue l'homme aux labeurs harassants et la femme aux gésines douloureuses : misères fatales, à la fois leur châtiment et leur rachat.

Le docteur Maraval allait prendre sa bicyclette au hangar ; il s'avisa que celle de Guy Laugère restait poudreuse de la dernière sortie, car leur ami était fort négligent pour les détails matériels. Aussi eut-il soin de la remettre d'abord en état, d'en frotter les nickels et d'en huiler les bielles à la burette, souriant à penser que Guy Laugère, dans sa distraction, ne remarquerait pas cette prévenance ; et c'est bien ce qui enchantait la délicatesse d'Élie Maraval : rendre service sans qu'on le sût.

Il était de taille moyenne et assez corpulent ; son visage ovale et rasé rappelait le masque célèbre du docteur Potain, dont il avait le front chauve, le long nez bulbeux et le regard pénétrant. Sa bouche large, excessivement mobile, exprimait une infinie bonté et les mille nuances d'une sensibilité à fleur d'âme qui le faisait, à cinquante-sept ans, rougir encore pour une émotion. Cette figure sans régularité séduisait par sa fine et aimable douceur. Vêtu d'un complet homespun olivâtre, ses gros souliers jaunes lacés ne déguisaient pas la petitesse de ses pieds ; très petites aussi, ses mains de praticien exercé à palper légèrement la douleur.

Il achevait de regonfler les pneus de sa bicyclette et bientôt il fila dans l'allée centrale, franchit la petite grille accolée au portail, n'hésita qu'un instant entre les deux routes : celle du sud était la plus pittoresque, et ses vallonnements, en le forçant à mettre de temps à autre pied à terre, amusaient sa pensée toujours en éveil par le spectacle des taillis et les dentelures variées de la berge. Élie Maraval, depuis qu'il n'exerçait plus, s'était pris de passion pour la botanique et combinait, dans l'étude des « simples », les éléments d'une thérapeutique qui opposât les bienfaisantes vertus végétales à l'abus des spécialités chimiques, dont les formules complexes sont si en faveur aujourd'hui. Nulle ambition personnelle ne le guidait, nul intérêt autre que l'amour désintéressé de la science. En observant les plus menues tigelles, les plus modestes feuilles, il se remettait à l'école de la grande Mère des êtres et des choses, la Nature inépuisable, géante source de Jouvence.

Elle exaltait le plaisir qu'il goûtait à rouler sur les aiguilles de pin ; de tous ses sens il participait à cette grande atmo-

sphère de sève verte et fraîche qui caressait son visage, charmait ses yeux, ravissait son odorat, emplissait ses oreilles du bruissement confus que fait le silence d'une forêt. Il jouissait d'apercevoir l'eau argentée et ses mille frissonnements, il jouissait de la sombre et monotone immensité de la lande : la noblesse d'un pin magnifique l'émouvait autant que les torsions étranges d'un vieux sûrier à écaille grise ; et il avait, pour les minuscules herbes à ras du sol, un regard attendri. C'est avec un sentiment religieux que ce candide athée s'imprégnait de la splendeur de ce paysage si pur. Il sentait revivre en lui des sensations enfantines et émerveillées ; et dans le rêve panthéiste qui faisait de lui le frère de ces arbres, de ces buissons, de ces sables, de cette eau, il éprouvait une joie prodigieuse, l'enchantement de l'instinct et des forces naturelles innocemment épanouies. Jeune homme, il avait savouré cette communion avec l'univers, mais dans une ivresse confuse et non avec cette lucidité d'analyse qui lui venait de vieillir.

Il sortait de la pinède fournie et, à la lisière, il suivit le chemin romain qui longeait la dune. Les arbres, assaillis par le vent de mer qui courbait leur résistance, se crispaient à demi ensablés en reptations de bêtes, se retournaient du faîte comme une ombrelle dans la bourrasque, se pliaient en zigzags, tendaient des moignons de branches, offraient la douloureuse obsession de leurs formes blessées ou rompues. Élie Maraval ne pouvait sans souffrir les admirer. Il reconnaissait là l'opiniâtre, l'inflexible volonté de vivre des infirmes et des malades. Comme ils s'adaptaient, ces pins sacrifiés, combattants de première ligne grâce auxquels les suivants protégés, d'abord clairsemés, puis plus denses, combattaient l'invasion des sables ; comme ils s'obstinaient, ces vaincus ! Élie Maraval croyait assister aux luttes de ce beau et affreux métier de médecin où, pendant tant d'années, il avait mis son dévouement acharné au service de la souffrance. Il revoyait la tristesse de son impuissance trop fréquente, ces mauvais matins, ces sinistres soirs où il sentait lui échapper l'infortunée ou le malheureux qu'il défendait, depuis des jours ou des semaines, contre les griffes de l'inévitable.

Une inquiétude tendre et cachée activait ses coups de pédale et réglait machinalement son guidon. Ce n'était pas pour le

seul plaisir de vivre et de respirer l'air glacé qu'il parcourait ainsi la Sylve. Il allait à la gare de Géglosse chercher un nouvel envoi de médicaments, prescrits deux mois auparavant par le docteur Fagalde, le meilleur praticien de Bayonne. L'état de madame Sabattet le préoccupait. Elle maigrissait, mangeait peu, avait des essoufflements pour une marche rapide ou un effort. L'état de ses bronches, si menacées jadis, s'était beaucoup amélioré ; mais sa santé précaire, soutenue par une rare volonté, nécessitait un contrôle attentif. Le docteur Fagalde inspirait assez de confiance à Élie Maraval pour qu'il désirât le voir revenir bientôt ausculter et interroger sa cliente ; mais il fallait un prétexte, car on devait éviter de mettre madame Sabattet en défiance. C'est en l'avertissant de ces précautions que Maraval venait d'écrire à son confrère. Il jetterait sa lettre à la poste du bourg.

Chère Constance ! Amie grave et parfaite : comment admettre sans angoisse qu'elle pût couver derechef une insidieuse maladie? Mais était-ce le cas? En vérité, ce n'était pas le médecin, mais le compagnon dévoué et le servant fidèle qui se tourmentait ainsi. Le médecin, lui, plein de doute et d'incertitude, n'eût osé se prononcer. D'ailleurs ne vivait-elle pas ici dans les conditions les meilleures? Qu'une affection aussi profonde que la sienne songeât tout de suite au pire, même à tort, c'était bien naturel ; mais de là à conclure au danger réel, imminent !...

Une fois de plus son optimisme courageux prit le dessus. Il se moqua de ses craintes et, ayant franchi l'étroit pont de bois tremblotant qui surplombe le courant d'Osques, petite rivière frétillante aux interminables méandres, il acheva son tour du lac jusqu'à la traverse des Gisquoux et deux kilomètres plus loin, rattrapa la route de Géglosse : une vraie route de terre battue, bordée de fossés, la seule qui rattachât l'étang Bleu et ses bords au vaste monde, une route luisante où les ornières gardaient un reflet de la gelée blanche de la nuit.

Guy Laugère, une robe de chambre de tissu cannelle serrée à la taille par une cordelière, les pieds nus dans des sandales de cuir, ce qui lui donnait un air monacal, évoluait avec vivacité à travers son cabinet de travail, qui était spacieux et con-

fortable, feutré de tapis et ouaté de tentures. Un énorme feu de bûches pétillait dans la cheminée de chêne scuplté qui, sur une tablette, portait en reproduction de marbre le *Penseur* de Michel-Ange, entre deux beaux vases de Rouen. La bibliothèque, couvrant les murs sur trois faces, alignait ses reliures de veau fauve, les tons éclatants des toiles et le grain poli des maroquins, à côté de ces vélins d'un blanc assombri chers aux bibliophiles italiens. Une vaste table en chêne massif, au centre de la pièce, était écrasée sous un amoncellement de manuscrits, liasses, projets, chemises et cartonnages de couleur.

Guy Laugère, nerveux, petit, agile, tisonnait la flamme, repoussait du pied un brandon, s'asseyait pour griffonner quelques lignes de son grand traité de l'*Organisation de la Société moderne*, consultait sur un lutrin transformé en porte-in-folio quelque énorme dictionnaire, allumait une cigarette, l'oubliait sur un coin de table, taillait une plume d'oie, commençait une lettre, la quittait pour passer dans sa chambre, revenait, s'arrêtant pour se chauffer les jambes devant les grands landiers, se rasseyait, s'enveloppait les genoux d'un châle et reprenait son travail ; tout cela par impulsions brusques, avec le naturel d'un homme dont la pensée à chaque instant virevolte et dont l'agitation est la règle.

Son large front bombé annonçait l'intelligence un peu chimérique ; son regard, derrière de grosses lunettes convexes à bordure de corne, se dardait aigu ; sa bouche, d'un dessin éloquent, s'arquait entre la moustache et une barbe grisonnante en pointe ; quant à son teint, il avait une chaude matité sarrasine. Ses oreilles velues et pointues s'écartaient de la tête, et il se grattait fréquemment la tempe de ses doigts osseux aux ongles démesurés comme ceux d'un mandarin de lettres.

Trempant sa plume dans l'encrier, il traça, d'une petite écriture saccadée et presque illisible, ces mots :

« Les lois de l'association que Saint-Simon concevait placées sous la dépendance et le contrôle de l'État, et que Fourier faisait résulter du libre accord des affinités groupées autour du Phalanstère, ne sauraient obéir à des formules objectives aussi simples et d'ailleurs contraires à la complexité infinie de l'évolution moderne... »

Il s'arrêta pour prendre dans une bonbonnière une pastille de réglisse ; il craignait de s'être enrhumé pendant son voyage à Paris. Il revit les courses multiples, presque toutes de charité, dans des cours fétides et au long d'escaliers noirs, recensa les commissions dont chacun l'avait chargé et dont il s'était acquitté scrupuleusement, sans oublier les présents qu'ils faisaient pour le jour de l'An à madame Sabattet. Pour sa part, il lui destinait une délicieuse boîte en cuir gaufré contenant, sur un écrin de velours, des ciseaux, dé, poinçon en or et, dans un compartiment intérieur, des aiguilles anglaises et des soies multicolores.

Guy Laugère revoyait sur les quais les casiers des bouquinistes, jadis ses délices, et le jour gris et sale qu'il faisait lorsqu'il était allé voir un de ses vieux amis, bibliothécaire à la Mazarine. Il avait déjeuné chez un mastroquet du boulevard Saint-Michel à dix sous la portion ; car ce raffiné, qui acceptait les attentions de Constance Sabattet et les soins de Dorothée et de Françoise, eût cru manquer de délicatesse en s'offrant un repas fin dans quelque restaurant de luxe. Il avait tenu à passer rue de l'Université devant l'ancienne maison où il avait vécu avec le président et le docteur, sous le toit de leur amie. Il avait aussi voulu revoir le jardin du Luxembourg et la Sorbonne, d'où un acte du pouvoir, qu'il jugeait inique, l'avait fait descendre de sa chaire d'« Histoire des origines des droits civiques ». Sa pensée revit la France tumultueuse d'alors, les fureurs soulevées, deux conceptions du juste et de l'injuste aux prises et, devant l'apaisement enfin tombé et les cendres refroidies de ce brasier d'idées, il resta songeur, sans regrets personnels, mais avec la profonde mélancolie que laisse le spectacle des grands délires humains.

Il se leva et, s'approchant du bow-window, souleva la fenêtre à guillotine ; l'air vif fit palpiter le rideau de tulle. Il s'absorba dans la contemplation du paysage. A ses pieds, le sable de l'allée serpentait autour d'une large pelouse bordée de camélias ; puis s'épaississait le feuillage d'absinthe des mimosas et, par trouées, l'argent du lac brillait sous le ciel pâle. Il aspira lui aussi, comme avait fait Bréchart, comme avait fait Maraval, l'air chargé d'ozone et de sel marin, et avec la sérénité d'une âme haute qui a trouvé

le havre de grâce, le refuge après les orages de la vie, il murmura :

— *Solitudo, fortitudo !...*

Et il se remit à écrire jusqu'au premier coup de la cloche du déjeuner.

IV

Aucun des vieux amis de madame Sabattet ne se fût permis de s'asseoir à sa table dans une tenue moins soignée qu'à Paris ; et elle-même, souffrante ou non, donnait l'exemple de cette correction, qui est une des formes les plus seyantes du respect des autres et de soi-même.

Aussi rien qui rappelât les négligés matinaux de ces messieurs : le colonel avait endossé un complet de drap bleu usé, mais fort propre, que décorait à la boutonnière une immuable rosette de la Légion d'honneur en corail. Le docteur était en noir, et Guy Laugère portait un vêtement de cheviotte gris foncé, col rabattu et régate mordorée ; il ne mettait plus son ruban rouge depuis 1899.

Madame Sabattet, au centre de la table ronde, l'avait placé une fois pour toutes à sa gauche; à sa droite le colonel; en face, Élie Maraval, flanqué de Dorothée de Kervo ; mais celle-ci, sans qu'on pût l'en empêcher, se levait constamment pour aider Françoise, qui se faisait vieille.

Servant depuis vingt-cinq ans une maîtresse dont elle avait connu les joies et les peines, et qu'elle vénérait avec une fidélité parfois grondeuse, Françoise montrait un de ces visages sans âge, en proue de bateau ou en tête de poisson qu'ont les femmes de Hollande sur les vieux portraits : visages figés par le recueillement des mêmes idées, comme leurs gestes sont réglés par le rythme des mêmes habitudes. Des femmes hollandaises, elle avait aussi une science de cuisine digne des grands maîtres-queux et ces goûts de propreté méticuleuse qui font étinceler les vitres, reluire les cuivres et les armoires. Elle était la ponctualité, l'ordre et l'économie incarnés. Sa cuisine, nette comme un salon, présentait son fourneau noir

éclatant, ses bassines de cuivre rouge semblables à des soleils d'hiver, les tailles décroissantes des pots d'épices, des boîtes à sel et à poivre, les étagères crénelées où se suspendaient les louches, écumoires, cuillers à ragoût et à crème. Une longue horloge à balancier, dressant son coffre vitré, sonnait l'heure ; vis-à-vis, une bassinoire ajourée en croissants flamboyait. Françoise confectionnait les plats simples avec le même soin que les plus compliqués, et déplorait seulement qu'on ne mît pas plus souvent sa maîtrise à l'épreuve.

Pour ce samedi, elle avait servi de petits soufflés au fromage, du poulet rôti à l'estragon, accompagné de pommes de terre sautées, une salade de mâche et une tarte à la confiture. Le colonel, qui ne mangeait plus de viande sans qu'on sût si c'était par mortification ou par goût, s'était contenté de deux sardines à l'huile et de légumes ; Guy Laugère, au régime, avait vu son menu corsé de nouilles. Seul avec Maraval, il buvait un peu de vin.

Le café, servi sans liqueurs dans la véranda, et bientôt après enlevé par Dorothée, ces « messieurs », qui s'abstenaient de fumer, car l'odeur du tabac était pénible à madame Sabattet, se disposèrent, assis non loin d'elle, à écouter les communications de Guy Laugère, au sujet de son voyage à Paris. Qui les eût vus ainsi groupés, madame Sabattet dans une vieille bergère Louis XV, Dorothée revenue se blottir contre elle sur un tabouret de tapisserie, Bréchart sur une chaise, Maraval et Laugère en des fauteuils cannés, tous avec des visages expressivement modelés par les épreuves et animés d'une sérénité intérieure, eût pu songer aux héros d'un des plus curieux romans de Balzac, cet *Envers de la Société contemporaine*, où, autour de l'angélique madame de La Chanterie, quelques « retirés » de la vie, hommes de noble valeur morale, sont rassemblés par un lien de pieuse et grandiose charité qui leur permet, avec leurs ressources et les fonds qu'on leur confie, de répandre sur des misères cachées leur protection et leurs bienfaits anonymes. Aucun des hôtes de la « Maison-Blanche » ne songeait à s'inspirer de ce romanesque récit, un des moins connus, d'ailleurs, du peintre de la *Comédie Humaine* ; à peine un ou deux d'entre eux s'en souvenait-il ; on les eût surpris en leur disant que le grand divinateur d'une

société vivante, avec son organisme, ses mœurs et ses dessous mystérieux, avait, par son inventif génie, proposé d'imaginaires modèles à leurs existences associées.

Leur œuvre, au surplus, n'avait point l'envergure de celle où figurent, autour de madame de la Chanterie et de sa fidèle Manon, M. Nicolas, M. Joseph, le bon M. Alain et le jeune Godefroy.

Sans doute l'affection spirituelle qui les liait était aussi pure et aussi intense que celle qui rapproche les personnages du roman, mais outre qu'ils n'obéissaient pas tous au même impératif religieux, bien qu'un incrédule comme Maraval, un vague déiste comme Laugère, une positiviste comme Constance Sabattet pratiquassent la morale la plus élevée, ils ne disposaient pas non plus de moyens d'action aussi puissants ; le bien qu'ils faisaient n'en était pas moins considérable. Chacun, en effet, ne réservait pour sa pension d'entretien et ses besoins personnels que le strict nécessaire, et consacrait le surplus aux dépenses charitables de la communauté. Le colonel Bréchart se privait de tout pour grossir son modeste apport, madame Sabattet, Guy Laugère possédaient une certaine fortune, et Maraval avait pu disposer d'un héritage inattendu. Deux fois par an au moins, l'un d'eux se rendait à Paris surveiller chez le notaire l'emploi du capital commun, pourvoyait aux charges anciennes et nouvelles assumées dans leur œuvre collective ou par leur bienfaisance privée. Ils aidaient à vivre une vingtaine de familles pauvres et dignes d'intérêt, subvenaient en partie à l'entretien d'un refuge de vieillards à Montrouge, contribuaient à une des fondations de madame Becquet de Vienne en faveur des filles-mères.

Guy Laugère, un cahier de notes à la main, rendait ses comptes, en tournant tantôt vers l'un tantôt vers l'autre de ses deux amis, et le plus souvent vers Constance Sabattet, son regard aigu, derrière le lorgnon à monture d'or qui, hors de son cabinet, remplaçait ses lunettes de travail. L'expression des visages tendus vers le sien était éloquente. Un observateur invisible n'y aurait point lu cette satisfaction un peu béate qui trop souvent, dans les sociétés de philanthropie, est une des formes de la vanité, mais l'attention pensive et plutôt attristée de gens qui ont l'expérience de la douleur et

connaissent la misère pour l'avoir explorée chez les vrais pauvres : ceux qui se cachent pour souffrir.

Guy Laugère annonçait des vides : ici et là, la mort avait emporté les enfants trop faibles et les vieux déracinés par la maladie ; il énumérait les retours au vice et à l'alcool, presque aussi meurtriers. Il précisait grâce à quel concours tel pauvre être, auquel ils s'intéressaient, avait été sauvé ; car leur œuvre se ramifiait avec d'autres plus importantes ou plus riches et en dehors de toute étroitesse de religion ou de morale. Dans les Basses-Landes même, car ils suivaient en province certains de leurs protégés ou en découvraient d'autres, ils entretenaient d'aussi bons rapports avec l'évêque d'Aire qu'avec le préfet de Mont-de-Marsan ; mais leurs préférences allaient aux investigations personnelles, aux bienfaits accomplis hors de toute recommandation officielle, car ils se défiaient de tout ce que l'esprit de parti, même bien inspiré, ou les influences locales pouvaient mêler d'étranger à leur charité pure.

Les conclusions de Guy Laugère étaient plutôt optimistes. Les faits justifiaient d'ailleurs cette façon de voir qui lui était propre et tenait à son caractère enthousiaste. Il déclara, après qu'ont eut discuté et approuvé les décisions à prendre :

— Nous avons laissé en suspens, avant mon voyage, la question de nos voisins de l'autre côté du lac : les Soubeyre. Ce sont en somme de braves gens et nous n'avons eu jusqu'à présent qu'à nous louer de leur obligeance ; pourquoi ne les tirerions-nous pas d'embarras? Je sais que le mari voudrait agrandir sa maison.

— Pour la transformer en auberge et y attirer des buveurs, — objecta Bréchart d'un ton peu encourageant.

— Oh ! — fit Laugère en souriant, — l'alcoolisme n'est pas à craindre dans ce pays-ci : les travaux en plein air, les longues marches remettent vite d'aplomb les résiniers éméchés ; ce n'est pas un petit verre par-ci par-là qui peut faire grand mal.

— Mais l'exemple des pêcheurs d'Ysclet, — hasarda Maraval à son tour, — ne donne-t-il pas à réfléchir?

Ysclet-Plage, bâti vingt-deux kilomètres plus bas, à l'embouchure du courant d'Osques, voyait se développer depuis une dizaine d'années une station de petits baigneurs de Bordeaux, de Pau et de Toulouse, un grouillement de familles

vulgaires et d'enfants tapageurs, à l'abri des affreux chalets multipliés par le grand entrepreneur de Biarritz : Soubrac. Ysclet-Plage s'alimentait au Vieux-Ysclet qui, autrefois prospère et peuplé, mais bien tombé depuis, devait à cette proximité un renouveau de vie : des fournisseurs, un médecin, un pharmacien ; on y avait même construit pour les parties de pelote basque un fronton, qui servait de casino l'été.

— Évidemment, — concéda Laugère, — les pêcheurs d'Ysclet...

C'était une race à part, hargneuse et fourbe, dégénérée par l'habitude de s'unir entre eux et que la paresse et l'alcool abrutissaient. Pêcheuses de crabes et de crevettes, les femmes en pantalons rouges, effrontées sous leurs cheveux de chavre coupés court, ressemblaient à de mauvais garçons ; les hommes, au contraire, glabres sous des cheveux longs, avaient l'air de robustes sorcières. Ils étaient, mâles et femelles, le scandale pittoresque du pays. Un grand diable anguleux, appelé Rodko, homme d'amour et de querelles au couteau, était leur chef. Ils ne prenaient la mer que quand la faim et surtout la soif les chassaient de la promiscuité de leurs taudis, un campement de planches comme en ont les bohémiens, entre le bourg et la plage. Ils revenaient sur leurs barques vermoulues avec des paniers lourds de poissons, qu'ils vendaient à la criée : de quoi bâfrer et se saoûler pendant quinze jours. Toutes les tentatives pour les arracher à leurs vices avaient échoué jusqu'à présent.

— Mais, — continua Laugère, — ces pêcheurs, à tous les sens du mot, sont des anormaux, et leur existence de mer est très pénible. C'est leur excuse !... Peut-être n'a-t-on pas su leur rendre le travail facile et agréable. Je vous soumettrai mes idées à ce propos ; nous pourrions peut-être les tirer de leur déchéance.

Le colonel, d'une moue de travers, Maraval d'un air étonné, trahirent leur scepticisme ; madame Sabattet, que n'avait pas lassée l'ingratitude des ménages auxquels elle avait porté secours, déclara, généreuse :

— Certes, il faut essayer encore... Mais liquidons les Soubeyre. Ils sont fiers et, comme la plupart des gens de ce pays, peu quémandeurs. L'emprunt qu'ils veulent faire les exposera,

s'ils ne peuvent rembourser, à de grands tracas. Pourquoi ne leur prêterions-nous pas l'argent dont ils ont besoin?

— Mademoiselle de Kervo a quelque chose à dire, — fit avec bonté Maraval.

Dorothée ne prenait jamais part à ces délibérations que lorsqu'elle y était conviée avec insistance.

— Je pensais, — dit-elle avec confusion, — que l'on pourrait, par mesure de précaution, traiter directement avec l'entrepreneur et régler les devis.

— Cette défiance les humilierait, — dit madame Sabattet, — faisons tout ou rien. Ne devrions-nous pas les décider aussi à élever leur fille dans un pensionnat-ouvroir, où nous payerions son éducation et son apprentissage? Cette enfant, livrée à elle-même, tourne à la petite sauvagesse.

— Passe pour un métier, — dit Bréchart, — car l'instruction ne sert guère au peuple, sinon à le rendre orgueilleux d'un savoir mal digéré, et à lui donner, avec des besoins factices, des sentiments de haine envers quiconque est au-dessus de lui.

C'était là une des idées générales les plus discutées entre lui et Laugère. Celui-ci prit feu :

— Et le progrès, mon cher Mathieu?

— Je n'y crois pas, — dit le colonel. — L'homme, sous un vernis de science et d'amélioration matérielle, ne change guère.

— Permettez! — fit Laugère.

Madame Sabattet leva la main, sa main d'une perfection délicate, semblable à un pâle ivoire sous le lacis des veines bleuâtres :

— Que décidons-nous pour les Soubeyre?

— Je conseille le prêt, — dit Laugère.

— Moi aussi, — dit Maraval, — après tout, ils nous rendent mille petits services.

— Ils n'y ont rien perdu, — dit le colonel, — et je ne suis pas sûr que nous agissions pour leur bonheur. Je crois même le contraire. Honorine Soubeyre, en outre, m'inspire une confiance limitée ; mais je me rallie à votre projet puisque je suis seul de mon avis.

C'était une règle pour eux de céder à la majorité ; ils met-

taient leur point d'honneur dans cette solidarité, s'interdisant de récriminer si l'on s'était trompé, ce qui arrivait fatalement quelquefois.

— Et pour l'éducation de la petite Martine?

— Tâchez de décider ses parents, chère amie ; vous êtes la plus qualifiée pour cela ; — et Laugère ajouta :

— Maintenant, je dois appeler votre attention sur un entretien que j'ai eu avec le ministre de l'Intérieur qui, vous le savez, est sénateur des Basses-Landes. J'avais à l'entretenir du refuge de Montrouge. Despeyron connaît notre étang Bleu ; il m'a parlé d'un double projet auquel il s'intéresse et qui a pour nous une grande importance : l'État songerait à longer la grande ligne existante par une ligne Arcachon-Biarritz, qui suivrait le littoral et faciliterait l'exploitation et le transit des bois en vrac ou débités. Cette ligne, qu'elle passe d'un côté ou de l'autre du lac, troublera notre tranquillité, mais tripler la production et les ressources du pays. De plus, un groupe de capitalistes et de sportifs voudrait doubler cette ligne d'une piste macadamisée qui serait la grande voie automobile du Sud-Ouest.

— Adieu notre calme, en ce cas ! — dit Maraval.

— Quoi ! — protesta Constance Sabattet, — notre retraite de silence et de solitude, tout ce qui nous fait la vie si douce, disparaîtrait?

— Nous sommes menacés, — dit Guy Laugère, — d'autant plus que Destribats, notre entrepreneur, est le rival et l'ennemi acharné de Soubrac, le galfâtre à qui l'on doit les hideuses taupinières et les baraques en torchis d'Ysclet. Il rêve de faire de l'étang Bleu un centre d'excursion et de construire sur ses bords une station balnéaire et familiale.

— Quelle horreur ! — s'exclama madame Sabattet.

— Ne vous effrayez pas trop vite, — dit Guy Laugère, — les idées naissent et les ministres passent ; en France, il n'y a que le provisoire qui dure. Despeyron, aujourd'hui ministre, sera par terre demain. Les inimitiés politiques qu'il s'est attirées l'empêcheront peut-être de ressaisir le pouvoir. Je vous prédis encore une dizaine d'années au moins de tranquillité. Destribats ne se lancera, pour construire, que si la voie ferrée et la piste automobile créent un va-et-vient de voyageurs. Et

puis, cela n'ira pas tout seul. Bien des communes particularistes s'opposeront à ces grands travaux.

Il ajouta :

— Ce n'est pas que je me refuse à concevoir les progrés lucratifs et artistiques réalisés par un semblable plan. Ce pays se transformerait...

— Pour sa ruine morale, — dit Bréchart ; — la civilisation ou ce qu'on appelle de ce nom, dès qu'elle pénètre dans les endroits neufs, est toujours suivie d'un cortège de dégradations et de ruines ; quelques-uns s'enrichissent, le plus grand nombre voit s'abaisser sa moralité et s'obnubiler sa conscience. Cet admirable paysage sera gâté par un défilé d'imbéciles et de petites dames sans mœurs ; on bâtira des hôtels en carton et des bicoques horribles comme à Ysclet-Plage.

— Non, — dit Laugère, — Destribats a du goût, il nous l'a prouvé en bâtissant cette maison. Et les sociétaires de la piste automobile garderaient la haute main sur lui : notre côte de Gascogne est presque inconnue ; on pourrait admirer ses pinèdes et les lacs. Je vous assure que Despeyron est convaincu, l'animal, quand il s'emballe là-dessus ! Je me suis même demandé si ces idées lui sont absolument personnelles et si elles ne reflèteraient pas les projets ambitieux de son chef de cabinet particulier, Pierre Esbros, garçon très intelligent, si j'en juge par la conversation que j'ai eue avec lui, en attendant de pouvoir parler à son ministre.

— Pierre Esbros, mais?... — fit madame Sabattet.

— Oui, le fils du fermier dont la mort nous a permis d'acheter ce domaine... Vous savez tout ce qu'on a raconté autrefois sur ce jeune homme?... Pierre Esbros, j'en ai eu l'impression nette, traduit à moins qu'il ne la souffle la pensée de Despeyron. Certes, dans une transformation semblable, nous serions sacrifiés, mais notre devise n'est-elle pas toute d'altruisme? D'ailleurs nous bénéficierions de certaine commodités : l'installation de l'électricité, la main-d'œuvre moins rare et à meilleur marché. Nous aurions été les premiers colons d'une cité improvisée, comme en Amérique.

— Mon pauvre Laugère, — dit Constance Sabattet, — vous ne nous convertirez pas. Nos vieilles lampes à pétrole nous éclairent bien assez. Nous suffisons à presque tous nos

besoins, et à quoi nous servirait-il d'avoir à notre porte une gare, une poste et des poteaux avec leurs lampes à arc?

— Et surtout des cabarets! — grommela Bréchart.

— Dussions-nous sembler égoïstes, — fit Maraval, — je déplorerais comme un malheur cette invasion.

— Autant dire qu'il nous faudrait chercher à vivre ailleurs, — dit madame Sabattet.

— Nous n'avons rien à craindre avant longtemps, je vous l'affirme, — répéta Laugère. — Sans doute avez-vous raison ; nous sommes si heureux ainsi que nous ne pourrions l'être davantage. Néanmoins, on peut envisager l'avenir. Évaluez avec moi l'opération fructueuse que nous pouvons faire, ainsi avertis, en achetant à la commune, qui s'y prêterait, tous les terrains possibles autour de la « Maison-Blanche » et le long du lac.

— Pourquoi faire? — demanda le colonel.

— Pour les revendre, mon cher ami, le moment venu, avec un bénéfice dont nos œuvres de bienfaisance profiteront.

Le colonel fronça le sourcil :

— L'intention est louable, mais, excusez ma franchise : le moyen me choque. Nous ne sommes pas, nous ne devons pas être des gens d'affaires ni des spéculateurs.

— Je pense comme vous, Bréchart, — dit madame Sabattet.

— Si nous ne le faisons pas, — rétorqua Laugère, — d'autres le feront.

— Nous ne sommes pas les autres, mais « nous », — répondit Bréchart.

— C'est aussi mon avis ; — dit Maraval que le regard de Constance Sabattet invitait à parler, — toutefois, ne pourrions-nous agrandir notre propriété actuelle pour l'isoler, à tout le moins, contre l'envahissement futur?

— Des propriétaires avisés pourraient penser de la sorte, — dit Bréchart, — mais nous, qui nous efforçons de nous détacher de ces vanités et du bien-être superflu, quel besoin avons-nous de devenir des marquis de Carabas? D'ailleurs, voyez la paix incomparable de ce paysage. Je suis sûr qu'elle ne sera pas troublée de sitôt. L'argent que nous immobiliserions là immédiatement serait autant de moins pour nos pauvres.

— Bien ! — dit Laugère, assez noble pour ne montrer aucune trace de dépit. — Du moment que vous faites appel à ces raisons-là...

— Nous nous y rallions tous, — dit Constance Sabattet. — N'est-ce pas, Doro?

— Oh ! moi, — dit la vieille fille, — ce que vous voulez et ce que veulent « ces messieurs », c'est toujours pour moi la vérité.

Françoise entra sans frapper :

— Les Iribarne viennent d'arriver à pied, ils se reposent et mangent un morceau dans la cuisine.

V

Une demi-heure après, Pierre et Gratiane se présentaient devant madame Sabattet ; par une attention qui la toucha, ils tenaient dans leurs mains, lui, une grande boîte de pralines girondines, friandises renommées de Bordeaux, elle, une belle gerbe de roses, du plus grand magasin de fleurs du cours de l'Intendance. Endimanchés dans leurs habits noirs qu'ils portaient avec la dignité naturelle aux Basques, ils répondaient tour à tour sans hâte à ses questions bienveillantes. Pierre montrait une figure rasée, énergique, nez busqué et menton fort qui, en vieillissant, se rapprochaient déjà en casse-noisette; Gratiane paraissait encore jolie sous sa coiffe, malgré la couche de hâle qui recouvrait son visage sillonné de deux rides le long de la bouche.

— Enfin, vous avez fait bon voyage?

— Très bon, madame, merci.

— Vous n'êtes pas trop fatigués?

— Mais non, madame, merci.

Elle comprit à leurs airs fermés, en dépit du sourire, qu'il ne leur convenait pas d'en dire plus en ce moment, et n'insista pas ; ils inclinaient la tête et allaient reprendre avec leurs habits de travail leur service : Pierre sur Maroc en couverte et bridon, l'emmena trotter sous les pins ; Gratiane, relevant la

corne de son tablier rempli de grains, vaquait au poulailler avant de s'occuper des vaches. La « Maison-Blanche » reprenait, grâce à eux, sa vie ménagère habituelle.

« Étranges natures, si simples et compliquées, songeait Constance Sabattet un peu plus tard, en les voyant, par la fenêtre de la lingerie, aller et venir, sérieux, à pas réguliers, pliés aux rythmes de leurs habitudes, tout comme si un grand événement ne venait pas de traverser leur horizon. Ils ont cependant su comment le frère de Pierre était mort, ils ont eu des détails sur son foyer, ils ont réglé avec le notaire les formalités de la succession et donné les signatures nécessaires ; et l'on dirait à leur calme taciturne qu'ils n'ont pas quitté cette maison, et que rien ne leur est arrivé de malheureux ou d'heureux. »

Elle douta presque de les conserver à son service ; sans doute ils n'avaient pas voulu lui annoncer de prime abord leur intention de quitter ces lieux où ils lui avaient dû une saine tranquillité. Et après tout, ce serait leur droit d'arranger autrement leur existence.

Cette idée la peinait : le bien qu'elle leur avait fait les lui avait rendus chers, et elle associait dans sa pensée ces obscurs participants à la « Colonie » dont elle était l'âme et à l'harmonie de laquelle ils collaboraient, par leur effort quotidien.

Dorothée, qui pliait des piles de serviettes, lui dit :

— Quand un Basque a pris sa résolution, il la porte gravée sur son visage aussi dur qu'une pierre. Ou je me trompe, ou Pierre et Gratiane ont leur idée arrêtée.

— Ils partiront, — dit madame Sabattet.

— J'en doute, — répondit Dorothée.

A d'invisibles signes et que cependant il démêlait bien, le colonel avait saisi sur les traits de Pierre les traces d'une profonde lutte de conscience. Il ne doutait pas que, pour cette âme passionnée et qu'emmurait un silence têtu, le feu ne se fût réveillé sous les cendres froides. Il avait soupçonné, avec cette clairvoyance particulière à certains esprits religieux, que le renoncement de Pierre ne s'était pas, depuis ces dernières années, imposé sans révolte à ce tempérament violent qui avait connu, à travers les épreuves de la misère et du désespoir, bien des malsaines ivresses.

Mais Bréchart pensait aussi que ce drame intérieur avait pris fin et, sans qu'il eût su dire pourquoi, il espérait.

Pourtant, avec une involontaire appréhension il vit l'homme s'approcher de lui, après son service d'écurie, porter militairement la main à son béret, et dire :

— Mon colonel, j'aurai à vous parler, si vous le voulez bien.

— Viens dans ma chambre après ton dîner.

Quand Iribarne, frappant légèrement à la porte, fut entré dans la cellule blanche et nue où ses regards d'instinct allèrent au grand Christ mural, puis se fixèrent bien clairs sur son ancien chef, M. Bréchart eut soudain l'intuition qu'il allait voir cette âme obscure se délivrer des dernières parcelles de sa gangue.

— Assieds-toi, — dit-il, en poussant une chaise devant Pierre. Mais celui-ci resta debout.

— Mon colonel, je suis venu pour vous dire que nous avons beaucoup réfléchi et que maintenant nous sommes décidés, moi et ma femme. D'abord, je me suis fait grand deuil de la mort de mon frère, je ne l'avais pas vu depuis si longtemps. On s'aimait beaucoup. C'est sûr, je lui ai pas donné le bon exemple, et tout de même il avait gardé son affection pour moi. Enfant déjà, il m'adorait, Bernard; c'est moi qui ne voulais plus lui écrire, ayant honte de penser qu'il pouvait me renier et que je le méritais. J'ai toujours eu l'idée que s'il n'a pas voulu être soldat et qu'il est allé chercher fortune dans les républiques d'Amérique, c'est parce qu'il souffrait de mes fautes et qu'il n'a pas voulu s'exposer aux mêmes risques, car, nous autres Basques, nous avons la tête chaude et nous ne pardonnons pas volontiers les injures.

Bréchart écoutait, sans un mot ni un geste qui pussent gêner Iribarne dans cette émouvante confession d'homme à homme. Il se rappelait trop bien « le malheur » de celui-ci : sa dispute avec un adjudant corse, la terreur du quartier, qui s'était mis à le brimer et à le harceler dès que Pierre, pour s'être grisé plusieurs fois, avait perdu son poste d'ordonnance et était rentré dans le rang. Sans ce gradé, excellent soldat, mais despotique et haineux, Iribarne, poussé à bout, n'eût jamais levé la main dans un geste de menace et eût évité le conseil

de guerre et les compagnies de discipline. Le refus d'obéissance à un ordre justifié avait malheureusement été constaté devant tous. Le colonel n'avait pu le sauver ; mais sa déposition mesurée avait été, ainsi que sa bonté persistante, le seul souvenir consolant que le pauvre diable eût emporté dans sa géhenne, sous le soleil brûlant, à travers les travaux exténuants de ce demi-bagne et les terribles folies que le « cafard » vous met dans la tête : envies de fuite sous les balles des sentinelles, envies de meurtre contre les chefs, envies d'autres sortes et plus inavouables encore.

— Oui, — reprit Iribarne, — je suis la cause que mon frère n'a pas rempli son devoir de bon Français. Sans moi !...

Il écarta les bras et les laissa retomber, impuissants : que faire contre l'irréparable et la mort? Bernard n'était plus qu'une chose sans nom dans la terre et rien ne pouvait faire que ce qui avait été n'eût pas eu lieu. Deux larmes vinrent à ses yeux et, chez cet homme qui ne pleurait et ne riait jamais, elles émurent M. Bréchart.

— Tu as réparé, Pierre ; chacun expie ses fautes ; tu le comprends à présent : c'est la seule chose qui importe.

— Oui, — dit Iribarne, — personne ne peut recommencer sa vie.

Il essuya ses larmes du revers de la main en détournant la tête.

— Pour ce qui est de l'argent, — reprit-il, — il est à nous sans contestation possible ; le notaire me l'a expliqué, les papiers sont réguliers et il n'y a rien à redire là-dessus. Mais je pense que si je n'ai pas le droit, moi, de reprocher à mon frère d'avoir agi de la sorte, tout de même ça ne m'est pas possible de profiter de la fortune qu'il a acquise en désertant et qu'il ne se serait jamais faite en restant un résinier ou un ouvrier, ou un cultivateur de chez nous.

— Cependant, — dit Bréchart, — ton frère a gagné cet argent honnêtement, m'as-tu dit, et à la sueur de son front.

— Ce n'est pas l'embarras ; — dit Iribarne après un silence où il cherchait à traduire exactement sa pensée, — pour honnête, Bernard l'a toujours été ; mais enfin, s'il ne s'était pas sauvé en Espagne et de là en Argentine la veille du jour où les gendarmes allaient venir le prendre pour l'emmener au régi-

ment, il n'aurait pas réussi et ne se serait pas enrichi comme il l'a fait. Mon idée est faite, et Gratiane m'approuve, je ne veux pas toucher à cet argent-là.

— Et que comptes-tu en faire?

— Il n'y a pas deux sortes d'emplois, — dit Pierre. — Mon frère a eu le tort de ne pas se marier et de ne pas faire bénir son union ; mais il a vécu maritalement avec Rosita Combrès, et en a eu trois enfants. La mort l'a surpris avant qu'il ait pris des dispositions pour leur assurer du pain ; je leur ai écrit de revenir en France et je leur remettrai la fortune de mon frère.

— Cependant, — dit le colonel pour le sonder, — la loi ne t'y contraint pas, et tu pourrais d'ailleurs, en assurant leur sort, réserver pour ta vieillesse et celle de ta femme une part de cet héritage.

— Je ne détournerai rien, — dit Iribarne avec fermeté, — de ce qui, selon ma conscience, doit revenir à la veuve et aux orphelins. Pourquoi est-ce que j'hériterais de mon frère? J'ai de bons bras et Gratiane aussi ; nous sommes à votre service et nous sommes heureux de gagner notre pain auprès de vous ; que nous faut-il de plus?

— Tu as sans doute bien pesé ta décision, Pierre?

— Oui, mon colonel, la chose est entendue.

— C'est bien, Pierre, ce que tu fais là.

— Je ne sais qu'une chose, — dit Iribarne, — c'est que nous voilà bien allégés, Gratiane et moi ; et puis nous n'avions plus de famille, nous pourrons nous occuper de celle qui nous tombe du ciel ; et s'il plaît à Dieu, des fils de mon frère, quand ils seront grands, je ferai des hommes.

— Donne-moi ta main, Pierre, tu es un brave.

Iribarne rougit et brusquement prit congé ; il n'avait plus rien à dire et les louanges le mettaient mal à l'aise.

Constance Sabattet et ses amis étaient encore au salon quand le colonel y rentra et les mit au courant.

— Ah ! — s'écria-t-elle, — nous n'avons donc pas perdu notre peine. Pierre et Gratiane témoignent noblement de la force du bien, et je n'aurais pas cru, je l'avoue et je m'en accuse, qu'ils donneraient la preuve d'une aussi belle régénération.

— Leur conduite, — dit Maraval, — est d'autant plus méritoire qu'ils n'ignorent pas que le jour peut venir où l'âge, les infirmités les empêcheront de gagner leur vie.

— C'est à nous d'y pourvoir, — dit Laugère, — et d'assurer leur vieillesse si nous disparaissons avant eux.

— Certes, — dit madame Sabattet avec feu, — et nous les aiderons de notre mieux dans leur généreuse action vis-à-vis de cette femme désormais seule et de ces enfants à élever.

— Vous le voyez, — dit Laugère, — le bon grain lève presque toujours ; ces Iribarne nous donnent une pure leçon de renoncement.

Par quelle évolution de leur conscience ces âmes élémentaires en étaient arrivées là, madame Sabattet, retirée dans sa chambre et ne parvenant pas à s'endormir, se le demandait. L'argent, pour des êtres simples, est tellement le signe de l'affranchissement et de l'indépendance ! C'est de leur seule et libre volonté qu'ils continuaient à servir, comme une expiation continue ou une sagesse détachée supérieure.

Quelle délicatesse chez ce mari et cette femme qui préféraient leur pauvreté laborieuse à un bien-être jugé mal acquis, et qui entendaient rester fidèles à la terre où leur labeur se consacrait, comme Janus le chien de garde, comme Maroc entre les brancards tirant la voiture !

Quelle douceur de pouvoir les admirer, ces êtres jadis déchus, qui, s'étant rachetés, attestaient aujourd'hui leur valeur morale ! Pourquoi de telles manifestations étaient-elles isolées et si rares? Pourquoi tant d'êtres, enlisés dans la boue, s'y complaisaient-ils, loin de chercher à en sortir?

Constance Sabattet revécut le drame pitoyable et morne de sa vie : ses illusions de jeune fille, le chaleureux élan qui l'emportait vers la vie, ses bonnes volontés riches d'effort et de dévouement, et la navrante faillite qu'avait été son mariage. Son père, le marquis de Sabattet la Guyves, qui signait, en démocrate chrétien, simplement Thomas Sabattet, avait été un des esprits les plus généreux et les plus utopistes qu'eût éblouis, jusqu'à les rendre aveugles pour le reste de leur existence, l'aurore magnifique de 1848. Adversaire irréductible de l'Empire, son intégrité et sa valeur morale l'eussent cependant fait ménager jusqu'au bout par ses pires adver-

saires, si la guerre en éclatant n'avait, dans son désastre, fait jaillir des cendres fumantes la Commune.

Thomas Sabattet se jeta dans cette aventure par patriotisme erroné autant que par idéologie pure. Élu membre du nouveau Gouvernement, il n'accepta aucune fonction publique autre qu'une inspection générale des écoles, car il lui semblait essentiel de façonner de jeunes cerveaux selon les idées civiques et libertaires. Il ne prit part à aucun des excès de la Commune, dont certaines orgies crapuleuses et les incendies criminels le consternèrent ; il compta avec Varlin, Jourde, Benoît Malon et quelques autres parmi les incorruptibles : il ne prit pas la fuite, et n'ayant pu, comme Delescluze, trouver la mort sur les barricades, il accepta son destin ; le président Thiers, qui l'estimait en exécrant ses théories, le sauva de la mort : Thomas Sabattet ne fut que déporté.

Il laissait dans une atroce misère sa femme et sa fille. Constance avait alors vingt-cinq ans ; elle était d'une beauté émouvante et, sollicitée par plusieurs partis, n'en avait jusque-là agréé aucun. Elle et sa mère implorèrent en vain la faveur d'accompagner le condamné à Nouméa et se résignèrent à passer en Suisse ; là, elles retrouvèrent l'aide de plusieurs proscrits qui avaient pu se soustraire à temps à la rigueur des conseils de guerre ; elles se découvrirent même à Lausanne un cousinage lointain avec un Sabattet protestant, issu d'une branche cadette qui s'exila lors de la révocation de l'édit de Nantes.

Ce Sabattet, grand industriel, homme juste et sévère, se montra humain pour les deux femmes ; et quand il eut pu apprécier leur dignité et leur courage, il les traita en parentes et les accueillit dans sa famille.

Mais Constance était résolue à gagner sa vie, elle ne pouvait accepter pour elle-même, instruite et robuste, la dépendance à laquelle sa mère, de santé usée et la volonté affaiblie par de telles épreuves, se résignait vaille que vaille. Elle accepta de faire l'éducation de deux jeunes filles polonaises de famille noble, et s'expatria courageusement. Elle tenait de son père une foi tenace au progrès, à l'harmonie finale du monde ; elle différait de lui par un affranchissement de tout esprit religieux, le goût des sciences exactes, et un sens pra-

tique qui la défendait contre les enthousiasmes déréglés. Cependant, chez la comtesse Olsonska, elle inspira un amour violent à un Parisien mûr et veuf, d'ailleurs séduisant et riche, neveu par son premier mariage de la vieille comtesse ; le baron d'Auves, passionné d'inventions mécaniques, de musique, de chevaux, et, disait-on, un peu bizarre. Constance l'aima et consentit au mariage : son père venait de mourir, sa mère ne lui avait survécu que de six mois : elle restait seule au monde. Le baron d'Auves personnifia pour elle l'enivrement des contes de fées. Il se montrait généreux jusqu'à la prodigalité. Il lui témoignait une adoration ardente. Elle eut une petite fille délicieuse que les convulsions emportèrent à deux ans. Quelle douleur, coïncidant avec le terrible réveil de ses illusions !... Son mari cachait, sous ces dehors trompeurs, une âme de joueur et de débauché. Trahie pour d'indignes rivales et vouée à tous les hauts et bas d'une vie de dissipapon et de dettes, Constance connut les mille amertumes qu'un titre fier peut éprouver au contact d'un autre être qui se êégrade. Ce fut, non progressivement, mais avec une rapidité de catastrophe, le martyre d'une âme noble, le lent assassinat d'une conscience aux prises avec le devoir et la révolte.

Henri d'Auves, qui s'était engoué d'elle par coup de tête, ne lui marquait plus, au bout de quelques années, qu'une dédaigneuse froideur ; l'orgueil de Constance ne put s'en accommoder. Elle exigea une séparation légale et il s'y prêta, heureux de sa liberté qui lui permettait de suivre à travers le monde une cantatrice célèbre pour laquelle il faisait des folies.

A trente-cinq ans, comme veuve et sans enfants, Constance, qui avait repris le nom de son père, pour mieux se faire ignorer de ceux qui avaient connu la femme du baron d'Auves, se retrouvait, belle encore, sans appui dans la vie. Alors commençait sa troisième existence, celle qui, à travers l'ascétisme, devait l'élever à la vie spirituelle la plus haute. Réduite à gagner son pain, car le baron ne payait que d'intermittente façon la pension convenue, Constance Sabattet reprenait vaillamment son métier d'institutrice : le hasard des circonstances la mettait en relations avec Guy Laugère, qui, horriblement malheureux en ménage, s'éprenait d'elle avec une ferveur sans espoir ; elle ne se considérait pas comme

libre et respectait scrupuleusement le contrat dont son mari faisait si bon marché ! Par Laugère, elle connut, en certains démêlés juridiques, M. de Saubusque ; et sa protection de magistrat la faisait placer à la tête d'une des œuvres de charité les plus importantes de la riche bourgeoisie. Elle trouvait là un poste d'honneur et l'emploi de ses facultés les plus actives et les plus fécondes. Ses économies, confiées à ces amis sûrs, qui par une délicate complicité s'entendaient sans qu'elle le soupçonnât à en tripler le capital, lui constituaient au bout de vingt ans une indépendance suffisante à ses besoins. Ainsi s'était écoulé le plus intense de sa vie de femme, sevrée de maternité, fermée à l'amour, et profondément accessible à l'amitié. Élie Maraval qui eut à la soigner était venu compléter, et peu après Bréchart, alors commandant, ce petit cercle d'élection.

Le baron d'Auves, de désordres en désordres, vieilli et ruiné, n'avait plus, fauché par la paralysie générale, qu'à s'éteindre dans un hospice. Libre alors, Constance Sabattet, par éloignement du mariage, se refusait à l'offre que Guy Laugère, redevenu également libre, lui faisait de l'épouser. Du moins rassemblait-elle alors sous le même toit, dans le vaste vieux logis de la rue de l'Université, ceux qui étaient ses soutiens de pensée, ses amis d'âme. La « Colonie » prenait là sa première organisation, consacrée de façon définitive par l'installation au bord de l'étang Bleu.

Mais Constance Sabattet ne s'était pas contentée d'avoir rempli ses devoirs vis-à-vis de son mari. Elle se dévouait encore à ses fautes, à ses erreurs et à ses pires cruautés envers elle. Il avait séduit et entretenu sur le tard une jeune femme ; elle lui avait donné une fille qu'il se plut à oublier, bien qu'elle fût son vivant portrait. Madame Sabattet connaissait l'existence de cette enfant que sa mère à son tour avait abandonnée en nourrice, entraînée qu'elle était par une vie de plaisirs de plus en plus déréglée et ne se souciant pas d'une éducation à faire. La seule protectrice de la petite Adrienne Curzal fut la femme au grand cœur qu'un sort injuste avait prématurément privée des joies à peine éprouvées de la maternité. Après avoir surveillé de loin les premières années de l'enfant, chez de braves gens à la campagne, elle avait, sur le désir de la

mère qui s'en désintéressait de plus en plus, placé la petite Antoinette, lorsqu'elle avait eu six ans, au pensionnat des Sœurs du Saint-Voile, à Tours. Là, l'enfant de santé fragile avait grandi comme un lys pâle, dans l'atmosphère calme du couvent. Elle atteignait aujourd'hui quinze ans, ignorait le secret de sa naissance, n'avait presque jamais vu sa mère et attribuait les rares visites de madame Sabattet à celles d'une amie lointaine.

Bien souvent Constance s'était préoccupée de l'avenir de cette déshéritée, en qui elle revoyait avec une émotion douloureuse la ressemblance de l'homme qu'elle avait aimé, puis haï, enfin presque absous, et par qui elle avait tant souffert sans autre consolation que d'entourer de soins matériels discrets sa lamentable fin.

Cette nuit-là, son insomnie se prolongea jusqu'à l'aube. Elle avait du mal à exorciser certains souvenirs, même dans la grande paix de cette retraite ; elle qui versait aux autres la confiance et la sérénité, repassait alors par les agitations cuisantes du passé, de ce passé dont la hantise poursuit chaque être, et qu'on ne peut empêcher d'avoir été, et qui aurait dû être autre et qui n'a pu l'être, par des raisons obscures qui tiennent aux contre-sens des événements autant qu'à l'orientation des caractères : ce passé qui portait pour elle, comme pour tous, le morne visage de la fatalité.

VI

Au matin, de bonne heure, le break conduit par Iribarne avait amené à Géglosse madame Sabattet, mademoiselle de Kervo, le colonel Bréchart et la vieille Françoise. Elle et Gratiane alternaient chaque dimanche, l'une gardant le domaine avec Janus, tandis que l'autre assistait à la messe ; Guy Laugère et Élie Maraval avaient filé devant à bicyclette.

Par égard amical pour le colonel, madame Sabattet et mademoiselle de Kervo, sans être régulièrement fidèles à la petite église, y suivaient de temps à autre le service divin. Aujourd'hui, tous s'étaient fait un devoir de ne pas se séparer

devant l'humble autel, en mémoire de leur vieil ami disparu, le président de Saubusque, à la tombe de qui ils iraient ensuite porter des fleurs. Un long moment ils s'attardèrent dans l'enclos sombre et doux, si vert et si paisible que les pigeons familiers, en train de s'ébattre entre les tombes, ne s'enfuyaient pas à leur approche.

Après avoir contemplé avec émotion la simple dalle sous laquelle reposait le président, après avoir sarclé l'herbe parasite sous les saules et taillé les fusains environnants, ils étaient revenus du pieux pèlerinage en s'arrêtant à la ferme des Grossettes, où madame Sabattet remettait du linge et des couvertures à une jeune femme atteinte d'une pneumonie. De là, un détour pour prendre des nouvelles de vieux résiniers, un couple septuagénaire. Le break roulait, alourdi par des provisions achetées à Géglosse : un sac de grains pour le poulailler et un paquet de quincaillerie en dépôt à la gare.

Bien avant que Maroc franchît le portail, les abois sonores de Janus accueillaient le retour des hôtes. On entendit sonner les clochettes de la Noiraude et de la Roussette, paissant dans la pinède. Gratiane se dressait placide, avec son sourire taciturne, au seuil des communs. Une bonne odeur de garbure, le pot-au-feu landais, dont elle avait surveillé la cuisson, s'exhalait de la cuisine.

Mathieu Bréchart s'était retiré dans sa chambre pour y lire un chapitre de la *Morale* de Nicole ; Élie Maraval classait dans sa chambre ses herbiers ; Guy Laugère et madame Sabattet se promenaient à petits pas dans les allées de la Roseraie. Une odeur de terre grasse montait entre les tiges brunes et vertes, épineuses et sèches. Cette promenade faisait partie de leurs habitudes du dimanche ; ils jouissaient de voir l'assoupissement des plantes, le lent travail des mimosas verts de gris qui déploieraient dans quelques semaines leurs petites boules jaunes et pelucheuses. Ils savouraient le plaisir profond qu'inspire la création d'un jardin à ceux qui aiment profondément la nature ; quelle paix délicieuse ils avaient trouvée dans cette oasis grave, au bord du lac immobile ! Ils en apercevaient toute l'étendue, et la maison des Soubeyre, en face sur l'autre rive, enfouie sous les pins. L'air était si limpide qu'on distinguait dans leur netteté chaque repli des berges et le relief

courbe des cimes, la couleur de l'enclos de brandes des Soubeyre, le sable blond de leur petite plage avec le bateau noir à sec.

Tout à coup, des silhouettes minuscules s'agitèrent au loin. Madame Sabattet et Guy Laugère reconnurent la jupe rousse d'Honorine, un homme l'accompagnait : tous deux poussaient la barque à flot. Et grêle comme un insecte, bondissait une fillette avec sur l'épaule deux rames en guise d'antennes.

— Je ne reconnais pas l'allure de Soubeyre, — dit Guy Laugère.

Celui-ci fréquemment leur servait de passeur, ou, par un signe convenu, une serviette agitée à la lucarne du grenier, les avertissait d'envoyer Pierre dans le canot chercher quelque commission.

— Non, — dit Constance Sabattet, qui ajouta peu après en voyant la barque piquer droit sur le domaine :

— Et cependant c'est ici que l'on vient.

Un moment après, Guy Laugère, appliquant plus étroitement son lorgnon à ses yeux, dit :

— C'est Cotiche, je reconnais son coup de rames et sa façon de remonter les épaules.

— Apporte-t-il quelque chose?

— Nous le saurons bientôt.

Madame Sabattet dit :

— Ce n'est pas le courrier, puisque nous l'avons pris nous-mêmes à la poste.

— Hé ! Cotiche, c'est vous? — cria Guy Laugère.

— C'est moi, oui, — lança le braconnier.

— Qu'est-ce qui vous amène, mon brave?

— Une dépêche.

Une dépêche ! Mais d'où et de qui? Depuis longtemps, aucun message pressant n'était venu troubler la quiétude de Constance et des « messieurs ». Ils n'étaient plus si nombreux, les liens qui les rattachaient encore au monde.

Madame Sabattet et son vieil ami se regardèrent. Que leur réservait le Destin, quelle menace ou quelle tristesse allaient les atteindre, inséparables dans la communion de leurs idées et de leurs sentiments, à travers le petit papier bleu soigneusement clos? Une heureuse nouvelle? Ils n'en attendaient aucune.

Cotiche, d'un vigoureux coup d'aviron, enfonça la barque dans le sable et, se dressant, sauta avec légèreté à terre. Il retira de sa poche la feuille pliée et la tendit à madame Sabattet.

Elle ouvrit, lut et son visage trahit une émotion singulière.

— Tenez, — dit-elle à Guy Laugère en lui passant le télégramme.

(A suivre.)

PAUL MARGUERITTE

PLAN

DE

MISE EN ÉTAT DE DÉFENSE DE PARIS

2 SEPTEMBRE 1870

Les papiers de M. Thiers ont été légués à la Bibliothèque nationale par mademoiselle Dosne, à sa mort, en 1906, sous condition qu'ils ne seraient communiqués au public qu'au bout de dix ans. Le délai étant révolu, nous empruntons à ces papiers, dont on vient de lever les scellés, un plan de mise en état de défense de la Ville de Paris rédigé par M. Thiers, le 2 septembre 1870.

Dès les premières nouvelles de l'avance menaçante des Allemands, le ministère Palikao avait nommé un comité chargé de prendre les mesures nécessaires pour mettre Paris en état de défense. Ce comité, présidé d'abord par le maréchal Vaillant, puis, à partir du 22 août, par le général Trochu, était composé de l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la Marine, du baron Jérôme David, ministre des Travaux publics, des généraux Guiod, d'Autemarre, de Chabaud-Latour, Soumain, Princeteau et de l'intendant Danlion. Le 22 août la gauche demanda au Corps législatif que neuf membres de la Chambre fussent adjoints à ce comité. Palikao s'y refusa ; puis, après réflexion, désigna lui-même six parlementaires : les sénateurs Béhic et Mellinet ; les députés Daru, Buffet, Dupuy de Lôme auxquels on ajouta, non sans hésitation, le nom de M. Thiers. Le 27 août, M. Thiers monta à la tribune du Corps législatif et dit qu'il n'accepterait cette mission que si la Chambre l'y autorisait par un vote. Il obtint l'unanimité.

On voit par les procès-verbaux du comité de défense qu'il prit une

part active aux travaux de cette commission du 27 août au 3 septembre. Il résuma pour elle, le 2 septembre, ses idées sur le plan qu'il jugeait nécessaire d'exécuter en vue de mettre Paris en mesure de résister à l'attaque des Allemands. La révolution du 4 septembre l'empêcha de déposer cette note sur le bureau du comité, et elle est demeurée inutilisée dans ses papiers. Ce témoignage des désastres de l'Année terrible retrouve un intérêt d'actualité au moment où un deuil public évoque les souvenirs glorieux d'une autre mise en défense de Paris, celle d'août-septembre 1914.

Tout le monde connaît, et les membres du comité de défense de Paris mieux que personne, les puissants motifs qui ont amené la résolution de fortifier Paris. La situation de cette capitale près de la frontière du Nord, la plus menacée de nos frontières, a convaincu tous les esprits prévoyants de la nécessité de mettre Paris à l'abri, soit d'un coup de main, soit même, s'il était possible, d'une attaque régulière et prolongée. Il y avait, à exécuter cette grande œuvre, le double avantage, soit de rendre aux armées actives manœuvrant entre la Seine et le Rhin, leur liberté d'action et de leur permettre de se mouvoir dans toutes les directions sans qu'un ennemi audacieux, se portant sur leurs derrières, terminât la guerre par une marche rapide sur Paris; soit, si toutes les défenses extérieures du pays étaient successivement tombées, de pouvoir appeler autour de la capitale une nouvelle résistance en donnant à toutes les forces du peuple français le temps d'y accourir pour y livrer la dernière et suprême lutte du patriotisme national.

Ces vues, fortement exprimées par Vauban, il y a deux siècles, par Napoléon au commencement du siècle actuel, confirmées par les désastreux événements de 1814 et 1815, terminèrent enfin les hésitations et l'œuvre résolue en 1840 fut rapidement exécutée.

Ces faits, connus de tous les contemporains, ne sont bons à rappeler que pour bien déterminer le but et les moyens de la défense de Paris.

La défense de Paris doit consister :

1° Dans la défense de l'enceinte ;

2° Dans la défense des forts ;

3° Dans la défense enfin de la campagne environnante pour

que Paris ne puisse être ni affamé, ni séparé du reste de la France et privé du commandement sur toute la surface du territoire.

***

Défense de l'enceinte. — On a toujours pensé que la garde nationale y suffirait. Les sentiments que cette garde manifeste aujourd'hui prouvent qu'on n'a pas eu tort de compter sur elle, car indépendamment de toute opinion politique, elle se montre résolue à défendre ses foyers avec la plus noble énergie.

Diverses mesures ont été jugées nécessaires pour armer cette garde nationale, l'habiller, l'instruire sans aucune perte de temps, la distribuer enfin entre les diverses parties de l'enceinte, chaque homme restant placé près de son foyer, et faire cette distribution le plus tôt possible pour que chaque partie de cette garde connaisse la partie du mur qu'elle doit défendre, s'y habitue et s'y attache d'une manière toute spéciale.

La nécessité d'armer la garde nationale tout entière ne fait plus doute pour personne. J'ai cru utile de l'habiller aux frais du Trésor, pour faire cesser toute distinction entre le citoyen en blouse et le citoyen en habit, et surtout pour faire naître chez tous le sentiment que l'uniforme inspire aux soldats qui ont l'honneur de le porter. En 1848, les mobiles, à peine habillés, avaient pris l'esprit militaire et rendirent d'immenses services. Le Conseil a partagé cet avis récemment et la mesure a été résolue.

Il a été également jugé nécessaire d'exercer les gardes nationaux non pas seulement au tir des fusils, mais à celui du canon, et de leur apprendre aussi à se servir de sacs à terre et des fascines pour défendre le rempart. Le Conseil a désiré et demandé que des sous-officiers de l'artillerie et du génie fussent en nombre suffisant distribués sur les fronts de l'enceinte pour y propager l'instruction spéciale à leur arme.

J'ai pensé, quant à moi, qu'il serait utile de tirer de la garde nationale un certain nombre de soldats d'élite, formés par l'appel des hommes de bonne volonté, d'en constituer des réserves correspondant à plusieurs bastions pour les soutenir contre une surprise ou un redoublement du feu ennemi et défendre au besoin certaines habitations situées en avant de

l'enceinte qu'on a jugé bon, n'ayant pas le temps de les détruire, de tourner au profit de la défense. J'ai demandé, je demande encore cette mesure.

La force de la garde nationale, portée de 20 000 ou 25 000 hommes à 80 000, a dû être réorganisée. Il a fallu lui donner de nouveaux cadres. D'après l'avis du gouverneur de Paris, il a paru qu'il fallait donner à tous les officiers unité d'origine et que l'élection était, en ce moment surtout, préférable. Le Gouvernement a adhéré à cet avis et une loi a été portée au Corps législatif et votée dans la journée.

Indépendamment du personnel militaire destiné à l'enceinte, il a fallu s'occuper des travaux qu'exigeait son état présent. Percée de nombreuses ouvertures pour la commodité des habitants et le parcours des chemins de fer, il a fallu en fermer vingt-huit, dont quelques-unes avaient l'étendue d'un front de fortification. Ces travaux ont été exécutés par le génie avec une remarquable rapidité à laquelle ont contribué avec intelligence et dévouement les ingénieurs civils appartenant à la Ville de Paris. Le corps de l'artillerie a conduit à pied d'œuvre et mis en batterie environ 500 bouches à feu et préparé les munitions de guerre. Ces divers travaux ne laisseront bientôt rien à désirer.

Telles sont les mesures qui ont été jugées nécessaires, les unes prises, les autres à prendre, pour mettre l'enceinte en parfait état et pour organiser, instruire, distribuer la garde nationale chargée de la défendre.

***

Défense des forts. — Les ouvrages extérieurs, forts par eux-mêmes, par le choix de leur site, par leur solide construction, ont eu pour objet, d'abord, de présenter en avant de l'enceinte une première et puissante ligne de défense, d'établir ensuite la lutte principale à distance de la cité, de mettre ainsi les habitants à couvert des feux de l'artillerie, et, en couvrant l'enceinte, de la réduire au rôle, déjà bien assez difficile et important, d'arrêter un ennemi audacieux qui aurait tenté de passer entre les forts.

Mais ces forts, pour être complètement défendus, ont besoin

d'un armement suffisant, d'une garnison proportionnée au nombre de leurs fronts et de quelques réserves placées à distance, soit pour renouveler et ravitailler leur garnison, soit pour venir à leur secours en cas d'une surprise ou d'une attaque brusque essayée avec une masse accablante de feux et d'assaillants.

Le Conseil a pensé unanimement que ces forts et les ouvrages en terre récemment entrepris, exigeraient au moins 40 000 hommes de garnison.

Les ouvrages du génie ont été conduits avec toute l'activité désirable. Les anciens forts, tous en grosse maçonnerie, n'exigeaient pas de grands travaux, sauf toutefois la construction de traverses casematées pour servir de magasins de munitions pendant le combat et de plus grands magasins pour abriter à demeure les poudres et les munitions confectionnées. Ces travaux s'achèvent. Les ouvrages en terre seront en état de défense, si, comme tout l'annonce, il reste huit à dix jours à la préparation des moyens de défense. L'armement et la mise en batterie ont été exécutés également très vite. Toutes les pièces sont en batterie, au nombre de 60 ou 80 bouches à feu par fort. Les vivres sont à la veille d'être complétées. La poudre abonde. Les munitions confectionnées, faute de personnel et de quelques objets de détail, n'ont pas marché aussi vite que le reste. On y travaille, et avant que l'ennemi puisse être en vue, elles atteindront le chiffre de 400 à 500 coups par pièce, nombre considérable, mais que l'expérience seule pourra faire juger suffisant. Le fascinage a besoin d'une extrême activité. On a formé des ouvriers qui commencent à bien faire. Les démolitions sont en retard, par un sentiment fort naturel, le désir de ménager la population. On y procède en ce moment, 2 septembre, et le comité de défense, touché par les souffrances de quelques habitants pauvres et privés de leur demeure, a demandé, sur la proposition de M. le général du génie, de leur allouer quelque secours.

Six forts, ceux de Romainville, de Noisy, de Rosny, d'Ivry, de Bicêtre, de Montrouge, sont aux mains de la marine et laissent peu à désirer pour la force et la qualité des garnisons et l'achèvement des ouvrages. Quant à moi, j'ai exprimé le regret que les deux forts de Nogent et de Charenton, placés

entre les deux groupes qu'occupent nos marins, n'eussent pas été confiés à la marine, ce qui eut fait huit sur quinze et aurait laissé pour les autres forts les ressources de l'armée de terre déjà bien assez épuisées. La marine eût ainsi possédé sans interruption le front est de Paris et aurait pu trouver un emploi de ses moyens que la faiblesse maritime de l'ennemi ne lui fournit pas.

Les ouvrages de Saint-Denis, d'Aubervilliers, de Nogent, de Charenton, de Vanves, d'Issy, du Mont-Valérien, sont confiés aux troupes de terre. Les travaux d'armement y sont fort avancés, mais les garnisons sont encore insuffisantes. Les troupes nombreuses qui ont successivement occupé les forts, n'ont fait qu'y passer et n'ont pas eu le temps de s'y établir. En ce moment, les troupes de dépôt qui sont destinées à les occuper à poste fixe, pourront s'y établir, en prendre connaissance et s'y attacher. A défaut de troupes bien formées, toutes employées ailleurs, il faudrait, en compensation, une certaine durée de séjour chez les troupes qu'on mettra dans les forts. Elles auraient le temps de s'instruire, non seulement des manœuvres de l'infanterie, mais de celles de l'artillerie et même de quelques-uns des travaux de la défense des places. Mais la mobilité de toutes choses due aux circonstances, fait qu'un bataillon, à peine arrivé, part le lendemain et que les forts ne sont qu'un pied-à-terre pour les troupes qui passent, Ce qui n'importe pas moins, c'est la présence, aussi prompte que possible, des chefs de forts destinés à les défendre pendant la lutte qui se prépare, car la présence du chef, plus intéressé que personne à être pourvu de nécessaire, peut seule nous garantir que les forts ne manqueront de rien. Du reste ils sont depuis deux ou trois jours tous à leur poste.

Il faudrait enfin que ces forts fussent inspectés chaque jour. J'ai essayé moi-même une inspection de ce genre, ce qui m'a pris beaucoup de temps et j'ai acquis la conviction que c'était le seul moyen d'être exactement informé de ce qui laisse à désirer afin d'y pourvoir immédiatement.

En supposant tout cela fait et bien fait et les forts complètement pourvus tant de leur personnel militaire que de leur outillage de guerre, il est impossible qu'ils se soutiennent tout seuls sans un secours parti du corps de place. Sans doute, grâce aux grands sacrifices faits par l'État, il y a trente ans, ils

présentent de véritables places fortes, qu'il serait impossible ou difficile de brusquer par l'escalade ou autre moyen. Cependant personne n'oserait affirmer qu'en réunissant une masse prodigieuse de feux et d'assaillants sur un seul de ces points, on ne parvînt à l'enlever. De notre temps, la place de Gaëte qui avait au commencement du siècle présenté une résistance si longue, a succombé en quelques jours, quoique pourvue d'ouvrages nouveaux considérables. En tout cas, la prudence ordonne de prévoir le pire. Il est donc nécessaire d'avoir en arrière des forts des réserves bien abritées, bien placées, capables de suffire aux besoins de plusieurs forts, car on ne peut avoir une réserve pour chacun d'eux. Le besoin de ces réserves ne saurait faire doute. D'abord il faut, de temps en temps, si le siège dure, renouveler les garnisons. En 1801 la longue résistance du fort de Kehl, assiégé par toute l'armée du prince Charles, fut due au fréquent renouvellement de la garnison. De plus, soit que l'ennemi veuille brusquer l'un de ces ouvrages, soit même qu'il se résigne à procéder méthodiquement, il y aura un moment où une garnison de 2 000 à 2 500 hommes ne pourra se soutenir seule. De plus, il y a tout autour, en avant, à droite, à gauche, de nombreuses habitations, les unes éparses, les autres groupées en village, qu'il serait cruel ou tardif de détruire et qu'il faut occuper au profit de la défense. Pour toutes ces raisons des réserves sont indispensables et comme il faut qu'elles puissent suffire à plusieurs forts, puisqu'on ne peut en mettre partout, il importe au plus haut point de pourvoir à leur emplacement.

C'est au gouverneur de Paris, bien entendu, qu'il appartient spécialement de désigner cet emplacement. Il est permis cependant au Conseil de s'occuper de cet objet à cause de la quantité et de la qualité des troupes qu'on pourra y consacrer.

Pour cela il est nécessaire de diviser les forts en plusieurs groupes, indiqués aujourd'hui par la configuration des lieux, et plus tard par les mouvements de l'ennemi lorsqu'il aura dessiné son attaque.

Premier groupe : les ouvrages de Saint-Denis.

Ce point est de la plus grande importance, car si l'ennemi s'en rendait maître, il serait en pleine possession de la plaine

de Saint-Ouen, pourrait venir immédiatement attaquer l'enceinte par sa gauche et sa droite, couvert par le Bois de Boulogne. Il se serait emparé en même temps du bétail qu'on aurait laissé dans le Bois de Boulogne.

Une forte réserve est donc indispensable. La position de cette réserve me semble là tout indiquée, c'est la ville de Saint-Denis elle-même, placée en arrière et immédiatement du fort de la Briche, de la Double-Couronne et du fort de l'Est. La conservation de cette ville est indispensable parce qu'elle est le lien et l'appui des trois ouvrages et que si l'ennemi en enlevait un, il pourrait, en pénétrant dans la ville, les prendre tous à revers. Le moyen de la défendre, puisqu'elle n'a pas d'enceinte, c'est de la barricader et d'y placer une réserve de 400 à 500 hommes de bonnes troupes. Quant à moi, je n'hésiterais pas à y placer les 4 000 hommes de la garde, à moins qu'il ne faille se les réserver dans le cas où nous ne serions pas secourus du dehors par le reploiement des armées françaises qui tiennent actuellement la campagne[1]. Les bataillons de la garde, réunis là tous ensemble, viendraient au secours de celui des trois forts qui serait en péril et si, malheureusement, il était pris, conserveraient la ville, et resteraient ainsi un lien et un appui pour les deux autres.

Quant aux barricades, on devrait en préparer les bois, sans même en dissimuler l'emploi, car on coupe déjà certaines rues ; et on aurait l'avantage de les avoir tous préparés pour le moment où commencerait la canonnade ennemie.

Du fort d'Aubervilliers jusqu'à l'enceinte, on a pour défense, le canal de Saint-Denis, mais c'est un obstacle de peu de valeur. Ce serait la réserve placée sur le plateau de Romainville et qui devra être très nombreuse, qu'il faudrait charger de pourvoir à ce danger. Mais tout de suite on peut indiquer une précaution indispensable, c'est l'établissement sur la hauteur de Montmartre d'une forte batterie de marine, qui devrait être formée d'un grand nombre de pièces pour produire un effet utile, surtout si elle était, à cause de la distance, réduite à tirer seulement à boulets.

1. Les Parisiens n'apprirent la nouvelle du désastre de Sedan que le 3 septembre.

Second groupe : Romainville.

Le second groupe, parfaitement indiqué, est le plateau de Romainville. Il y a là cinq ouvrages fermés à la gorge : les forts de Romainville, Noisy, Rosny, Nogent et Charenton. Ils occupent le plateau et en défendent les abords qui sont de vrais promontoires dominant au loin la plaine. Une réserve très nombreuse est là d'une évidente nécessité. Elle aurait un triple objet : défendre le plateau, les cinq ouvrages qui le surmontent et les villages placés entre ces ouvrages ou à leur pied. Elle pourrait aussi, selon les cas, se porter sur l'un ou l'autre versant pour agir dans le flanc de l'ennemi, soit dans la plaine de Saint-Denis, soit du côté de Charenton ou de la rive gauche. L'action de cette réserve ne pourrait être ainsi étendue que si elle était devenue extrêmement nombreuse par le reploiement sur Paris des armées françaises agissant au loin. Mais ce qu'on devrait attendre d'elle dans le premier moment, ce serait de secourir les forts et de défendre les villages entremêlés avec eux.

Quant à la défense de ces villages, il a été reconnu dans le sein du comité que, ne pouvant les détruire, il fallait les ôter à l'attaque pour les assurer à la défense et pour cela les barricader fortement. Ces villages sont ceux de Pantin, Romainville, Noisy-le-Sec, Rosny, Fontenay-sous-Bois, Nogent, Charenton. Si, pour ménager la population, on ne les barricadait pas immédiatement, il faudrait au moins couper les rues et les chemins, et préparer les bois nécessaires à la construction des barricades. Il ne faudrait pas croire qu'on trouverait là ce que les insurgés parisiens ont trouvé à diverses époques dans Paris, des omnibus, des fiacres, des pavés, des matériaux de démolition ou de construction ; il faut donc y pourvoir d'avance, car, dans une situation comme la nôtre, nous avons besoin, non pas de choses projetées, mais de choses faites. Je proposerai donc que le génie, maintenant que les travaux sont tous achevés, s'occupe de la défense des villages et y mette immédiatement la main. Les populations sont assez émues pour qu'on ne craigne pas de leur donner cette nouvelle émotion.

Les mobiles de Paris pourraient composer la réserve desti-

née à ce plateau de Romainville. D'abord ils sont tenus plus que tous les autres, et ils le sentent, de se dévouer au salut de la capitale. Ils sont formés depuis un mois, tout transportés sur les lieux, puisqu'ils sont à Saint-Maur, et ont acquis déjà une certaine consistance. J'ai entendu dire que, prêt à tout ce que la circonstance exigerait, ils étaient cependant plus propres à combattre derrière un abri qu'à faire un service de campagne. On pourrait donc les placer au camp de Romainville, dans les maisons de Pantin, et derrière le canal dont on ferait bien de palissader les bords : un bataillon au village de Noisy, un au village de Rosny, trois ou quatre autres aux villages de Fontenay-sous-Bois, de Nogent et de Charenton; le reste du corps devrait être en réserve sur le plateau, entre Romainville et Rosny où il y a de beaux terrains dans une exposition saine et où l'on pourrait établir un camp de baraques pour plusieurs milliers d'hommes. De là, ils pourraient se porter ou vers la plaine de Saint-Denis, si l'on combattait de ce côté, ou se porter vers Vincennes et les redoutes de la Faisanderie et de Gravelle et défendre même Charenton s'il était besoin.

Derrière ce campement, sur le plateau et à Vincennes, il y aurait beaucoup de place encore pour établir une partie de l'armée active dont je parlerai tout à l'heure.

Troisième groupe : Ivry, Bicêtre et Montrouge.

Viennent ensuite les forts qui surmontent les coteaux de la rive gauche, du côté est, sud-est : les plus importants sont Ivry, Bicêtre et Montrouge. Les deux premiers auraient une grande importance si l'ennemi opérait par la rive gauche. Ils pourraient, à droite, être menacés par la crête des hauteurs, au-dessus de Villejuif et où le génie a placé une redoute et, à leur gauche, par la grande route d'Orléans, qui court le long de la Seine et qui n'est pas vue par les deux forts, de manière qu'un ennemi qui voudrait brusquer l'enceinte en passant à travers les forts, pourrait le tenter sans être fort incommodé par les feux du fort de Charenton.

Une réserve serait donc nécessaire et on pourrait la placer dans un terrain bien abrité, situé au bord du coteau qui domine

la Seine, de manière à pouvoir arrêter l'ennemi qui longerait la Seine, dans des bâtiments considérables qui sont là, et dont il serait facile de disposer. Cette réserve, avec trois bataillons aux trois villages barricadés d'Ivry, de Vitry, de Villejuif, présenterait un ensemble de résistances bien liées et très solides. Ces trois forts appartiennent à la marine.

Quatrième groupe : Vanves, Issy, Mont-Valérien.

Viendrait ensuite un quatrième et dernier groupe, celui de Vanves et Issy, dont la défense se lierait à celle du Mont-Valérien et de la partie ouest de Paris, défense qui serait très difficile si l'ennemi étant assez nombreux pour risquer plusieurs passages de la Seine, portait son attaque sur la rive gauche. C'est cette attaque par l'ouest de Paris qui a occupé avec raison tous ceux qui ont médité sur la défense de la capitale.

Les Prussiens, dont l'état-major, fort bien organisé, a fait étudier toutes les positions d'Autriche, de France, même de Pologne, où il pourrait, dans l'hypothèse de toutes les alliances, être appelé à combattre, connaît parfaitement toutes les positions de Paris et si M. l'amiral, ministre de la Marine, avait encore des marins disponibles, ou si l'infanterie de marine pouvait rentrer avec le maréchal Mac-Mahon, il serait très opportun de composer avec elle la réserve de ces forts tous défendus par des troupes de mer. Divers écrits publiés par des officiers prussiens ont donné lieu de penser que l'ennemi pourrait diriger son attaque sur la rive gauche en passant la Seine fort au-dessus de Paris et en y jetant plusieurs ponts afin d'avoir toute la liberté de ses mouvements et de venir attaquer par Vanves, Issy, Châtillon, Meudon, d'où il aurait des positions dominantes et pourrait fort maltraiter l'enceinte vers le Point-du-Jour, c'est-à-dire vers Auteuil. La position de Meudon est là justement inquiétante.

Il pourrait se porter là par une autre route contournant la position de Saint-Denis, en envahissant la presqu'île de Gennevilliers et en venant par derrière le Mont-Valérien, occuper les hauteurs de Meudon et de Châtillon. Qu'il prît l'une ou l'autre route ou qu'il les prît toutes deux, comme le nombre de ses forces lui en donnerait peut-être le moyen, c'est à l'ouest de

Paris et vers Vanves et Issy et Meudon que se trouverait le danger...

La note de M. Thiers s'arrêtait ici. Le 7 septembre M. Thiers rédigeait un « Memento pour la défense de Paris » dans lequel il résumait les indications précédentes et ajoutait la troisième partie suivante.

***

Emploi de l'armée active. — La distribution des forces ci-dessus exposée, réclamant pour la garnison des forts 40 000 hommes, pour les réserves en arrière des forts 30 000 hommes, en tout 70 000, il en resterait bien, d'après les états souvent fournis, 60 000 à 70 000 disponibles, la garde nationale, bien entendu, étant laissée en dehors de ces calculs.

Pour ne pas avoir de mécompte, on peut supposer 60 000 hommes ; ce serait là l'armée active.

Si elle était composée de troupes solides et aguerries, on pourrait la présenter à l'ennemi en une occasion opportune pour faire perdre une bataille à celui-ci sur l'un des points de l'attaque. Mais il faut se garder d'une telle entreprise, les troupes dont on dispose étant jeunes, dépourvues d'instruction et profondément affectées par les désastres de cette guerre.

Il y a une autre faute qu'il importe d'éviter : c'est de les présenter en divisions détachées, dans la presqu'île de Gennevilliers, par exemple, ce qui nous exposerait à les voir enlevées isolément. Il faut se tenir serrés les uns aux autres et toujours le dos à nos ouvrages avec la seule prétention de se porter en masse sur le point que l'ennemi voudrait absolument forcer.

Dès lors, l'emplacement choisi pour l'armée active importe au plus haut point. La mettre en un seul endroit serait difficile d'abord et trop exclusif, car les diverses positions de l'enceinte seraient sacrifiées à une seule. Voici ce qui serait plus sage.

On devrait former cette armée active avec les 13e et 14e corps[1], avec ce qu'il y aurait de mieux dans les troupes sauvées

1. Le 13e corps (Vinoy) ne prit pas part à la bataille de Sedan et sut se dérober aux Allemands ; le 4 septembre, il reçut l'ordre de regagner Paris. Le 14e corps était en voie de formation.

de nos désastres et dans celles qui sont restées à Paris, telles que les 4 000 hommes de l'ancienne garde.

Si on arrivait à composer ainsi une masse de 60 000 hommes, on pourrait en mettre 40 000 à l'est, c'est-à-dire sur le plateau de Romainville et à Vincennes, 20 000 à l'ouest, vers le Point-du-Jour, entre Vanves, Issy, Billancourt, Boulogne, avec la commodité de deux ponts de bateaux.

Les 40 000 de l'est devraient être établis : 20 000 sur le plateau de Romainville, 20 000 dans Vincennes, n'ayant qu'un pas à faire pour se joindre et, par conséquent, pouvant être considérés comme ne formant qu'un seul corps. On pourrait les jeter au besoin ou vers la plaine de Saint-Denis, dans le flanc de l'attaque dirigée de ce côté, ou vers Charenton et la rive gauche, si l'ennemi faisait un effort dans cette direction. Là aussi deux ponts de bateaux, jetés près de l'enceinte, seraient d'un grand secours, afin de n'avoir pas à entrer et sortir de l'enceinte, si on voulait passer d'une rive à l'autre.

Enfin les 20 000 hommes, restant sur les 60 000 de l'armée active, seraient destinés à l'ouest de la défense et seraient prêts à renforcer la réserve des forts d'Issy, de Vanves, ce qui la porterait à un effectif considérable et lui permettrait d'agir vers le Point-du-Jour, sur l'une ou l'autre rive.

En ayant amassé dans l'intérieur de Paris de nombreux wagons, on pourrait, par le chemin de ceinture, porter rapidement d'un endroit vers l'autre, les trois subdivisions de cette armée active de 60 000 hommes, là où un grand effort serait nécessaire. D'ailleurs une fois l'attaque de l'ennemi démasquée, il serait facile de modifier ces positions selon l'urgence des cas et de porter de l'est à l'ouest, ou de l'ouest à l'est, le gros de l'armée active. On la porterait tout entière au Point-du-Jour si Meudon devenait le point principal de l'attaque.

A quoi il faudrait tenir dans tous les cas, c'est à ne pas s'éloigner de l'appui de la place, c'est à rester adossé à elle pour se couvrir toujours de ses feux et ne pas laisser enlever ses divisions isolées.

Les 13e et 14e corps et les troupes les meilleures de celles qui nous restent devraient être soigneusement conservés ensemble pour former cette armée active et en faire la res-

source extrême, là où les lignes de notre double défense seraient près d'être forcées.

Mais il ne faut pas oublier que le temps presse et qu'il y a des mesures préparatoires telles que : barricadement de Saint-Denis et de tous les villages, moyens de campement sur les points indiqués, réunion sur ces points de munitions de tout genre, ponts de bateaux en amont, vers Charenton, en aval vers le Point-du-Jour, qui sont urgentes et ne doivent pas être différées.

Ce qui n'importe pas moins c'est de placer tout de suite les troupes où elles doivent être, de les pourvoir de tout afin qu'elles se reposent, se remettent, rétablissent leur physique d'abord, leur moral ensuite et manœuvrent tous les jours afin de s'instruire.

En un mot il importe de ne pas attendre la présence de l'ennemi[1] pour faire tout cela, afin qu'il nous trouve aussi sur nos positions et prêts à le recevoir. Si on ne diffère aucune de ces mesures, si on tient aussi quelque temps sans avoir été sérieusement entamés, on fournira à l'Europe très disposée à négocier en notre faveur, le seul argument de nature à toucher un ennemi enivré de ses succès et croyant qu'il n'a qu'à paraître sur nos murs pour finir la guerre.

A. THIERS

1. Le 16 septembre, il débouchait au sud et au nord de Paris.

CROQUIS DE L'ALLEMAGNE

D'AVANT-GUERRE[1]

III. — SILHOUTTES FÉMININES

On a beaucoup écrit sur les Allemands depuis le début de la guerre, mais point sur les Allemandes, — c'est plutôt par ignorance que par galanterie. La vieille sagesse française a pourtant dit : « Cherchez la femme. » Je ne prétends pas que l'étude de la femme allemande suffise à expliquer la genèse du conflit actuel ou la mentalité des races d'Outre-Rhin; elle éclaire néanmoins tout un côté de leur conception sociale. La femme n'est encore que ce que les hommes ont bien voulu la faire. Elle subit plus que tout autre individu l'influence du milieu où elle évolue. Son âme est un miroir convexe qui réfléchit, en les exagérant jusqu'au ridicule, les traits essentiels de l'âme masculine. Les Allemands, qui oscillent entre la niaiserie sentimenlale et l'admiration de tout ce qui est « kolossal », ont créé la Gretchen et la Walküre, la poupée candide et la virago robuste. Ces deux types synthétiques ressortissent toutefois à une littérature déjà caduque; la fameuse *Kultur* en a pétri d'autres depuis. Ils sont amusants à noter, dans le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars et du 1er juin 19 16.

tran-tran de la vie quotidienne. On comprend mieux alors pourquoi la race germanique n'a jamais engendré de sainte Geneviève, de Jeanne d'Arc, ni même de Ninon de Lenclos, et l'on s'explique plus aisément le mépris d'un Schopenhauer à l'égard du « sexe aux jambes courtes » ou la recommandation brutale d'un Nietzsche : « Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas le fouet. »

***

A Munich, où je venais d'arriver, on bâtissait une nouvelle maison juste en face de ma fenêtre. J'examinais curieusement la rue, le front collé aux vitres. L'Allemagne m'étant encore inconnue, chaque détail retenait mon attention.

Tandis que les maçons silencieux cimentaient les pierres sur les échafaudages, deux femmes gâchaient du plâtre sur le trottoir ; elles emplissaient de petites auges de bois et gravissaient tour à tour les pesantes échelles pour approvisionner les ouvriers. Vêtues d'un caraco déteint et d'un jupon rapiécé, elles abritaient leurs pieds dans de vieilles chaussures d'homme éculées et leur tête sous un foulard d'indienne, noué en pointe sous le menton. Quelques maigres nattes blondes leur balayaient les épaules. Leurs bouches édentées, aux lèvres exsangues, mettaient un trou noir au milieu de leurs faces bouffies. Leurs mains calleuses maniaient sans grâce les briques et la truelle. Quelquefois elles partaient avec une sorte de civière vers une brasserie voisine et rapportaient, en réglant soigneusement leur marche l'une sur l'autre, une trentaine de hautes cruches de grès d'un litre remplies jusqu'aux bords de bière brune, des *maass*, comme on les appelle là-bas. Les maçons dégringolaient en toute hâte ; ils buvaient à longs traits, la tête renversée, et lutinaient leurs apprenties femelles qui les regardaient, les poings sur les hanches. Le surveillant interrompait ces ébats d'une voix brève ; les hommes regagnaient docilement le faîte de la bâtisse et les femmes reportaient gravement les *maass* vides sur la civière, en balançant le torse d'un mouvement égal et régulier, à la façon d'automates.

L'une d'elles avait amené son enfant, encore en bas âge. Elle l'avait installé contre un tas de sable, sur une couche improvisée avec des sacs de plâtre. Quand il criait trop fort, la mère abandonnait sa besogne, prenait le petit dans ses bras, dégrafait son caraco et lui donnait placidement le sein, un pauvre sein flasque et tari. L'enfant n'y trouvait point son compte et continuait à pleurer. La femme empoignait alors sa cruche de bière et faisait boire le nourrisson, qui manifestait sa joie en agitant bien fort ses petits poings...

Les maçons bavarois n'ont point d'autre aide que ces esclaves lymphatiques et grêles. On les appelle les *Mörtelweiber*, les femmes-à-mortier. Elles gagnent misérablement leur vie à des travaux rudes et grossiers, exposées à toutes les intempéries. Pour quelques pfennigs, elles achètent la bière et la saucisse indispensables à leur subsistance. Elles n'ont pas de foyer, à peine une soupente où elles couchent à plusieurs dans le même lit, et quand elles sont mères, elles élèvent leur rejeton au hasard de la rue, auprès des tas de sable creusés en cratère, où la chaux vive délayée met un lac opaque et visqueux.

Telles sont les premières femmes allemandes vraiment intéressantes que j'ai rencontrées à Munich.

Toutes les besognes un peu viles sont devenues en Bavière l'apanage du sexe faible. Les soins de la voirie sont confiés en grande partie à des femmes. La « cantonnière » promène journellement sa brouette le long des avenues animées. Jadis elle ramassait le crottin. Aujourd'hui l'automobile et le tramway électrique ont remplacé les chevaux; elle est chargée de nettoyer les rails où s'amasse la boue. Armée d'une longue lance, elle introduit le fer qui la termine dans la rainure, appuie l'autre extrémité contre son épaule et pousse le tout en s'arc-boutant. On aperçoit au loin sa silhouette falote glisser le long de l'acier luisant du rail. Elle porte un petit chapeau pointu de feutre vert, où brille le cuivre d'une plaque municipale, car, — plus heureuse que la *Mörtelweib*, cette prolétaire officielle est employée de la ville. Un titre ronflant la console des misères de l'existence : *Städtische elektrische Strassenbahnschienenreinigungsfrau*, ce qui veut

dire : femme-préposée-au-nettoyage-des-rails-des-chemins-de-fer-routiers-de-la-cité. Il n'y a que la langue allemande pour dire de si belles choses en si peu de mots.

Le service des restaurants et des brasseries est également fait par des femmes. Il faut voir tourbillonner la *Kellnerin* au milieu du public des brasseries, dans ces grandes salles où s'attablent jusqu'à deux mille buveurs. Elle porte à bras tendu des quantités de cruches de bière à faire chanceler un lutteur forain et plonge, de temps à autre, sa main grasse dans le torchon noué aux quatre coins qui lui brinqueballe sur les reins, pour y puiser le quignon de pain gris réclamé par le client. Elle est vieille, ridée, affairée, toujours en sueur, peu ragoûtante. Les hommes ne pensent guère à la courtiser. Dans certains établissements, les *Kellnerinnen* ont des allures plus élégantes et l'accueil plus engageant. Il arrive qu'elles entretiennent quelque étudiant miséreux, lui procurent au prix de mille sacrifices les moyens de terminer ses études, contre promesse authentique de mariage, le jour où il aura son diplôme. J'ai rencontré par la suite plus d'une *Frau Doktor* qui m'avait servi mes bocks dans des restaurants de Munich!

Les femmes des villes d'outre-Rhin font une piètre impression. Il leur manque la grâce, sans laquelle la beauté elle-même passe inaperçue. Leurs gestes sont compassés et raides. Une absence complète de féminité caractérise leur extérieur. La femme allemande n'a ni la souplesse harmonieuse du corps, ni le souci du détail. Sa silhouette ne donne pas à l'animation de la rue ce charme indéfinissable qui retient l'œil des flâneurs chez nous.

Quand la jeune fille s'efforce d'être attrayante, elle s'en acquitte maladroitement, en mettant des rubans de couleur violente et des bouts de dentelle un peu partout. Ce n'est point par coquetterie innée, c'est par sens pratique, pour exciter l'intérêt des hommes susceptibles de l'épouser. Une fois mariée, la petite bourgeoise allemande est tout à fait démonétisée. Elle est morte à son sexe. A quoi bon la grâce féminine, les artifices de la toilette, puisque son sort est définitivement scellé et qu'elle n'a plus besoin de « plaire »?

C'est pourquoi, sans doute, l'Allemand fuit sa demeure et passe la plus grande partie de sa vie au dehors, dans l'atmosphère enfumée des brasseries. Il recule le plus possible l'heure où il réintégrera le domicile conjugal. Il végète loin des siens. On ne le rencontre que le dimanche avec sa moitié. Promenade obligatoire où les faces des conjoints reflètent la tristesse irrémédiable de leurs âmes. Les Teutons ne sont rêveurs et sentimentaux qu'à cause de la laideur ambiante où leur existence échoue. Incapables de fixer la beauté auprès d'eux, ils en arrivent à mépriser leurs compagnes, et ce mépris tacite n'est que l'aveu de leur impuissance.

Je me rappelle encore un pauvre avocat dont je fis la connaissance un samedi soir à Nuremberg, dans une auberge moyenâgeuse. Il affectait une gaieté exubérante et lourde et s'emplissait de bière comme une outre. Il demeurait dans le voisinage de l'hôtel où j'étais descendu; nous revînmes donc ensemble.

Nous dévalâmes les rues aux pavés inégaux. Derrière nous la *Burg*, séjour des anciens burgraves, découpait sa silhouette fantastique sur le ciel étoilé. La grosse tour carrée des supplices, où voisinent les chevalets, les vis, les clous, les cisailles, les brodequins, la vierge de fer, tout l'attirail rouillé des chambres de torture, prenait un air mystérieux et méchant qu'elle quitte au grand jour pour la visite bruyante des touristes.

Une certaine animation régnait dans la ville basse, comme il est d'usage la veille des jours fériés, dans les cités où la population est dense. Des ivrognes chantaient; des bandes de passants s'interpellaient aux carrefours.

Sur la place du marché, une fontaine aux couleurs vives, en forme de clocher gothique, où s'alignent des saints de pierre bariolés, laissait couler l'eau claire en jets sonores par quatre couleuvrines de bronze.

Mon compagnon me fit traverser la place, contourner le vieux Münster du XIVe siècle où, sur le coup de midi, les douze princes-électeurs en bois sculpté sortent en file indienne pour saluer Charlemagne, au son d'un gai carillon; il passa devant le joueur de cornemuse qui, perché sur une vasque circulaire de granit, gonflant les joues et pressant sa peau de mouton, lance du pavillon de son instrument un mince filet d'eau

argenté. Arrivé devant la *Lorenzkirche*, en apercevant la ronde légère des six jeunes femmes de bronze qui, la poitrine en avant, s'amusent à faire gicler l'eau en courbes harmonieuses de leurs tétines luisantes, il s'arrêta, perplexe, et considéra la fontaine.

— Comme elles sont belles! — me dit-il après un silence.

Il n'était pas beau, lui. Depuis longtemps son ventre l'empêchait de voir le bout de ses pieds. Il avait les jambes légèrement cagneuses, le cou très court, le visage mafflu, avec une barbe rare aux poils raides comme du chiendent, le nez bourgeonnant, les yeux un peu louches derrière un binocle doré, et le crâne chauve, adorné d'un bourrelet de cheveux gris sale. Sa mise était peu soignée. Ses pantalons, en accordéon dans le bas, pochaient aux genoux. Sa veste étriquée se boutonnait avec peine au-dessus du nombril et il portait un chapeau de feutre mou, surmonté d'un blaireau brun en guise d'aigrette.

A quoi pensait-il en examinant si longuement la grâce délicate de ces corps de naïades, la ligne des hanches arrondie comme la courbure d'une amphore, les cuisses musclées, les jambes nerveuses et les petits seins, fermes et ronds comme des pommes? Y voyait-il un reproche ironique à sa laideur bourgeoise? Y cherchait-il, au contraire, une consolation à la platitude de sa vie?

Il m'avoua :

— Je viens les regarder tous les soirs, avant de rentrer.

Je compris alors qu'il était marié et je m'imaginai sa compagne acariâtre et laide, la *deutsche Hausfrau*.

Il ajouta, en me serrant la main :

— Adieu. *Ich muss zu meine Alte*. Je dois aller retrouver ma « vieille ».

C'est ainsi que les bourgeois appellent couramment leurs femmes. *Meine Alte !* Il y a dans cette dénomination familière du regret, de la résignation, de la rancune...

L'après-midi, elles arborent des toilettes maladroites et se réunissent, par bandes compactes, à l'heure du goûter, dans des cafés spéciaux, où quelques tables leur sont réservées. Elles sont, en général, accompagnées d'un petit chien gras et luisant, à la mine revêche, bouledogue bâtard et minuscule qu'on

appelle *Mops*. Elles absorbent du café au lait dans de grands bols de faïence et dévorent des pâtisseries lourdes aux noms rébarbatifs : *Krapfen, Gugelhopf, Sandkuchen, Käsetorte,* tout en échangeant des propos bruyants. La plupart apportent avec elles leurs aiguilles à tricoter et leur pelote de laine. Tandis que les langues glosent, les aiguilles cliquettent et les plumes des chapeaux frétillent. Les mille potins de leurs vies bourgeoises forment la trame de leur entretien : *Kaffeeklatsch,* commérages de café. De leur servitude conjugale elles ne retiennent que le titre, car la charge ou l'emploi du mari rejaillit en Allemagne sur l'épouse. Elles aiment à s'interpeller pompeusement : *Frau Konsistorialrat, Frau Postassessor, Frau Bahnadjunkt, Frau Oberkommissar, Frau Ministerial-Kanzleisekretär.*

Si les maris allemands aiment à se retrouver le soir devant une chope avec leurs amis, les femmes ont la ressource d'aller au théâtre ou au concert. Dans certaines petites villes d'Allemagne, la majorité des manifestations artistiques n'attirent en effet qu'un public presque exclusivement féminin. Vers sept heures du soir, on voit les rues s'animer étrangement. Des matrones et des jeunes filles, la tête recouverte d'une écharpe de soie, parées d'élégances surannées, les pieds au chaud dans de disgracieux *Gummischuhe* (galoches de caoutchouc), se rendent en longues théories vers les salles de spectacle.

La première fois que j'observai ce phénomène, ce fut à Weimar, où je donnai une conférence avec auditions sur la vieille chanson française. Arrivé juste avant la représentation, je n'eus que le temps de passer mon habit et de me rendre au théâtre. Le rideau de la scène ne possédait aucune ouverture qui me permît de considérer la salle, occupation si chère aux artistes. Ma curiosité nerveuse devait se contenter du brouhaha de l'auditoire que j'estimai fort nombreux.

Le timbre retentit et la toile se leva. Pendant le court instant qui précéda l'extinction du lustre, je pus embrasser d'un coup d'œil le public. Il n'y avait que des femmes ; à peine, çà et là, quelques visages barbus. Les applaudissements résonnaient étrangement ; j'y reconnaissais le claquement assourdi de petites paumes molles.

Lorsque je quittai ma loge, après la représentation, les rues étaient si noires que je n'aurais jamais pu retrouver le chemin de mon hôtel, sans l'aide aimable d'une spectatrice, qui, en voyant mon embarras m'adressa fort poliment la parole. Comme je lui demandais de vouloir bien m'expliquer pourquoi les hommes s'étaient abstenus de paraître au concert, elle m'avoua mélancoliquement qu'à Weimar ces messieurs préféraient se réunir chaque soir à la *Schmiede* (forge), vieux restaurant pittoresque et enfumé. Elle me proposa de m'y conduire, car elle allait y chercher son mari. Grâce à elle je fus introduit dans la société masculine de la ville. C'est ainsi que je fis connaissance avec la capitale grand-ducale où Gœthe et Liszt avaient vécu.

***

Les Wittelsbach ne sont pas riches. Louis II le grand prodigue a vidé les coffres de la couronne pour réaliser ses rêves de fou fastueux. Les châteaux mystérieux et féeriques des lacs de Bavière ont épuisé ses ressources. Aujourd'hui, ses descendants vivent bourgeoisement et les princesses recluses dans des palais vétustes mènent une vie austère et uniforme, qui ressemble beaucoup à celle de leurs pauvres sujettes. Quelques-unes d'entre elles ont défrayé la chronique scandaleuse et firent des fugues retentissantes avec des acteurs célèbres, voire avec leurs cochers. Cependant ces débordements fâcheux demeurent des exceptions. Presque toutes partagent leur vie entre les pratiques religieuses et les quelques réceptions officielles de la cour. Leurs toilettes manquent totalement d'élégance et leur laideur les met à l'abri de l'envie. Les princes, à l'instar de leurs sujets féaux, restent le moins possible chez eux. Ils courent les lieux publics et se mêlent volontiers à la foule, car ils n'affichent aucune morgue.

J'étais, alors, à la tête d'une revue littéraire où la jeunesse intellectuelle d'Allemagne donnait assaut aux vieilles formules. Une des maîtresses de cérémonie de la cour, abonnée à mon périodique, parla de moi en termes louangeurs à la princesse de la Paz, femme du prince Louis-Ferdinand. Cette dernière émit le désir de me voir. Elle le fit dans une lettre

mystique que me lut la comtesse de Z... : « Laissez venir à moi le jeune étranger, disait-elle ; c'est pour le bien de son âme et la rédemption de ses frères qu'il a suivi l'étoile d'or, comme les rois-mages en route vers la crèche. » Je ne comprenais guère ce que la digne princesse entendait par là, néanmoins je fus touché de la haute faveur qu'elle me témoignait.

Elle me donna audience au château de Nymphenbourg. Je revêtis mon habit et je partis en fiacre à taximètre. Ces voitures venaient d'être innovées à Munich et les cochers furieux prétendaient que ce nouveau système les frustrait du plus clair de leurs bénéfices.

Le château de Nymphenbourg est une pâle copie de Versailles. Le parc est plein d'ombrages et charmant, mais le palais s'écaille lamentablement. Sous le crépi, qui veut imiter la pierre de taille, on aperçoit les briques grossières. Ma voiture fit halte devant l'escalier d'honneur. Un domestique en culotte courte vint ouvrir. Il me précéda à travers les salles désertes du rez-de-chaussée, où les baies sans rideaux jetaient un jour maigre sur les murailles vides, rongées par place. Je remarquai que mon guide portait des bas blancs de cotonnade, troués aux mollets ; sa livrée défraîchie fleurait l'essence minérale. Arrivé au premier étage, il ouvrit une porte à tambour et cria mon nom, en s'effaçant. Je pénétrai dans une pièce à l'ameublement sévère. Dans l'embrasure d'une fenêtre, le prince-régent tenait cercle avec quelques altesses en uniformes. Devant la cheminée, où flambait une bûche étique, posées de guingois sur des poufs incommodes, des dames vêtues de soies vieillottes, s'entretenaient à voix basse. A travers les vitres on apercevait l'enfilade des allées régulières et les pelouses chauves. L'ennui pesait sur la société, un ennui lourd comme une chape de plomb.

La comtesse de Z... vint me prendre et me conduisit vers Son Altesse la princesse de la Paz. Je saluai profondément. Le prince Louis-Ferdinand se détacha du groupe des hommes et s'avança vers moi, la main tendue, en s'excusant de parler fort mal le français, puis il retourna vers les siens.

J'accompagnai la princesse dans un boudoir attenant et l'entretien eut lieu devant la maréchale de la cour, suivant les

exigences de l'étiquette. Mon interlocutrice m'interrogea sur mon passé et sur mes occupations actuelles. Elle parlait très bien notre langue, mais tout ce qu'elle disait paraissait étrange et lointain, comme si un des portraits d'antan suspendus à la muraille se fût animé et m'eût parlé de choses désuètes.

— Vous écrivez, n'est-ce pas? — interrogea-t-elle.

— Oui, Altesse Royale.

— Sur quoi?

— Mon Dieu, Altesse, sur l'art, sur la vie, sur les êtres, sur tout ce qui me touche et m'émeut.

— Vous êtes catholique?

— Oui, Altesse Royale.

— Catholique de France? La France est la fille aînée de l'Église.

J'acquiesçai poliment.

— Avez-vous vu notre Saint Père le Pape?

— Jamais, Altesse Royale.

— J'aime à croire que vous êtes venu vers nous pour répandre la bonne parole.

Et elle me développa tout un plan de campagne. Elle voulait rallier les catholiques de Bavière, d'Autriche, d'Espagne et de France et former ainsi une ligue contre la libre pensée, surtout contre les Juifs.

Pauvre princesse ! Elle semblait tout ignorer de la vie moderne, de l'orientation politique et sociale de son pays ! Sans doute l'air du dehors ne pénétrait pas dans ce palais rococo, hermétiquement clos, où flottait une vague odeur de moisissure. Jamais je ne compris aussi intensément l'abîme infranchissable qui sépare, parfois, des êtres humains.

Le même cérémonial marqua mon départ. Je pris congé de la princesse et de son époux, je saluai l'auguste assistance, et le domestique aux mollets endommagés me reconduisit le long des escaliers déserts. Quand j'arrivai dans la cour, j'emplis mes poumons d'air vivifiant ; j'étais à bout de souffle, comme le pêcheur de perles quand il ressort de l'onde amère, mais ma joie fut de courte durée. J'aperçus ma voiture qui tournait au grand galop autour du bassin à sec, situé devant le château. Un triton de bronze stupide considérait cette course échevelée, de ses prunelles vides. Le cocher avait judi-

cieusement employé l'attente à augmenter sa recette, en totalisant de nouveaux kilomètres.

Il arrêta son manège sans se troubler et dit avec bonhomie, en me désignant son cheval du bout de son fouet :

— *Der Gaul kann nicht ruhig stehen !* (La rosse ne peut pas rester en place.)

***

Dans la classe riche, dans les milieux intellectuels, la femme évolue avec plus d'indépendance; mais là encore elle manque totalement d'éducation féminine ; la tradition lui fait défaut. Elle devient la victime du snobisme.

Tiraillée entre le désir de paraître élégante et celui d'afficher un individualisme artificiel qui la distingue de ses congénères, elle exagère nos modes et prend l'extravagance pour de l'originalité. Elle sait bien que Paris est, par excellence, la cité de la femme, que tout y est mis en œuvre pour lui donner de la grâce et de la légèreté. Elle se fournit donc chez nous ; elle s'inquiète des dernières nouveautés, elle exige les chapeaux, la robe, les dessous du bon faiseur. Mais elle ignore ce qui lui convient ; elle ne sait pas choisir ; elle accepte, les yeux fermés, ce que les commerçants peu scrupuleux lui recommandent. Il lui suffit que ce soit le dernier cri de chez nous. Son sens critique ne va pas plus loin. Elle a, dans le fond, le même amour de la discipline que les Allemands. Elle subit donc toutes les exigences des couturiers et loin d'adapter le goût du jour à sa personnalité, elle reste perpétuellement, sous nos oripeaux les plus riches, « l'étrangère », avec un demi-air de mascarade, qui souligne sa lourdeur et son absence de tact. Rien n'est plus lamentable qu'une toilette parisienne portée par une Allemande. Combien de fois la Parisienne sait-elle faire « excuser » sa robe? C'est un art que ne connaîtra jamais la Berlinoise.

L'Allemande croit, comme l'Allemand, hélas, que tout s'apprend, que tout s'achète ici-bas, même la compréhension du beau. Elle ignore les lois profondes de l'atavisme et de l'hérédité, l'histoire lente et précieuse des vieilles civilisations, l'affinement séculaire des races que le temps patient travaille sur sa meule puissante, à la façon des diamants.

La même erreur caractérise toute la race. Les Allemands sont des enrichis. Ils veulent avoir acquis par quarante ans de prospérité le droit imprescriptible de s'imposer à l'admiration du monde et ils confondent, sans le savoir, deux conceptions juxtaposées, sœurs jumelles issues de l'histoire des peuples, néanmoins si différentes dans leur essence : la civilisation et la culture.

Sans doute leurs restaurants ressemblent à des palais fastueux, le marbre et l'or y abondent, leurs gares sont éminemment vastes et pratiques; ils ont su mettre le confort à la portée des humbles; tout ce que l'argent peut procurer, ils l'ont; leurs appartements même modestes sont munis des innovations précieuses qui rendent la vie quotidienne si facile; la science leur procure ses applications les plus industrieuses. Ce sont là les fruits de la civilisation. Elle s'acquiert, elle se répand, elle s'impose. Il suffit de savoir l'organiser socialement, et cela, ils le savent. Mais la mentalité de l'individu, sa perception intuitive de la beauté, l'élévation de sa conscience, le développement de ses facultés intellectuelles, l'étincelle de Prométhée qui brille au fond de ses prunelles, l'harmonie de ses gestes, l'élégance naturelle de sa démarche, la pureté de ses attitudes, sa physionomie morale et physique, est-ce que tout cela s'achète avec les lavabos de céramique, les ascenseurs automatiques et les fourchettes à poisson?

Je me rappelle avoir rencontré, le long d'un quai du port de Gênes, une lourde barque chargée de charbon. La grande voile rousse triangulaire pendaît au mât et la brise légère l'agitait mollement, ainsi qu'un éventail. Une mince planche reliait l'esquif à la terre ferme. Quatre ou cinq gas aux torses nus, les reins ceints d'une serpillière souillée, déchargeaient la cale du voilier. Ils portaient le charbon dans de gros couffins, posés négligemment sur leur épaule droite. Comme ils étaient beaux sous le soleil clair de cette matinée d'été ! Leur peau luisante et bronzée gaînait de soie brune leurs muscles tendus ; leurs jambes nerveuses foulaient avec grâce le frêle pont de bois, qui pliait sous leurs pieds nus aux formes impeccables. Tout était harmonieux en eux ; leur profil avait la finesse des camées antiques. L'un d'eux, couché nonchalamment sur les dalles du quai, élevait une figue pulpeuse au-dessus de ses

lèvres arquées, tel un Murillo. Je lui adressai familièrement la parole. Il me répondit dans la belle langue chantante de sa patrie, sans servilité, mais sans rudesse, sachant maintenir avec un tact merveilleux la distance qu'il convient de mettre entre un *signor* et un *facchino*. Je sentis confusément palpiter devant moi l'âme d'une vieille race. A coup sûr, il ignorait le trésor qu'il portait en lui et il traduisait inconsciemment la beauté qui dort, depuis près de trois mille ans, dans les vers lumineux du vieil Homère. Qu'importaient leurs guenilles à ces demi-dieux baignés de clarté, imprégnés de noblesse? N'avaient-ils pas plus de culture à eux seuls que tous les parvenus de Berlin dans leurs somptueuses demeures, où le luxe n'encadre que la laideur?

*
* *

L'absence de tradition pousse donc les femmes allemandes à toutes les outrances. Il suffit de savoir retenir leur attention par une réclame tapageuse pour les attirer à soi. C'est une particularité que surent exploiter quelques esprits avisés.

Le mouvement commença vers 1901, après le triomphe industriel de l'Allemagne à l'exposition de Paris. On débuta par une campagne dans les grands centres contre l'irrationalisme de la mode française ; on prôna le retour à des formes pratiques. Les novateurs s'inspirèrent des lois de l'hygiène pour donner à leur méthode un caractère scientifique. Comme il fallait lutter contre une concurrence séculaire, celle de Paris, on lança le mot *Reform*. Dès lors ce fut dans l'empire un vrai déluge de conférences et d'expositions. Le principe était attrayant : « Il faut que le corps soit libre sous les étoffes qui le recouvrent, il faut que la taille ne subisse aucune contrainte. » Il y eut des *Reformrock* (robes-réforme), des *Reformmieder* (corsets-réforme), du *Reformwäsche* (linge-réforme). Les femmes ne se montraient plus que dans des espèces de sacs flottants, suspendus par des bretelles aux épaules, et dont l'uniformité était relevée par des broderies lourdes du plus fâcheux effet. Les cheveux se portèrent en bandeaux plats et les intellectuels émerveillés célébrèrent la *praera-*

phaëlitische Erscheinung (l'apparition préraphaélite). D'aucunes pesaient près de cent kilos. La « combinaison » se généralisa, non point ce petit rien léger, impalpable et délicat, que les Françaises adoptèrent plus tard, quand leurs robes collantes leur interdirent des dessous trop volumineux, mais de lourds maillots amples, en coton à côtes, bien chauds, bien fermés de partout, et surtout bon marché.

Sur ces toilettes maussades les artistes décorateurs suspendirent des bijoux énormes, à formes géométriques.

L'engouement dura quelques années, mais l'univers ne semblant pas vouloir adopter ces merveilles, la femme allemande retourna vite à nos modes parisiennes.

C'est alors que deux femmes scandinaves eurent l'idée géniale de s'adresser aux Allemandes, non plus pour régenter leur garde-robe, mais pour mettre à leur portée l'art si difficile de la grâce féminine. Ce fut le triomphe de la culture physique. Pendant que Müller inondait le monde de son fameux système, Frau Mensendieck publiait un livre retentissant, *la Culture de la Femme*, et parcourait l'Europe centrale, répandant la bonne parole, à grand renfort de conférences. Dans chaque ville des clubs féminins se fondèrent. Les adeptes y apprirent à respirer, à se mouvoir, à saluer, à s'asseoir, à se coucher suivant les principes de Mensendieck. Les projections cinématographiques illustraient les causeries de ces dames. Ce n'était plus la toilette qui donnait l'élégance à la femme. Mensendieck l'avait décrété ; c'était la grâce et la souplesse du corps qui la porte. Elle avait raison en partie, mais elle prétendait que chaque femme peut, avec quelque persévérance et quelques marks, acquérir en peu de temps cette science difficile. Elle y gagna, du reste, beaucoup d'argent. Dans les salons élégants on vit les femmes s'agiter péniblement d'après les règles délicates et compliquées du nouveau code. Chacune faisait « sa petite Mensendieck ». Grasses et maigres, naines et géantes évoluaient d'après les mêmes principes rigides, ce qui donnait à l'ensemble des allures de ballet mal étudié.

Kara Michaelis parut alors. Elle abandonnait le côté physique de la question et s'adressait à l'âme des Allemandes, dans la louable intention de prolonger leur jeunesse par une véritable gymnastique psychique. Son livre s'intitulait *Das gefähr-*

liche Alter (l'âge critique). Elle enseignait à ses disciples les moyens subtils de doubler ce cap dangereux sans rien abdiquer de leur féminité.

Toutes les femmes mûres se pressèrent autour d'elle et la malignité de certains ironistes les appela *die gefährlichen Alten* (les vieilles dangereuses), jeu de mot intraduisible qui se rapportait au livre de Michaelis : *Das gefährliche Alter*, mot à mot : l'âge dangereux.

Tous ces snobismes se succédaient avec rapidité. La femme allemande se jetait avec fougue sur chaque essai nouveau et l'abandonnait avec la même rapidité, quand une dernière extravagance effaçait l'ancienne. Un clou chasse l'autre.

Des intellectuelles, que leur demi-science affolait encore davantage, allèrent jusqu'à fonder des colonies renouvelées de l'antique dans le Nord de l'Italie et dans le Tessin. Les deux sexes y vivaient en commun, à moitié nus, se nourrissant exclusivement de fruits et de salades, rôtissant leurs ventres au soleil et se baignant en beauté dans les lacs transparents, à la grande confusion des paysans riverains.

Le frère d'Isadora Duncan, avec sa barbe de Christ, son peplum, ses jambes nues et ses sandales, eut un succès inouï à Berlin. On eut toutes les peines du monde à empêcher quelques dames convaincues de se promener dans le même costume que lui au *Tiergarten*; elles se contentèrent d'errer le long des rues avec les cheveux épars sur les épaules.

Avant la guerre le goût changea, s'il n'est pas incongru d'employer ce mot. Les riches Juives, toujours à l'affût de ce qui est nouveau, découvrirent à Paris un art, qui existait depuis longtemps en Allemagne, celui des couleurs criardes et des motifs décoratifs outrageusement bariolés. Les *Wienerwerkstätte*, cénacle artistique viennois dirigé par Klimt, Kolo Moser et Zeschka, l'école de Munich, celle de Dresde, avaient, depuis longtemps, puisé leurs inspirations décoratives aux vieilles sources de l'art populaire allemand, tel qu'il existe encore aujourd'hui dans les broderies et les costumes enluminés de la Hesse, du Sleswig et de la Forêt-Noire. Les étoffes modernes, qu'ils avaient conçues d'après ces modèles, se retrouvaient dans toutes les expositions mais n'avaient pas grand succès, parce qu'elles étaient allemandes. Or, voici

que Paris les adoptait. Pour endormir la susceptibilité du Français et sa méfiance de l'Allemagne, on invoquait ici l'art serbe, l'art bulgare, l'influence des ballets russes. Les initiés savaient pourtant à quoi s'en tenir. Plusieurs d'entre eux allaient régulièrement en Allemagne copier leurs modèles. Les événements leur ont sans doute déssillé les yeux ; ils doivent pleurer leurs illusions et leur clientèle perdues. Car toutes les dames fortunées et extravagantes d'outre-Rhin s'étaient empressées d'accepter sous la signature parisienne ce qu'elles avaient refusé de leurs compatriotes. Les *Kommerzienrätinnen* de Berlin avaient maintenant l'air de vieilles sultanes multicolores, échappées à une scène de *Kismet*, imité lui-même du *Sumurun* de Reinhardt. Pendant ce temps, leurs maris achetaient les élucubrations cubistes et futuristes les plus notoires, grâce à l'entremise d'un certain Kahnweiler, qui tenait marché à Paris de ces articles d'exportation.

***

Au milieu de cette ruée vers l'élégance et le charme au plus bas prix et dans le plus bref délai, l'impératrice d'Allemagne essayait de sauvegarder le naturel de la femme allemande. Elle éprouvait contre Paris une aversion puritaine. Elle tenait à se fournir exclusivement auprès de maisons allemandes, s'en targuait volontiers et donnait ainsi le bon exemple, que personne, du reste, ne songeait à suivre.

Guillaume II en souffrait, non qu'il aimât particulièrement la France, mais parce qu'il trouvait sa femme fort mal fagotée et que son pangermanisme s'accommodait fort bien de la grâce de nos modes, de la saveur de notre cuisine et de l'excellence de nos vieux crus.

En 1914, à l'occasion du Jubilé fameux, par lequel la Prusse célébra le centenaire de sa libération, une représentation de gala réunit toute la cour à l'opéra royal de Berlin. Guillaume tenait à ce que l'impératrice fît meilleure figure qu'à l'ordinaire. Il envoya deux personnalités en mission à Paris pour commander la robe de sa femme chez l'un de nos plus grands couturiers. Il fallut toutefois que la maison s'engageât à conserver l'anonymat. On obtient tout avec de l'argent. Le secret

fut bien gardé. L'impératrice reçut la toilette par l'intermédiaire de sa maison coutumière de Berlin. Elle fut complimentée, le soir, et déclara, satisfaite : « Vous voyez bien; il n'y a pas qu'à Paris qu'on ait du goût. »

Quelque temps auparavant, au Kaiserhof, où il présidait un banquet nationaliste, l'ineffable kronprinz sablait glorieusement notre meilleur Cliquot dans une bouteille de Henckel[1] pour justifier aux yeux de la nation l'excellence des produits germaniques.

***

A côté des castes dûment établies, en dehors des chemins tracés, s'agite, dans les grands centres allemands, un monde curieux qui rappelle notre bohème. Comme chez nous, ce sont des sculpteurs, des peintres, des littérateurs, des « théâtreux » et des bourgeois dévoyés qui composent ce milieu. Il est très intéressant, car la mentalité actuelle de nos voisins s'y reflète mieux que partout ailleurs. A l'étudier de près, on peut augurer de ce que sera l'Allemagne de demain. La femme y est représentée, soit qu'elle pratique elle-même un métier intellectuel, soit qu'elle agrémente simplement la vie d'un compagnon. Elle ne donne aucun relief original à la société qu'elle fréquente. Comme en un miroir grossissant, elle en reflète les ridicules; elle fait comme les bourgeoises, ses sœurs : elle exagère.

Le café Stéphanie, à Munich, est une sorte de Procope. Toute la jeunesse artistico-littéraire s'y coudoie. Les projets les plus insensés, destinés dans l'esprit de leurs auteurs à révolutionner l'Allemagne, ont été bruyamment élaborés autour de ses tables. Les mille détails intimes de la vie de bohème s'y révèlent sans pudeur. C'est là que je connus la première intellectuelle allemande.

Elle avait seize ans et elle était affreuse. Imaginez une face uniformément laiteuse, au nez pointu comme un museau de souris, à la bouche énorme et lippue, deux petits yeux bigles aux iris déteints, une perruque carotte ébouriffée, une poitrine

1. Marque de champagne allemand.

plate, un buste trop allongé et deux jambes maigres, courtes et cagneuses, terminées par d'interminables pieds plats, deux véritables petites boîtes à violon. On l'appelait Anatole. Je n'ai jamais bien su pourquoi ; probablement par ironie, en souvenir d'une pièce célèbre d'Arthur Schnitzler, qui portait le même nom. Elle venait régulièrement tous les soirs, et toujours seule. Comme elle était trop petite, elle surélevait son siège avec les *Bottins* et l'*Annuaire des Téléphones*. Elle réclamait tous les journaux, tous les périodiques, l'écritoire et du papier, et dans le brouhaha du café, elle faisait de la littérature. Quand elle était fatiguée d'écrire ou de lire, elle appelait le *piccolo*, sorte de jeune page en smoking râpé, qu'on retrouve dans tous les cafés d'Allemagne, et dont les humbles fonctions consistent à frotter d'un coup de torchon les marbres poissés ou à apporter des verres d'eau fraîche aux consommateurs. D'une voix nasillarde et lente, qui dominait le bruit des conversations, elle l'interrogeait sur le problème de sa puberté, elle lui enseignait ses théories féministes, l'horreur qu'elle éprouvait pour les devoirs complexes de la maternité, puis elle le renvoyait à l'office et se remettait à écrire. Elle ne souffrait pas qu'on l'approchât. Elle gardait pour elle l'énigme de sa vie solitaire ; le mépris de l'homme tordait sa grande bouche dans un rictus dédaigneux.

Dans le clan des femmes de lettres qui fréquentaient ce café, il y avait une brune à l'œil vif, éternellement vêtue d'une robe bébé. Elle aimait à jeter ses jambes sur le dos des chaises, à rire à grands éclats, à se frapper violemment la poitrine en criant très fort pour que nul n'en ignore : « *Ich bin eine echte teutsche Dichterin.* » (Je suis une véritable poétesse allemande.) Elle s'appelait Margarete Beutler et n'était point sans talent. Au contraire d'Anatole, elle estimait la fécondité la seule raison d'être de la femme. A intervalles fixes, on la voyait promener ses formes outrées le long des rues de Munich, sans aucune honte. Quand on la rencontrait, elle se mettait à rire avec orgueil, caressait de sa paume son ventre proéminent et s'exclamait : « *Der Schwein wird ein Genie.* » (Le cochon sera un génie.) Elle amenait régulièrement ses rejetons au café Stéphanie et leur donnait le sein entre deux grogs, en les encourageant : « *Sauf, Karnickel!* » (Abreuve-toi, petit lapin!) Mais

quand ils commençaient à marcher, elle les abandonnait à leur sort. On ne les revoyait jamais plus.

J'ai connu, dans ce milieu, une gentille grisette, qui vivait avec un poète néo-romantique, Otto F. Elle tenait une petite boutique de fleuriste et s'efforçait de s'attacher son ami, en déployant toutes les vertus domestiques... Elle l'entourait de prévenances, et lui procurait la sensation d'un intérieur douillet et confortable, avec les deux cents marks de pension mensuelle que le père du jeune écrivain lui allouait. Otto F... ne tarissait pas d'éloges sur elle; il exaltait ses qualités de ménagère. Un jour, à la mort du père, il hérita d'une vraie fortune et épousa son amie, par reconnaissance autant que par habitude. Elle devint ainsi une belle madame, dans une grande villa avec jardin, aux environs de Munich. Mais la petite fleuriste, qui avait su diriger la vie de l'étudiant, se révéla incapable de remplir ses nouvelles fonctions de maîtresse de maison. Sa chance lui tourna la tête; elle fit des dettes; elle s'embrouilla dans ses comptes. La méfiance s'infiltra entre les époux et quand je leur rendis visite, peu de temps avant la guerre, je trouvai Otto F... en train de cultiver lui-même son potager. Il vendait à sa femme les poireaux, les carottes, les pommes de terre et les salades qu'il avait plantés, récupérant ainsi une partie de l'argent qu'il lui remettait, chaque semaine, pour les frais du ménage.

Je me souviens aussi de Frieda Strindberg, une des nombreuses épouses divorcées du grand misogyne suédois. Elle errait de ville en ville, avec un tas de manuscrits inacceptables sous le bras, partageant son temps entre les salles de rédactions et les lieux publics où fréquentaient les auteurs célèbres. Son âme tendre essayait de capter les faveurs des poètes notoires. D'aucuns succombaient passagèrement. Elle quittait ses amants avec résignation et sa vie s'augmentait ainsi de nouveaux chapitres où s'inscrivait toute l'histoire de la littérature allemande moderne. On l'appelait le *Schriftstellerlexikon* (le dictionnaire des écrivains).

Le tact, manque en général, à toutes ces femmes. L'une d'entre elles, qui s'appelait Else Kratzfuss, eut la malencontreuse idée de venir lire ses vers à un pince-sans-rire, pour lui demander conseil. Elle était effrayante de laideur ; son corps, maigre

comme un squelette, était surmonté d'une tête chevaline encadrée de longs cheveux noirs, raides comme des baguettes de tambour. Elle chantait l'amour et la sensualité; elle y mêlait maladivement l'image de la mort et de la décomposition. Sa poésie fleurait à la fois la luxure et la charogne. — On l'habilla d'un fourreau de soie noire qui accusait sa minceur, on lui mit un lys blanc dans la main, on la baptisa du nom romantique de Dolorosa et on lui fit réciter sa littérature en public. Elle eut à Berlin un succès de fou rire. Plus elle célébrait les appels de sa chair, vouée à la putréfaction, plus la gaieté tenaillait l'auditoire. Elle seule ne s'en apercevait pas et continuait à suivre, de ses yeux hagards, les visions hystériques qui hantaient sa pauvre cervelle.

Du reste, ce phénomène d'auto-suggestion n'est pas rare chez l'intellectuelle allemande. Il existait en Saxe une poétesse fameuse, Friederike Kempter, dont l'unique volume de poésies atteignit un chiffre fabuleux d'éditions. Elle appartenait à l'aristocratie; c'était une femme sage et respectable, qui écrivait des vers par amour du bien. Ils étaient très moraux et très religieux, mais ils n'eurent de succès que parce qu'ils étaient lamentablement ridicules. L'éditeur, qui spécula sur cette réclame à rebours, y trouva son compte. A chaque nouvelle édition, l'auteur écrivait une nouvelle préface. Elle y remerciait le public d'accueillir si favorablement son livre et s'émerveillait que le Bon Dieu, à qui elle rendait grâce, lui eût donné tant de talent. Ces préfaces firent fureur. La dernière édition les contenait toutes. Cette femme est morte âgée, sans avoir jamais pénétré les vraies causes de sa notoriété littéraire.

***

Devant les philippiques monstrueuses que lancent certains pangermanistes contre la soi-disant corruption des mœurs françaises, de la femme française, il semble nécessaire de rétablir la vérité et de proclamer que, chez nos voisins, la perversité a atteint dans certains milieux, depuis longtemps, un degré de profondeur que nous ne connaîtrons jamais. Il est de toute évidence que le Paris cosmopolite n'est pas la France, et qu'il est un autre Paris, replié sur lui-même, fermé à l'étran-

ger, plein de belles traditions et de santé morale, où la vertu des femmes sait prendre des dehors agréables et charmants. Ce Paris, nous le sentons mieux vibrer aujourd'hui, dans ces heures tragiques et graves que nous vivons entre nous.

L'Allemagne, elle, n'a pas l'excuse d'un centre factice des voluptés internationales. Ni Berlin, ni Munich, ni Dresde, ni Leipzig, ni Francfort ne sont des villes cosmopolites. Des touristes y viennent et s'en vont, sans s'y fixer. Mais, fraîche émoulue aux plaisirs affinés de la civilisation, la société riche de l'Allemagne a voulu s'offrir toutes les licences et tous les vices. A ce petit jeu, elle s'est intoxiquée elle-même.

Sans doute, les classes miséreuses d'Allemagne ont une morale parfois rigide et toujours déplaisante. A voir les femmes sans grâce on comprend qu'un poète de chez eux ait dit dans un aphorisme lapidaire : *Tugend ist wenn keiner kommt.* (La vertu, c'est quand personne ne se présente.) Mais toutes celles que le luxe trop neuf a façonnées, toutes celles qui sont devenues les victimes faciles des snobismes les plus éhontés, se précipitent vers la jouissance et, dans leur grand désir de montrer qu'elles sont au-dessus de tous les préjugés, dépassent toute mesure. De même qu'elles ne savent pas porter la toilette, elles ne savent pas porter le vice. Il faut avoir vécu dans la société berlinoise, avoir remué tous les scandales, frôlé toutes les turpitudes, pour comprendre l'abaissement moral de certaines parvenues poussées trop vite dans un organisme social trop jeune.

Les apôtres de la plus grande Allemagne croient-ils nous donner le change par leurs déclarations pompeuses? Jugent-ils l'Europe aussi naïve? Ne savent-ils pas que certains avaient des yeux, qui vinrent s'asseoir à leurs tables? Le virus est entré dans leur race. Aucune hérédité séculaire ne la vaccine contre ses ravages. Il fait des progrès effrayants ; peu à peu il gagne les couches inférieures de la population et, si l'on veut parler de décadence, c'est en Allemagne qu'il faut aller, pour en constater les phases rapides. Il a suffi de quarante ans pour pourrir une nation saine. Où est-elle, cette Germanie rêveuse d'antan, celle qui donna au monde de beaux exemples et de grands chefs-d'œuvre? Ni le dérivatif d'un massacre mondial, ni l'appareil formidable de sa poli-

tique brutale ne lui rendront la santé. Elle s'est épanouie trop vite sur un fumier trop artificiel, la fleur allemande ! Revanche éternelle des vieilles civilisations sur les civilisations trop neuves!

En attendant, la femme que l'Allemand n'a pas su façonner et qui, par contre, ne sait pas le retenir, s'étourdit dans l'ivresse du plaisir et se dresse contre son ancien maître. D'aucunes arborent ouvertement le faux-col, la veste et le chapeau mou, fondent des clubs spéciaux où, sous couvert de féminisme, elles déclarent vouloir s'affranchir du mâle. Les hommes les imitent, et le scandale éclabousse les marches du trône...

***

Où sont-elles, les petites Gretchen symboliques, sous les traits desquelles le Français, éternellement ignorant de ses voisins, aime à se représenter l'Allemande?

Elles existent encore, bien que transformées dans l'hystérie ambiante qui secoue la nation. Je sais l'histoire de l'une d'entre elles et je vais vous la conter.

Mignonne et pâle sous le poids de ses deux nattes blondes, elle s'appelait Grete Baïer. Elle avait à peine dix-sept ans et vivait dans une petite ville charmante des bords du Rhin, où l'alignement des maisons basses, aux porches arrondis, se mire dans les flots rapides du grand fleuve. Elle s'était fiancée ; c'est un jeu qui plaît aux demoiselles allemandes. Elle portait au petit doigt une bague dorée, le *goldenes Ringelein* des vieilles légendes, ornée d'un caillou du Rhin, et se plaisait à des promenades sentimentales au bras de son promis, de son *Schatz*[1], comme on dit là-bas. Le jeune homme avait vingt-quatre ans ; il travaillait au pair dans une banque. Ils consultaient ensemble l'oracle virginal des marguerites. Quand le pauvre garçon contemplait l'azur calme et pur du regard de sa compagne, il y lisait, sans doute, la promesse réconfortante d'un amour paisible et sûr, dans un intérieur modeste, mais riche de son bonheur. Il se réjouissait de l'innocence de

1. Trésor.

la jeune fille, de l'interrogation muette de ses grands yeux lumineux ; il la pressait chaudement contre son cœur, en soupirant d'aise.

La petite Gretchen s'ennuyait tout le long du jour, pendant que son ami, penché sur les registres de sa banque, attendait l'heure de la délivrance et du retour. Elle se confia naïvement à un officier de dragons, qui tenait garnison dans la ville. Le militaire lui proposa des distractions qu'elle accepta. Une Gretchen ne saurait résister à l'amabilité d'un bel uniforme. Comme l'officier semblait y tenir, elle se fiança aussi avec lui. Un autre anneau, garni d'un fausse perle, remplaça durant le jour celui de l'employé de banque. Le soir, elle n'oubliait pas de le changer, car elle était pleine de tact et ne voulait faire souffrir qui que ce soit. Elle conservait devant chacun de ces hommes son attitude énigmatique de petite fille bien sage et bien douce. Peut-être eût-elle ainsi vécu longtemps, entre ses deux amours. Malheureusement les hommes ont d'étranges exigences. L'officier, moins endurant que le jeune civil, réclama la possession exclusive de la fiancée. Il alla même jusqu'aux menaces. Gretchen pleura. Son bon cœur se refusait à évincer le premier *Schatz* ; cette tâche était au-dessus de ses forces. S'il avait pu disparaître simplement, sans bruit, sans larmes, sans récriminations ? Mais il regimberait sans doute et elle céderait, par grandeur d'âme. Alors, l'officier s'en irait ; elle serait de nouveau seule toute la journée. Et puis, un militaire, c'est beaucoup plus distingué qu'un gratte-papier. Elle se creusa la tête pour chercher une solution. Quand elle l'eut trouvée, elle se prépara à l'appliquer, sans tarder.

Un soir, le jeune employé vint la prendre chez elle ; Grete Baïer le reçut avec les marques d'amour les plus vives. Elle claqua joyeusement des mains, courut, en sautillant, à son armoire, y prit un petit objet rond et luisant, une dragée sans doute, et revint vers son fiancé, les lèvres souriantes, le minois mystérieux.

— Chéri, — dit-elle, — ferme les yeux et ouvre la bouche !

Il ferma les yeux, il ouvrit la bouche, docilement... et il s'écroula, pour ne plus jamais se relever. Il avait absorbé un bonbon à l'acide cyanhydrique.

Le procès fit grand bruit. Les psychiatres les plus fameux

étudièrent la mentalité de l'étrange meurtrière. On écrivit de savantes brochures sur son cas. Qui donc eût soupçonné une telle noirceur sous tant de naïveté?

Je crois que Germania a repris pour son compte la méthode expéditive de Grete Baïer. Elle aussi vint vers nous et nous murmura de sa voix la plus flûtée : « Ferme les yeux et ouvre la bouche ! » Mais voilà, nous aimons trop la lumière !

MARC HENRY

LES TROUBLES MENTAUX

ET LA GUERRE

A M. le Médecin Inspecteur Lemoine, chef supérieur du Service de Santé d'une armée.

I

L'étude médicale des troubles mentaux provoqués par la guerre a commencé avec les guerres hispano-américaine et transvaalienne, mais elle n'a été faite d'une façon méthodique que dans la guerre russo-japonaise. Pour la première fois, au cours de cette guerre on a établi, dans les hôpitaux, des sections pour le traitement des militaires aliénés ; pour la première fois aussi, on a tenté de classer et d'étudier, dans leur ensemble, les troubles mentaux produits par la guerre.

Je n'ai pas l'intention de faire ici le résumé des études partielles ou globales qui ont paru sur la question [1] depuis dix ans et plus. Je parlerai presque uniquement de la guerre actuelle et surtout de ce que j'ai vu soit au Val-de-Grâce soit dans la

1. Je signalerai cependant, à propos de la guerre russo-japonaise, l'étude qu'un de mes élèves, le docteur Cygielstrejch, m'a remise comme thèse pour le diplôme d'études supérieures en 1911. Cette étude a été publiée en 1912 dans les *Annales médico-psychologiques*, sous le titre : *Conséquences mentales des émotions de guerre*. On y trouvera des analyses, des statistiques et de la bibliographie.

n^e armée. En revanche, j'étendrai quelque peu le sujet et je traiterai non seulement des troubles mentaux directement provoqués par les batailles, mais des influences que la guerre peut exercer sur les différentes variétés de troubles mentaux. Tantôt elle les colore simplement, en donnant la matière de ses thèmes délirants à un malade qui, suivant toute apparence, aurait déliré sans elle et qui délirait quelquefois avant l'ouverture des hostilités. Tantôt elle agit d'une façon plus profonde, encore qu'indirecte, en provoquant des accès passagers d'excitation ou de dépression, de mélancolie, de neurasthénie, par les fatigues, les surmenages physiques et moraux, les changements d'hygiène, d'habitudes, de milieu et les préoccupations de toute nature qu'elle entraîne. D'autres fois enfin, la guerre agit directement sur les systèmes nerveux par l'horreur que soulèvent certaines scènes de bataille comme par les émotions ou les commotions des bombardements, et cette action est, de beaucoup, la plus intéressante de toutes. On observe alors des accidents hystériques, des mutismes, des paralysies, des surdités, des anesthésies ou bien des accès de confusion mentale, accompagnés ou non d'hallucinations et de délire. Cela fait, pour la guerre, au moins trois façons distinctes d'influencer les cerveaux malades, prédisposés ou fragiles. Encore est-il bon de remarquer qu'à chacune de ces influences, ne correspondent pas nécessairement des groupes différents de troubles mentaux et que des affections mentales de même nature peuvent tantôt être provoquées par la guerre, tantôt s'y colorer seulement. Si l'on veut bien tenir compte, d'autre part, que ces diverses influences peuvent se mêler et se couper ; si l'on ajoute qu'à côté des malades véritables, il y a des demi-malades qui s'exagèrent très sincèrement les troubles de leur sensibilité ou de leur volonté, et même parfois des faux malades qui simulent la surdité, la cécité, la douleur, la paralysie et l'aliénation mentale, on se fera une idée de la variété des cas que la guerre peut, en quelques mois, faire passer sous les yeux d'un aliéniste.

Essayons de nous y retrouver en commençant par les cas de coloration.

Je dirai en terminant ce qui a été fait dans la n^e armée pour traiter et guérir.

*
* *

Au cours des dix derniers mois de l'année 1915, les services psychiatriques de la n^e armée ont reçu 1 188 malades atteints d'affections mentales diverses, soit une moyenne de 118,8 par mois : 75 en mars, 101 en avril, 134 en mai, 165 en juin, 157 en juillet, 123 en août, 104 en septembre, 114 en octobre 100 en novembre, 115 en décembre.

Cette progression et cette décroissance s'observent en temps de paix et on les attribue d'ordinaire à l'influence de l'été, mais il faut tenir compte ici de tant de causes intercurrentes dont le nombre augmente avec la belle saison, depuis le surmenage des marches jusqu'aux émotions et aux commotions des batailles, qu'il est à peu près impossible de savoir ce qui revient à l'influence de l'été.

Sur ces 1 188 malades, on en compte seulement 43 atteints de paralysie générale.

Tout le monde connaît, au moins de nom, cette maladie qui se caractérise cliniquement par des symptômes progressifs d'affaiblissement mental et de paralysie, anatomiquement par des lésions diffuses de tous les éléments de l'écorce cérébrale et qui a pour condition nécessaire, mais non suffisante, une infection ancienne et également bien connue.

La proportion des paralytiques généraux, par rapport aux autres malades, est très au-dessous de la moyenne, puisqu'elle est de 3,50 p. 100, alors que la proportion généralement observée dans les asiles est de 15 p. 100. Sans doute faut-il tenir compte de ce fait, déjà signalé, que la guerre, en produisant directement ou indirectement des troubles mentaux, modifie les proportions observées en temps de paix, et de cet autre aussi que l'on a reçu et traité dans les services psychiatriques de la n^e armée, beaucoup de malades qui, tout en présentant des troubles mentaux ou nerveux, ne relevaient pas de l'asile. Toutefois, en dépit de ces deux raisons, le chiffre de 43 paraît faible si l'on songe que la paralysie générale s'observe surtout entre trente-cinq et quarante-cinq ans, et l'on ne risque rien, semble-t-il, à formuler au moins cette conclusion négative que les fatigues, les émotions et les surmenages divers de la guerre sont sans influence sur l'éclosion de la paralysie générale.

En revanche, lorsque les paralytiques généraux délirent, ce qui est fréquent, et surtout quand ils font de l'excitation, de la satisfaction, de l'optimisme, de la philanthropie et de la mégalomanie, ils empruntent volontiers aux événements extérieurs les éléments de leur délire qui se trouve ainsi, dans l'espèce, alimenté sinon déterminé par la guerre.

Tel me raconte qu'il a nettoyé une tranchée ennemie avec deux mitrailleuses qu'il avait portées sur ses épaules pendant plusieurs kilomètres ; tel autre m'aborde, l'air souriant, et me dit en bredouillant, car il a des troubles caractéristiques de la parole : « Le président de la République n'est rien à côté de moi, je suis général de division volontaire. » Un autre écrit à sa femme :

Chère épouse,

J'ai une grande nouvelle à vous apprendre : c'est moi qui ai terminé la guerre ; je me suis nommé général commandant de la deuxième section et j'en suis fort aise ; je suis aussi devenu milliardaire voilà six jours, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois. Nous allons aller habiter près de Paris ; je suis à la prison (*le cabanon*) depuis quatre jours mais à tort ; j'ai fait mettre le commandant à ma place ainsi que le capitaine ; je t'embrasse bien fort ainsi que ta petite fille, ton frère, ta mère, ton père, ton oncle, ta tante, ta cousine.

Quelques jours plus tard, il écrit à Guillaume II :

Sire, seriez-vous assez aimable de nous remettre l'Alsace et la Lorraine, les milliards de 70 et de faire remettre le tout en l'état comme c'était ; de supprimer toute séparation avec les vôtres et de nous donner le droit de parcourir votre pays et vos colonies. Dans l'espoir d'une bonne réponse, recevez, sire Guillaume, mes meilleurs sentiments.

R..., *boulanger à X...*

On pourrait sans difficulté, et aussi sans grand avantage, citer bien d'autres lettres de paralytiques généraux, toutes empreintes du même optimisme, de la même mégalomanie démentielle et de la même excitation ; il est plus intéressant de constater que ces malades, qu'on nous amène souvent très diminués et très affaiblis dans leur intelligence, ont, la plupart du temps, fait leur service jusqu'au dernier moment. Quand ils sont simples soldats, il n'y a que demi-mal, mais on se

demande comment le lieutenant Vernier [1], l'homme aux deux mitrailleuses, a pu commander ses soldats quarante-huit heures avant de nous arriver et par quel heureux hasard il s'est abstenu de leur donner l'ordre absurde et héroïque qui les aurait fait hacher. La même question se posait quelques jours plus tard pour le capitaine Bourniol, et elle se pose en tout temps, quoique moins angoissante, pour beaucoup de civils, magistrats, médecins, professeurs qui rendent la justice, donnnent des consultations et font leur cours, jusqu'à l'accident ridicule ou tragique qui décide leur famille ou oblige la police à les interner. Apparemment, il faut ici faire la part de l'automatisme du métier qui supplée tant bien que mal à l'intelligence et peut en donner l'illusion, alors que la démence, c'est-à-dire la ruine mentale, a déjà atteint toutes les fonctions supérieures.

***

Les folies raisonnantes, si bien étudiées par Sérieux et Capgras, sont des folies constitutionnelles, dues à l'épanouissement d'un germe morbide dont l'existence se manifeste dès la jeunesse ou l'enfance par un gauchissement du caractère, un mélange d'orgueil et de méfiance qui porte déjà le futur aliéné à raisonner à côté et à se croire le centre des choses. Le germe se développe de façon systématique à la suite des malheurs, des chagrins, des difficultés de la vie ; mais ce développement est compatible avec l'intégrité de l'intelligence et le malade ne tombe dans la démence que sous l'influence de l'affaiblissement sénile. On distingue en général, et avec raison, des folies raisonnantes ainsi définies les folies raisonnantes qui s'accompagnent d'hallucinations, de désagrégation mentale, de dédoublement de la personne et se terminent souvent par la démence. La prédisposition y est moins manifeste que dans les psychoses précédentes, mais les causes occasionnelles sont sensiblement les mêmes et comme les unes et les autres usent, pour s'alimenter, des mêmes procédés de négation, d'interprétation et de déformation logiques des faits, je les réunis ici.

1. Il est à peine besoin de dire que tous les noms propres sont de mon invention.

Nous n'avons eu, en dix mois, que 7 cas de folies raisonnantes non hallucinatoires et 10 cas de folies raisonnantes hallucinatoires. Il se peut que les soucis et les fatigues de la guerre aient contribué à en développer quelques-unes, mais pour beaucoup d'entre elles cette influence est très difficile à établir et elle n'est pas soutenable pour la plupart, manifestement antérieures aux hostilités. De plus, comme toutes ces affections n'ont pas été colorées par la guerre, je suis obligé, pour citer des exemples intéressants, de faire appel à mes souvenirs et à mes lectures, autant qu'à mon expérience actuelle.

On peut distinguer au moins trois cas :

Tantôt le sujet s'empare des événements militaires, les explique à sa manière, les fait entrer dans son délire et les systématise.

C'est le cas d'une vieille connaissance de Sainte-Anne, Eulalie Hortense Jeunin, qui ayant eu des démêlés nombreux avec ses éditeurs au sujet d'un livre de philosophie fumeux et vide, justement tombé dans l'oubli, ne peut plus voir les événements de ce monde qu'à travers ses procès de librairie.

Toutes les guerres qui se sont produites depuis 1893, guerres des Américains contre les Espagnols, des Anglais contre les Boers, des Japonais contre les Russes, lui ont apparu comme des symboles dépourvus de réalité, mais traduisant admirablement ses malheurs. La cause des vaincus, c'est la sienne ; dans les caractères de leur race elle démêle ses propres vertus et ses propres faiblesses, comme elle découvre chez les vainqueurs toute la bassesse d'âme et toutes les félonies de ses éditeurs. C'est sa querelle de librairie qui, sous des apparences diverses, se joue et se jouera éternellement sur les champs de bataille du monde. En dehors de cette querelle, toutes les guerres ne sont que fantômes et que rêves.

D'autres fois, le malade a orienté son délire de telle sorte que la guerre n'est pas compatible avec ses préoccupations habituelles et, dans l'impossibilité où il se trouve de l'interpréter d'une façon systématique, il n'hésite pas à en nier l'existence. On a signalé plusieurs cas de ces négations délirantes au cours de la guerre actuelle. Un des plus curieux a été conté, il y a plus de quarante ans, par Foville[1]. C'est le cas d'un capitaine

1. *Annales médico-psychologiques*, janvier 1872.

de la garde impériale, atteint de délire de persécution avec hallucinations multiples, qui entra à Charenton peu de temps avant la guerre de 1870 et ne voulut jamais y croire. « M. Z..., écrit Foville, n'a pas cessé de se montrer rebelle aux vérités les plus évidentes, insensible aux plus douloureuses réalités. La succession des événements malheureux, l'investissement de Paris, la capitulation de Metz, par suite de laquelle son régiment et ses camarades demeurèrent prisonniers, les combats sous Paris dont il voyait les divers épisodes de ses propres yeux, le bombardement des forts qu'il entendait sans interruption, l'insurrection de Paris et ses suites déplorables, le second siège et la réorganisation d'une armée française, tout est resté pour lui comme non avenu. Chaque événement lui était raconté par plusieurs personnes différentes et jamais il n'a voulu en croire un seul mot. Il n'a jamais cessé de soutenir que la France était en paix, l'empereur aux Tuileries, que les communications étaient libres et que c'était pour faire cause commune avec ses persécuteurs que l'on refusait d'envoyer ses lettres à ses parents ou de lui remettre leurs réponses ; que tout ce bruit fait autour de la maison par la canonnade était l'œuvre de quelques officiers de son régiment, ses ennemis déclarés, acharnés à le tourmenter et dont il citait les noms... Je lui donnais les journaux qui racontaient les grands événements qui se succédaient d'une manière si lamentable pour la France et son armée. Il les lisait devant moi sans la moindre émotion et me les rendait en disant que c'était une feuille imprimée par ses ennemis, uniquement pour le tromper. Il m'est arrivé de lui remettre, le même jour, cinq ou six journaux différents, portant la même date, relatant les mêmes faits ; il les a lus avec la même incrédulité, assurant bien que c'étaient de faux journaux, imprimés à sa seule intention par des persécuteurs tellement acharnés qu'ils ne reculaient devant aucun sacrifice d'argent. »

Nous devons à Gilbert Ballet une observation analogue avec cette différence clinique que l'interprétant L... n'est pas halluciné, et cette différence psychologique intéressante qu'il donne de curieuses raisons de ses doutes et de ses négations.

L..., dit Gilbert Ballet, a quarante-cinq ans. C'est un homme d'une intelligence moyenne, et qui n'est pas dépourvu de toute culture.

Au commencement de la guerre, il a été mobilisé dans un régiment d'artillerie. Lors des premières manœuvres auxquelles il a pris part, il a été amené à se demander si ces manœuvres étaient bien sérieuses et si la guerre était une réalité. Il a résolu la question par la négative, s'est enfui et a été prévenu de désertion. Une expertise médico-légale a très justement conclu à un non-lieu, et L..., qui est dans mon service depuis plusieurs mois, a toujours des doutes sur la réalité de la guerre ; au fond, il est convaincu, malgré les preuves hélas innombrables qu'on lui donne, qu'elle n'existe pas. Écoutons-le parler : « Ce qui me « paraît bizarre dans cette guerre, c'est la longueur. Jusqu'à présent, « il n'y a pas eu de manœuvre tout à fait sérieuse. La nature des opé- « rations porte plutôt au doute... Il y a quelque chose qui se sent, « mais qui ne peut pas s'exprimer. Dans les communiqués des jour- « naux, je ne sens pas la guerre. Ce n'est pas la même chose quand « on fait un dessin de chic ou d'après nature ; c'est cette différence « que je sens très bien. — *D.* Comment alors vous expliquez-vous que « tout le monde, tous les journaux parlent de la guerre? — *R.* Je dois « me tromper, mais je ne sens pas qu'il y ait la guerre. Je lis M. Thiers, « *le Consulat et l'Empire.* Ça se sent ; tandis que la guerre présente, « je ne la sens pas. Je n'ai pas jusqu'à présent de fait qui m'ait « convaincu. Dans les communiqués je ne sens aucune fièvre, aucune « bataille sérieuse de livrée. Ce qui pourrait me convaincre, c'est si « l'on me menait à une batterie et que je la visse démontée par un « obus. — *D.* Seriez-vous convaincu si on vous montrait une salle de « blessés? — *R.* J'ai vu au Cherche-Midi des prisonniers allemands ; « j'ai pensé que c'était une plaisanterie. J'ai cru que tout cela se « faisait pour des scènes cinématographiques. — *D.* Si vous étiez « obligé de parier que la guerre a lieu ou non, comment parieriez- « vous? — *R.* Je m'abstiendrais : si j'étais tout à fait obligé de parier, « je parierais contre la guerre. »

Récemment, la femme de L..., dont il est séparé à l'amiable, a perdu un fils qu'elle avait d'un premier mariage. Un ami lui en a apporté la nouvelle. Il pense qu'on a trompé son ami. « Ma femme, dit-il, « avait une bonne occasion de me prouver la réalité de la guerre en « venant elle-même m'annoncer la mort de son fils. Pourquoi ne « l'a-t-elle pas fait? »

On le voit, L... éprouve à l'égard de la guerre un sentiment d'irréalité, très fréquent chez les douteurs et qui s'explique fort bien par le secret qui a été gardé, dès le premier jour et depuis, sur le détail des opérations, les forces engagées, etc... Bien des gens ont dû éprouver par instant les mêmes impressions que L..., mais ils les ont en même temps rectifiées. L..., qui est un interprétant, systématise ce qu'il éprouve au lieu de le corriger, et il arrive ainsi à se persuader qu'on a

voulu le duper et se moquer de lui une fois de plus, en le faisant croire à une guerre qui n'est pas.

D'autres fois enfin, le malade, plein de son sujet, évolue à travers les événements militaires sans les systématiser, sans les nier, sans y prendre garde autrement que pour les utiliser, et manifestement préoccupé de toute autre chose.

C'est le cas du canonnier Augustin, un interprétant de la *n*e armée, qui se démène depuis plusieurs années dans un délire assez mal bâti où il défend par sa parole et ses écrits les députés et les sénateurs républicains de son département « contre les attaques, injures et caricatures ignobles dont ils sont l'objet de la part de leurs adversaires de droite ». Entré à l'hôpital pour un phlegmon, il y partage aussitôt les infirmières en deux camps, celles de droite et celles de gauche, et il s'imagine à quelques jours d'intervalle que deux infirmières de gauche sont follement éprises de lui.

Déjà, à la campagne, avant la mobilisation, il a cru comprendre que l'institutrice de son village (une femme de gauche), lui faisait des avances, et il l'a poursuivie de ses assiduités ; mais il l'a oubliée dès qu'il a vu l'infirmière-major se livrer, en sa présence, à toute une mimique dénotant une passion aussi profonde qu'honnête, mimique des yeux, des sourcils et des lèvres. Il n'oubliera jamais le geste charmant par lequel elle faisait semblant de se mettre une bague au doigt toutes les fois qu'elle passait près de son lit.

Le canonnier Augustin n'a pas résisté, et il a commencé par aimer cette femme dans son cœur, jusqu'au jour où il s'est aperçu, à des indices également certains, que mademoiselle X..., une autre infirmière de gauche, avait également jeté son dévolu sur lui. Il n'a pu s'empêcher de répondre à cette nouvelle flamme ; il a rompu avec l'infirmière-major, qui ne s'est doutée ni de la passion ni de la rupture, et il s'est mis en frais d'affection pour mademoiselle X..., mais avec des manifestations plus effectives.

Renvoyé à sa batterie après sa guérison, il se présente si souvent à l'hôpital que le médecin est obligé de lui en faire interdire l'entrée. Alors il écrit au général commandant la place une lettre où il lui demande protection :

Mon général,

Vous savez sans doute que mon intention après la guerre est de m'unir avec cette chère et dévouée demoiselle X..., de l'hôpital temporaire nº 4...

A cela près qu'il change souvent d'amour et par conséquent d'idée fixe, le canonnier Augustin est un type assez net d'amoureux raisonnant et persécuteur. Il suit son penchant à la guerre comme au village, il l'alimente sans hallucination par une déformation continue des faits les plus insignifiants et il est très sincèrement persuadé que le général gouverneur de la place forte n'a rien de plus pressant à faire qu'à s'occuper de ses amours.

C'est dans la catégorie des folies raisonnantes que je placerai les jalousies survenues au cours de la campagne chez des jaloux constitutionnels, avec ce caractère particulier, et certain cette fois, que l'accès actuel a été non seulement coloré par la guerre mais créé par l'ennui, la solitude et surtout la séparation prolongée et forcée.

L'un des jaloux, le caporal Roze qui déjà, dans la vie civile, a eu deux crises de jalousie, en a eu une troisième après six mois de fatigues et d'isolement dans la tranchée ; il croit remarquer dans les lettres de sa femme du refroidissement ; il trouve qu'elle lui parle trop ou trop peu de tel voisin qu'il a autrefois soupçonné de lui faire la cour ; une nuit, il se décide à lui écrire une lettre de reproches qu'il remet à son sergent ; le lendemain, comme il n'ignore pas que les lettres peuvent être ouvertes par ordre de l'autorité militaire, il s'imagine que le sergent a lu la sienne, qu'il en a parlé, que tout le monde, dans la compagnie, est au courant de ses inquiétudes et de ses infortunes, que les paroles les plus insignifiantes de ses camarades sont pleines d'allusions et de sous-entendus ; en quelques semaines, il bâtit un système délirant dont sa jalousie forme le centre et il nous arrive dans un état d'excitation d'autant plus grand, qu'il n'a pu obtenir les six jours de permission qui lui auraient permis d'aller contrôler sur place la justesse de ses soupçons.

Un autre jaloux, qui est dans les tranchées depuis huit mois, est arrivé par des interprétations analogues à la conclusion que sa femme est enceinte de trois mois. Dur de lignes, âpre de

parole, irritable et susceptible, il m'explique froidement qu'il a demandé et obtenu la permission à laquelle il avait droit ; qu'il est allé dans le petit village de Bourgogne où il exerce la profession de maréchal, qu'il a constaté son infortune à quelques signes certains « parce qu'il connaît la médecine » et que sa femme sait maintenant ce qu'elle doit faire pour ne pas le déshonorer.

***

Les débiles sont assez largement représentés dans notre statistique. De mars en décembre, nous en avons compté 185. Sur ce nombre, nous avons dû en renvoyer 110 à l'intérieur comme impropres au service de l'avant et en interner dans les asiles 55 qui présentaient des accidents délirants.

Parmi les premiers, beaucoup ont pu être employés à des services faciles, mais quelques-uns aussi ont dû être réformés qui n'étaient propres à rien. J'en ai vu qui ne savaient pas s'ils étaient en France ou en Allemagne, contre qui ils se battaient, quels étaient nos alliés ; l'un d'eux ignorait que nous étions en guerre et, dans l'hôpital où il était en observation, on n'a même pas pu l'utiliser pour d'humbles travaux. Les conseils de révision qui avaient exempté autrefois ces débiles, de tout service militaire, avaient sagement jugé. Ils sont incapables de servir parce qu'avec des muscles et de la force il faut au soldat d'aujourd'hui, qui ne se bat plus que rarement en masse compacte, beaucoup d'intelligence et d'initiative.

Parmi les débiles qui déliraient et qui ont été internés il se peut que plusieurs doivent leur accès aux fatigues et au surmenage de la guerre et la plupart, sinon tous, lui doivent le thème de leur délire.

C'est ainsi qu'en dix mois, dans la n^e armée, nous avons connu des mystiques prieurs de la Vierge, des messies inspirés de Dieu et annonciateurs de la victoire, des visionnaires chers à Jeanne d'Arc et encouragés par la sainte à recommencer son épopée, des spirites protecteurs de nos armes et renseignés sur les projets de l'ennemi par des esprits francophiles, etc., etc.

Le soldat de 2e classe Salloz a toujours été en excellents termes avec Jeanne d'Arc depuis qu'il est sorti de l'orphelinat religieux de X... La sainte, qui le protégeait dans sa modeste profession de vendeur de journaux, lui apparaît en rêve depuis la guerre et le renseigne sur l'avenir.

Il écrit au généralissime :

Mon général,

Je ne suis pas fou ; c'est par la voix de Dieu que je parle. Jeanne d'Arc, que j'ai vue en rêve, me dit d'aller vous trouver ; grâce à elle j'ai su trois mois avant la guerre tout ce qui devait se passer..., etc...

L'infirmier Varin, débile, mystique, mégalomane, spirite et vraisemblablement dément précoce, se croit capable de communiquer avec l'au-delà par un fluide dont il a le secret. A plusieurs reprises, il entretient le médecin de son ambulance des services qu'il pourrait rendre à l'état-major en lui indiquant les points faibles de l'ennemi, comme les lieux où s'opèrent des concentrations de troupes. Quand je l'examine, il me raconte qu'il a des dons merveilleux d'intelligence et de voyance. Aux E... il a vu des oies sauvages passer dans le ciel; elles se sont mises à crier au-dessus de lui et ces cris étaient pleins de sens ; ils voulaient dire : « Vous êtes protégés ». Une autre fois, il a vu le Fils de Dieu qui descendait de sa croix en glissant et qui lui faisait un signe d'amitié. Quelques jours plus tard, comme il baissait la tête en entendant siffler un obus, il a vu la Vierge, de blanc vêtue, qui faisait un geste de protection.

Tous les soirs, quand il est couché, il entend la voix de Dieu le Père avec qui il a de longues conversations. Il présente par ailleurs, de l'affaiblissement intellectuel et de l'indifférence affective.

Il semble qu'il y ait eu beaucoup de débiles incorporés dans l'armée allemande, si on en juge par les constatations que Cimbal [1] a faites dans le centre neurologique du IXe corps. L'auteur explique la proportion élevée de débiles qu'il y a rencontrée en disant que, dans l'armée allemande, on évacue

1. Cimbal, *Psychosen und Psychoneurosen in 9. Armeekorps seit der Mobilmachung. Vortr. im ärztl. Verein in Hamburg*, am 23. II. 1915.

comme faibles d'esprit des soldats qui seraient très au-dessus de la moyenne dans les armées ennemies. Ainsi présenté, le fait apparaît bien comme général, et l'explication de Cimbal est si réjouissante que je n'ai pas voulu en priver le lecteur.

***

Les alcooliques ont été très nombreux pendant le premier mois de la guerre. C'est ainsi qu'au Val-de-Grâce, sur 131 malades présentant des troubles mentaux, il y a eu pendant le mois d'août 31 alcooliques, et dans les places fortes de X... et de Y..., où l'on concentrait à cette époque les aliénés de notre région, on a eu, pendant le même mois, 38 alcooliques sur 65 aliénés. Parmi ces 69 alcooliques, il y en avait 18 en état de *delirium tremens* parmi lesquels on a constaté 11 décès. C'étaient tous de vieux alcooliques, réservistes ou territoriaux qui auraient eu mauvaise grâce à rendre la guerre responsable de leur vice ; mais ils avaient particulièrement bu pendant les journées de mobilisation, et la crise d'alcoolisme suraigu où 11 d'entre eux ont succombé tenait certainement à ces libations récentes et répétées.

Après les premiers mois, leur nombre a considérablement décru, à tel point que dans les deux places fortes de X... et de Y... on n'en a pas reçu un seul pendant le mois de septembre 1914. Pour toute la *n*e armée, le nombre a été de 20 en mars, de 8 en avril, de 18 en mai, de 25 en juin, de 23 en juillet, de 20 en août, de 12 en septembre, de 10 en octobre, de 10 en novembre, de 16 en décembre, soit 162 en dix mois.

Ce sont là des chiffres très peu élevés qui témoignent de l'efficacité relative des mesures prises contre l'alcool ; encore est-il besoin d'ajouter que les 162 alcooliques ainsi hospitalisés avaient, pour la plupart, des habitudes éthyliques anciennes, que ce sont encore — presque tous — des réservistes et des territoriaux, et que, s'ils ont abusé du vin quand ils ont pu s'en procurer, chez les débitants ou ailleurs, en sus de la ration réglementaire, c'est que depuis longtemps, ils étaient portés à en abuser. Leur nombre, si peu élevé qu'il soit, pourrait être encore diminué si l'on voulait, comme le demandent quelques médecins, prendre contre le vin les mêmes mesures

qu'on a prises contre l'alcool et en interdire l'usage en dehors du demi-litre ou des trois quarts de l'ordinaire ; mais il faut prendre garde qu'en prenant des mesures de ce genre, on atteindrait non seulement quelques alcooliques mais tous les soldats qui éprouvent un plaisir très légitime à vider quelques verres de « pinard » dans les heures de repos.

Ce n'est pas trop pour payer ce plaisir en dix mois que de 162 alcooliques, qui d'ailleurs reprennent presque tous leur service après une cure lactée et quelques bons conseils inutiles.

Au demeurant et d'une façon générale, on peut dire que la guerre a entretenu et aggravé beaucoup plus d'alcooliques anciens qu'elle n'en a fait de nouveaux ; mais en revanche, la plupart des délires alcooliques, comme les délires précédents, ont dû aux événements militaires une coloration très explicable.

En temps ordinaire, comme le remarque Régis, les rêves des alcooliques sont surtout des rêves d'action ayant trait aux choses de la profession, aux événements du moment avec des péripéties dramatiques inventées par l'imagination du rêveur. Il en est de même du délire alcoolique, véritable rêve prolongé qui se déroule pendant le jour en faisant suite aux rêves de la nuit. « Ce sont, dit Régis [1], les mêmes épisodes poignants, les mêmes aventures baroques ou sinistres, les mêmes scènes tumultueuses et mouvementées. Dans le délire alcoolique comme dans le rêve, les hallucinations visuelles qui revêtent d'ordinaire le caractère terrifiant et consistent surtout en visions d'animaux, de voleurs, d'assassins, de batailles, d'incendie et de mort, jouent un rôle capital et existent à l'exclusion à peu près complète de toute autre. »

Nos alcooliques délirants ont réalisé très exactement ce programme, mais comme beaucoup nous viennent des formations de l'arrière-front où ils exercent, en tant que territoriaux, des fonctions plus militaires que guerrières, un petit nombre seulement ont fait du délire de guerre proprement dit.

Villard, qui a des cauchemars la nuit, se réveille sans cesse en sursaut parce qu'il voit « les Boches » et il les voit encore le jour dans la grange où il est au repos pendant le temps du cantonnement ; un matin, après une nuit particulièrement

1. *Traité de Psychiatrie*, III, 111e édition, p. 167.

troublée, il charge ses camarades à la baïonnette en les prenant pour des ennemis, puis il se cache sous son lit en ayant l'air de se tenir aux écoutes. Il se rappelle quelques bribes de ce délire quand il en sort.

Un autre, qui rêve de serpents à sonnettes, se débat contre eux dans ses draps, et il raconte que dans la tranchée il a vu des camarades qui tiraient sur lui. Il s'est sauvé en criant jusqu'au village voisin et, près de la pièce où il a dormi, il sait qu'il y avait une vingtaine de « Boches » qui voulaient lui faire son affaire. C'est alors, dit-il, qu'il s'est mis à trembler et depuis lors il tremble ; mais son tremblement, de nature toxique, a une tout autre origine que l'émotion. D'autres arrivent persuadés qu'ils vont être fusillés et s'agitent dans un délire d'angoisse où les infirmiers les plus inoffensifs ont chance d'être pris pour des exécuteurs. Plus rarement le délire a été un délire d'agression.

***

Nous avons eu une proportion assez considérable d'affections dépressives du système nerveux. C'est ainsi que les accès de psychasthénie, de neurasthénie, de dépression, de mélancolie, ont été au nombre de 224, soit 10 en mars, 14 en avril, 22 en mai, 32 en juin, 20 en juillet, 31 en août, 26 en septembre, 24 en octobre, 22 en novembre et 23 en décembre.

Les affections de ce genre sont presque toujours liées à des prédispositions personnelles ou héréditaires et bien qu'on risque de se leurrer souvent en leur attribuant telle ou telle cause extérieure, il en est beaucoup cependant où l'influence occasionnelle de la guerre n'est pas niable.

Elle ne l'est pas notamment en ce qui concerne les psychasthéniques douteurs et obsédés chez lesquels l'ouverture et le début des hostilités ont provoqué des accès bien caractérisés d'obsessions et de doutes. En général, les sujets de ce genre sont des infirmes de l'action, capables de raisonner dans l'abstrait et dans la logique pure, mais insuffisants dès qu'il s'agit d'aborder le réel et de le dominer avec une attention, une volonté et une affectivité adaptées aux circonstances présentes. Tant qu'ils peuvent éviter les occasions de surmenage physique et moral, tant que la vie ne leur offre pas de

difficultés trop grandes à surmonter, ils sont capables d'une adaptation relative et se conduisent comme les autres hommes, à cela près que leur constitution se manifeste par des obsessions fugitives ; mais, qu'un événement imprévu provoque des préoccupations ou des fatigues épuisantes, ils font une crise aiguë de psychasthénie avec son cortège accoutumé d'idées fixes, d'obsessions, d'agitation, d'angoisse et de doute.

Les obsédés constitutionnels, chez lesquels la guerre a provoqué des crises, sont en général des sujets auxquels elle apportait une responsabilité plus grande, et par conséquent des gradés.

L'un d'eux, officier des plus distingués et des plus méritants, me disait :

Je ne peux plus donner un ordre sans le retirer quelques instants après ; je pèse toutes les conséquences possibles et prévois les pires ; le souci que j'ai de bien faire me paralyse, je ne suis plus qu'indécision et contradiction.

Et comme je lui conseillais de prendre un congé de quelques semaines :

Je l'ai déjà, me disait-il, mais je n'ose pas me montrer dans les rues, car tous les gens qui me connaissent s'étonnent que je ne sois pas au front et font certainement les réflexions les plus désobligeantes. Ils doutent de mon courage et après tout, ils ont raison ; qui sait si je ne manque pas de courage? c'est peut-être mon courage qui faiblit et non ma raison qui hésite.

Un autre, sorti du rang et parvenu péniblement jusqu'au grade de capitaine, était hanté par l'idée qu'il était au-dessous de son grade, qu'il n'avait pas l'intelligence nécessaire pour commander sa compagnie, et il avait des crises d'anxiété à l'idée qu'il pourrait être obligé de reprendre ses fonctions.

Qu'on me rétrograde, disait-il, je ne me porterai bien et ne pourrai faire mon devoir que si je suis rétrogradé.

Ce sont là des obsessions professionnelles, bien connues comme telles. Bérillon a cité le cas d'un prêtre qui a la phobie de monter en chaire, Bramwell celui d'un médecin qui n'ose plus faire une ordonnance, et Janet a signalé des sentiments de ce genre chez les psychasthéniques de toutes professions,

le professeur, le violoniste à l'orchestre, le maréchal, le maçon. Il faut toutefois reconnaître que les choses ne se passent pas toujours d'une façon aussi simple et que la guerre peut produire la crise sans colorer en aucune manière les phobies et les idées obsédantes. Le lieutenant Lardet, par exemple, a fait, à la suite de fatigues et de surmenages physiques, un accès de psychasthénie qui n'était pas le premier ; mais, dans son accès, il s'est complètement désintéressé de la guerre et n'a repris que des obsessions anciennes ; il pensait sans cesse à l'idée qu'il avait pu souiller le corps de Dieu pendant la communion, il était hanté d'idées impies et obscènes à l'égard de la Vierge, il avait les mêmes idées à l'égard de sa mère ; il luttait contre ces idées, les écartait, les jugeait absurdes pour les reprendre ensuite malgré lui ; il faisait de même pour l'idée de suicide et jamais il n'a emprunté à la guerre ni aux événements actuels un sujet quelconque de phobie ou d'obsession. Il eût vécu il y a trois siècles qu'il n'eût pas fait autrement sa crise de psychasthénie.

Dans bien des cas, le psychasthénique, qui se trouve en proie à la dépression et au doute et qui a le sentiment de son impuissance, éprouve le besoin de tonifier son système nerveux, de relever sa volonté par des excitations diverses et c'est l'origine de bien des impulsions obsédantes : impulsions à absorber du vin, du café, de l'alcool, de l'éther, de la morphine, qui se réalisent le plus souvent et, apportant en effet au malade une sorte d'excitation physique, le débarrassent momentanément de ses obsessions et de ses doutes ; impulsions à tuer, à voler, à incendier, qui ne se réalisent guère chez le psychasthénique, mais qui lui sont utiles cependant par l'émotion qu'il éprouve à les redouter, tout en sachant bien, dans le fond de son cœur, qu'il ne leur cèdera pas ; chaque fois qu'il se sent trop malheureux, trop dominé par ses doutes et ses scrupules, il réveille l'impulsion qui dort, il la cherche, il vérifie qu'elle est toujours là, parce qu'il a besoin de l'excitation douloureuse qui l'accompagne [1].

Il faut connaître cet état d'esprit si spécial pour comprendre l'observation qui suit : c'est celle d'un grand douteur,

1. Cf. Pierre Janet, *les Obsessions et la Psychasthénie*, p. 597-598. Paris, Alcan, 1903.

le soldat de 2e classe Jean Vier, pianiste dans un théâtre du boulevard, qui a été de tout temps sujet aux obsessions et aux scrupules, et chez qui la constitution psychasthénique est particulièrement marquée. Déjà, en 1895, il a fait une crise d'obsession si grave qu'on a dû l'interner à Sainte-Anne. Jean Vier avait alors des incertitudes au sujet de toutes les actions qu'il avait faites ; sortait-il d'une conversation, il se demandait ce qu'il avait pu dire et quelles seraient les conséquences de ses paroles, il doutait de ce qu'il avait lu, de ce qu'il avait écrit.

Dans la rue il comptait le nombre des fiacres ; dans les omnibus, le nombre des voyageurs ; dans les allées, le nombre des arbres, et, huit ou dix fois par jour, il se lavait les mains parce qu'il les jugeait souillées par tous les contacts ; à la vue d'une lame tranchante, il frissonnait en se disant qu'il pourrait se blesser, et il se sentait anxieux, inquiet, oppressé. S'il luttait contre ses obsessions, s'il essayait de ne pas compter, de ne pas se laver les mains, de ne pas regarder sous son lit, c'étaient des préoccupations, des angoisses et des impulsions croissantes auxquelles il finissait par céder.

La nuit, il dormait mal et s'il s'éveillait tout à fait, il se livrait à des examens de conscience sans fin.

Comme tous les psychasthéniques, il avait pleine conscience du caractère pathologique de son état et, dans les moments de répit, il le jugeait avec une parfaite lucidité.

Il a guéri en cinq mois et, pendant huit ans, il a été à peu près normal jusqu'au moment où s'est déclaré une crise nouvelle qui paraît bien être, comme il le croit, provoquée par les fatigues des premiers mois de guerre.

A la suite des émotions et fatigues que j'ai ressenties, écrit-il, j'ai vu revenir de nouveau mes anciennes obsessions tout en me rendant compte de leur puérilité. Après avoir écrit une lettre, j'ai la certitude d'avoir fait des fautes et je me relis plusieurs fois. Quand j'ai fermé ma lettre je suis obligé de l'ouvrir. Je me tourmente également une fois que je l'ai déposée dans la boîte ; je me dis qu'elle est peut-être tombée à côté. La même chose m'arrive pour les portes que j'ai fermées, pour le gaz, pour les allumettes, pour une conversation avec un médecin, un ami, un directeur de théâtre.

Jean Vier a encore la phobie obsédante de la poussière, de la saleté, des assiettes et des verres mal lavés, des boutons de porte ; il ne boit pas dans le quart de ses camarades par crainte de la contamination et il a l'horreur des blessures et du sang.

Ce n'est pas, écrit-il, que je manque de courage, je me suis mentalement résigné plusieurs fois à la mort, mais le sang ou l'idée même du sang me causent une impression infiniment pénible, je n'ai jamais pu assister au sacrifice d'une poule, d'un lapin, encore moins d'un porc ou d'un bœuf, et, pendant la halte, au cantonnement, je me suis sauvé pour ne pas voir tuer un bœuf et saigner un cochon. Ce ne sont pas là des aveux héroïques pour un soldat qui revient de la guerre, mais je ne puis commander à mes nerfs et à ma sensibilité.

Par-dessus tout, la vue des morts le fait souffrir :

Les morts du champ de bataille, affreusement mutilés, tombés dans la boue et le sang et abandonnés dans leur décomposition me donnent le frisson ; leur vue, sous la clarté crue du jour, m'est pénible au delà de toute expression et me poursuit la nuit.

Le hasard a voulu que ce grand douteur, cet hésitant, ce phobique, qui ne pouvait supporter la vue ni l'idée du sang, fût mêlé à la plus terrible des guerres et qu'il vît des spectacles infiniment plus horribles que tous ceux que son imagination aurait pu concevoir.

Un jour, désigné comme homme de liaison, il a dû traverser un bois de sapins qu'un combat récent avait rempli de morts et, dans une clairière, il en a trouvé qui gardaient des attitudes théâtrales et tragiques.

Jamais, dit-il, dans mes souvenirs d'enfance je n'ai ressenti pareille impression de cauchemar et Grévin, dans ses souterrains, n'a jamais groupé de tels personnages en des mises en scène aussi réalistes ni imaginé de si terribles blessures.

J'ai baptisé ce bois le bois de la mort et jamais je n'oublierai l'homme au crâne fendu, aux yeux grands ouverts, ni le turco au grand cri muet.

Depuis lors il est hanté par le souvenir de ce spectacle, il ne peut le chasser de son esprit, il le retrouve dans ses rêves.

Eh bien, c'est vers ce spectacle horrible que ses impulsions obsédantes ont porté Jean Vier. Comme tous les psychas-

théniques, il avait le sentiment de l'insuffisance de sa vie émotionnelle et, dans le doute et le vague où sa pensée s'agitait, il éprouvait le besoin d'une émotion forte qui le réadaptât au réel en lui donnant la sensation aiguë de la vie. Quand ce besoin était particulièrement intense, il pensait à l'horreur du bois de sapins, il se sentait à la fois attiré et épouvanté ; il luttait pour ne pas retourner vers ce bois, mais il savait bien qu'il serait vaincu dans la lutte, et le pressentiment de sa défaite le tonifiait déjà en le faisant souffrir. Puis il finissait par céder. A plusieurs reprises, m'a-t-il dit, quand il a pu le faire, il est allé repaître ses yeux du spectacle qu'il redoutait. Il quittait le cantonnement plein de crainte et de désir, il pénétrait dans le bois de sapins, il gagnait la clairière tragique et là, plein de volupté et d'horreur, il relevait son système nerveux déprimé et sa volonté défaillante en regardant les morts. Il y en avait une douzaine, les uns couchés sur le dos, les autres encore accroupis ou agenouillés. L'un d'eux avait les deux mains en terre et le front légèrement baissé montrait la boîte crânienne vide.

J'ai compté 9 accès de psychasthénie sur les 224 cas d'affections dépressives.

Parmi les accès de mélancolie qu'on peut attribuer au surmenage de la guerre, il est bon de faire une distinction entre les accès de mélancolie délirante avec douleur, anxiété, remords, idées de culpabilité, d'humilité, de ruine, et les accès de dépression pure et simple avec tristesse vague et ralentissement de toute l'activité mentale.

Les premiers ont été rares, au moins sous la forme classique dont je viens de rappeler les traits principaux. La plupart du temps, on avait affaire à des crises d'agitation douloureuse chez un sujet fatigué par la vie des tranchées, qui se tourmentait par ailleurs d'être loin des siens ou qui ne recevait pas de nouvelles de sa famille, restée dans les régions envahies. Quelques-uns ont fait une crise de douleur et de désespoir qui a duré plusieurs jours, à la suite d'une émotion brusque et pénible ; tel le soldat Alberti qui avait trouvé son frère mort sur le champ de bataille. Chez 10 seulement j'ai trouvé de véritables mélancolies délirantes cliniquement caractérisées et présentant d'ailleurs de grandes analogies.

Presque tous les malades s'accusaient d'être de mauvais soldats, de n'avoir pas fait leur devoir, se déclaraient indignes de reprendre du service et réclamaient des sanctions.

L'un d'eux tombait de temps à autre en prières, se frappant la poitrine et la tête avec ses poings, au risque d'excorier une tumeur sébacée qui faisait saillie sur son crâne et il s'accablait de reproches, avec un bon accent d'Alsace qui semblait ajouter à sa sincérité. Le soldat territorial Mollis, mobilisé depuis le 20 août 1914, est assez représentatif de cette catégorie. Il a été, très exactement, dix mois dans les tranchées et il a toujours fait son devoir jusqu'au moment où, déprimé par l'ennui, la nostalgie, les émotions et les fatigues, il a cessé de se mêler à ses camarades, leur a paru renfermé, bizarre d'allures et pessimiste dans les rares propos qu'il tenait. Puis ç'a été l'accès très net d'anxiété et de délire; il se reproche ses propos pessimistes, s'accuse de n'avoir pas été honnête dans les distributions de tabac qu'il a faites à ses camarades, d'avoir divulgué certains renseignements qu'il croyait avoir sur la position d'un régiment et d'avoir conté dans ses lettres à sa femme des choses qu'il devait taire ; il dit qu'il va passer pour un traître, qu'il sera le déshonneur de sa famille, qu'il sera déféré, comme il le mérite, à un conseil de guerre, qu'on le fusillera, et il se livre à la mimique habituelle de l'angoisse et du désespoir. Quand il me voit entrer dans sa chambre, il pense que je viens pour instruire son affaire et il demande que l'instruction soit courte pour que le châtiment soit prompt.

Il a déjà eu un accès il y a dix ans, de sorte que dans la crise actuelle, il convient de faire une part très considérable à la prédisposition, mais il paraît difficile de contester l'influence des causes occasionnelles que j'ai dites.

Les déprimés sont sensiblement plus nombreux que les mélancoliques agités ou délirants. Il y en a eu 26 en juin, 18 en juillet, 27 en août, et 160 dans la période dont je parle. Quelques-uns ne donnent pas de raison morale pour expliquer leur dépression et la subissent passivement ; ceux qui en donnent varient peu : presque tous invoquent la longueur de la guerre, la fatigue, la nostalgie.

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, plusieurs ont donné comme raison de leur tristesse le bruit qui com-

mençait à se répandre dans la tranchée qu'une campagne d'hiver serait très probablement nécessaire.

Une vingtaine, tout au plus, ont fait un accès de dépression mélancolique franche avec ralentissement des associations d'idées, tristesse et indifférence, aboulie et ralentissement de l'activité motrice. Le plus grand nombre, assez difficiles à classer, présentent du découragement, de la fatigue, parfois quelques obsessions et se rangent dans une zone intermédiaire entre la mélancolie et la neurasthénie.

Chez d'autres, une trentaine environ, la dépression mentale s'est accompagnée de signes physiques et mentaux de neurasthénie : insomnie, céphalée, asthénie neuro-musculaire, irritabilité, etc., etc.

Un cas assez curieux, qui tient à la fois de la psychasthénie anxieuse avec conscience et de la dépression simple, est celui de Falabret, lieutenant de territoriale.

Il paraît bien avoir hérité de sa mère ce que les aliénistes appellent une constitution cyclothymique; cette constitution s'est manifestée par plusieurs périodes d'excitation, et finalement par un accès de mélancolie dépressive qui a commencé en 1911. Depuis lors, dit le rapport médical des docteurs Briand et Delmas, la joie de vivre a fait place à une humeur sombre, la loquacité au mutisme, l'exubérance à l'inertie. L'optimisme habituel a été remplacé par une tendance à l'inquiétude et à la peur des responsabilités, mais ç'a été du côté intellectuel plus encore que du côté affectif que s'est manifesté le changement. « La facilité au travail s'est éclipsée, non seulement par défaut de goût, mais surtout par ralentissement des opérations mentales. »

Quand je voulais écrire, dit le malade, je me heurtais à une impuissance de production telle qu'il m'arrivait de rester de longs instants à chercher une phrase ou même un mot.

Il avait pris un long repos à la campagne et il était très amélioré, mais non guéri, lorsqu'il fut appelé au moment de la mobilisation à servir comme lieutenant dans un bataillon territorial. Pendant deux mois, il put tant bien que mal remplir ses fonctions, mais, vers le mois d'octobre, et sans doute

à la suite de ses fatigues et préoccupations nouvelles, son état s'aggrave soudain.

Il devient triste, inquiet, anxieux, il se représente des scènes de combat et s'angoisse à se les représenter; il se figure qu'il ne va pas pouvoir prendre une initiative, s'habiller, aller de l'avant, commander. Il prévoit les pires catastrophes et les pires sanctions ; il se voit déjà fusillé, pour s'être montré incapable d'exercer son commandement.

Puis c'est l'idée de la peur qui le poursuit ; bien que d'un naturel courageux, il craint de n'être pas assez brave, il a peur d'avoir peur au moment du danger. Tous les soirs, il se couche après le dîner avec l'espoir de dormir un peu, mais il s'éveille brusquement vers onze heures, avec les mêmes pensées terrifiantes et la même conviction qu'il sera impuissant à surmonter la peur dont il a honte.

Invité par les docteurs Briand et Delmas à formuler avec précision quelques-unes de ses craintes, il écrit :

Dans mon service, je n'étais plus à ce que je faisais. Si nous allions au tir, je m'imaginais constamment être à la place des cibles et j'éprouvais une sensation d'angoisse plus forte que jamais. En faisant exécuter une tranchée à mes hommes, j'ai ressenti la même terreur parce que je me représentais la scène qui se passerait si cette tranchée était réellement faite pour se battre, et là encore, je me voyais défait, tremblant, incapable de prendre une décision, de jeter un commandement, d'avancer ou de reculer, en un mot une loque lamentable. En marche, je peuplais la campagne d'ennemis et c'était encore, toujours, la même impression.

A la suite de ses angoisses et de ses craintes dont il apprécie parfaitement le caractère morbide, le lieutenant Falabret a connu l'obsession de devenir fou, puis l'obsession du suicide et c'est à sa femme qu'il a dû de ne pas succomber à cette dernière.

A l'hôpital, il était en proie à de nouvelles craintes. Bien portant en apparence, il redoute l'appréciation des officiers malades ou blessés avec lesquels il vit. Souvent, pris d'angoisse, il vient me demander un peu de réconfort; il me dit tous les efforts qu'il a faits pour se dominer, toute la bonne volonté qu'il a dépensée depuis trois mois et dont je ne

doute pas. Il ne peut être accusé de lâcheté, et il a tout à fait le droit d'écrire comme il le fait :

J'ai la conviction de ne pas être responsable de ma défaillance puisqu'elle me fait horreur et puisqu'en le révélant à mon chef et aux médecins qui m'ont vu, j'espérais la faire cesser.

***

Je pourrais parler encore d'affections beaucoup plus rares dans l'armée, telles que la manie et la démence précoce, mais sur les 15 maniaques et les 16 déments précoces que j'ai vus je n'ai rien à dire que je n'aie déjà dit ; il s'agit toujours d'un délire plus ou moins coloré par les événements et d'une psychose ou d'un simple accès qui ont pu être provoqués chez des prédisposés par les fatigues et les émotions de la guerre.

Je laisse également de côté un certain nombre d'hypocondriaques, d'exagérateurs, de malades plus ou moins victimes de leurs propres suggestions et qui présentent soit des crises de nerfs soit des troubles fonctionnels divers. Je les retrouverai plus tard. Je préfère consacrer quelques lignes à un groupe d'esprits dont le hasard m'a fait connaître certains échantillons et qui se répartissent dans plusieurs des catégories précédentes : le groupe des aliénés inventeurs dont la guerre a surexcité l'activité créatrice ou provoqué les premières manifestations.

Un très grand nombre peuvent être classés dans une catégorie où nous avons déjà rencontré des prophètes, celle des débiles.

L'un d'eux, soldat du service auxiliaire, écrit :

Il m'est annoncé par des sages, par les esprits, par des voix célestes, des projets multiples, par exemple celui d'une machine mécanique ayant un moteur à force centrifuge, se mouvant seule, produisant une force motrice considérable, et ceci sans aucun élément combustible.

L'inventeur ajoute :

La guerre m'a été annoncée par un songe, le 23 juillet 1914. Un ange habillé de bleu volait dans le ciel pur ; il passa près de moi et me dit : « Puisque tu es seul sans ta femme et tes enfants, bien des hommes

subiront le même sort. » L'esprit saint me frappa subitement et je vis la guerre déclarée qui amena les séparations anoncées.

Un autre, très probablement versé dans les choses de l'occultisme, se charge de terminer la guerre à notre avantage si on veut bien mettre à sa disposition une bibliothèque de psychologie.

Un troisième a trouvé un moyen de provoquer une dépression nerveuse intense chez tous les Allemands des tranchées en leur jouant, à cinquante mètres de distance, pendant la nuit de Noël 1915, les hymnes qu'on a coutume de jouer en Allemagne au moment de cette fête :

Nul doute, pense-t-il, que ces hymnes si graves et si touchants ne provoquent chez les Germains un abattement et une perte d'énergies qui vaudra mieux, pour notre cause, qu'un envoi copieux de projectiles.

Il conclut, avec une lueur de sens critique :

Cette idée peut paraître saugrenue ; elle ne l'est pas.

Un quatrième propose de créer dans l'air des observatoires immobiles et il donne sa recette : attacher deux avions par une corde, les faire voler en cercle dans le même sens, dans le même plan et avec la même vitesse, la corde tendue formant le diamètre du cercle décrit. Le milieu de la ligne droite formée par la corde étant immobile, il suffirait d'y accrocher au moyen d'une glissière, une plate-forme d'où l'on pourrait sans peine observer l'ennemi.

On pense malgré soi aux inventions proposées par de célèbres humoristes et on croirait à de l'humour si le contexte, le style et souvent l'orthographe ne garantissaient la sincérité de l'inventeur.

Ce qui frappe d'ailleurs dans toutes ces inventions de débiles, c'est la pauvreté de l'imagination ; il n'est question que d'automobiles armées de faux, de filets tendus dans le ciel contre les zeppelins, de souterrains longs de deux cents kilomètres et allant jusque dans les pays ennemis, de germes morbides transportés par aéroplanes et répandus sur les villes ennemies, de nuages de plâtre poussés vers les tranchées allemandes, c'est-à-dire d'idées banales dans leur absurdité

et qui ont fleuri dans toutes les conversations de café avant de finir dans un cerveau faible.

Sans doute nous avons vu tant d'inventions réalisées depuis vingt-cinq ans, et de si étonnantes, qu'on doit y regarder à plusieurs fois avant de traiter une idée d'absurde, mais il ne s'agit pas seulement de l'idée, il s'agit de la psychologie des inventeurs qui se traînent dans tous les chemins battus et ne se doutent pas qu'une idée n'est rien, si on n'indique pas le moyen de la rendre réalisable et pratique.

D'autres inventeurs, qui ne sont que des persécutés revendicateurs, rentrent manifestement dans le cadre de la folie raisonnante.

Ils se plaignent qu'on leur vole leurs inventions, qu'on leur vole la fortune et la gloire qui doivent leur revenir et ils assaillent les autorités de leurs réclamations et de leurs plaintes.

J'en ai connu deux de cette catégorie et nous en connaîtrons certainement beaucoup après la guerre si le Ministère de l'Instruction publique et des Inventions veut bien ouvrir ses archives aux aliénistes.

Je n'ai pas assez de renseignements pour classer avec certitude dans cette catégorie un sergent qui propose par lettre d'installer une agence spirite destinée à intercepter les projets, les pensées et les plans de l'ennemi par l'utilisation des ondes herziennes de l'esprit. Il déclare qu'il est également en mesure de ressusciter les morts, mais il ajoute modestement qu'il ne réussit pas toujours. Il ne peut ressusciter que les morts dont le corps n'est pas trop abîmé par la mitraille, l'âge et les maladies, c'est-à-dire le 10 p. 100 environ. Il se plaint qu'on n'ait pas répondu à ses propositions précédentes, qu'on l'ait déjà pris pour un fou ; il dit vouloir éviter, autant que possible, une nouvelle visite du médecin aliéniste, et sa lettre qui présente des garanties incontestables de sincérité, est, par ailleurs, pleine de tenue.

***

Et voilà comment, à ma connaissance, la guerre a pu colorer des délires et provoquer indirectement des crises mentales. Il me reste à parler des malades qui doivent leurs troubles

mentaux ou nerveux à l'horreur qu'ils ont éprouvée devant certaines scènes de bataille ou bien aux émotions et aux commotions des bombardements, et dont j'ai compté 348 cas de mars 1915 à janvier 1916 ; mais, dès maintenant, une conclusion générale et rassurante peut être formulée ; c'est que le nombre des affections mentales produites directement ou indirectement par la guerre a été très restreint dans la *n*e armée.

S'il nous était permis d'indiquer même approximativement le chiffre total des militaires de cette armée, on verrait, avec évidence que nos 1 188 malades constituent une proportion des plus faibles.

Il résulte des articles de K. Birnbaum [1] que les médecins allemands ont eu l'occasion de faire des constatations analogues sur la proportion des troubles mentaux et des troubles nerveux dans l'armée allemande. Stransky [2] se fonde sur ces constatations pour opposer la résistance nerveuse de la race allemande à la fragilité nerveuse de la race latine, et Nonne [3] en prend prétexte pour prôner la supériorité de l'éducation allemande à la maison et à l'école, la supériorité de l'alimentation, etc., etc. On peut voir par nos quelques chiffres que ces deux auteurs, qui n'avaient d'ailleurs aucune espèce de renseignements sur la résistance nerveuse de l'armée française, se sont trop hâtés d'interpréter et de conclure.

(*A suivre.*)

DOCTEUR G. DUMAS
Médecin expert pour la psychiatrie au Quartier Général d'une armée.

1. Birnbaum, *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie. Kriegsneurosen und Psychosen.* 1915, nos 11 et 12.

2. Stransky, *Einiges zur Psychiatrie und Psychologie in Kriege. Wiener med. Wochenschr.* 1915, no 27. Cf. Birnbaum, 2e article, p. 9.

3. Cf. Birnbaum, 2e article, p. 9.

GENS D'ALSACE

I

CASPAR BLÉSIUS

Caspar Blésius est un cocher de louage, connaissant les bonnes traditions. Où, soit dit en passant, les connaît-on mieux qu'en Alsace?

Donc, Blésius, qu'il conduise à l'autel la fille d'un brasseur ou celle d'un volailler, Blésius semble mener toujours le cortège d'un archevêque ou d'un roi.

Raide sur le siège de sa voiture, comme un consul romain dans son char triomphal, il laisse tomber son regard sur la foule des curieux. Il conduit ses chevaux à petits pas, il les caresse de son fouet orné d'une touffe de fleurs d'oranger en l'honneur de la mariée. Un bouquet tout semblable remplace la cocarde de son chapeau, un chapeau haut, très haut de forme, qui coiffa le chef du maire de Strasbourg en 1867. La redingote de Caspar est de la même époque, elle appartint au préfet, et le drap en est fin. Et Caspar, très fier de ces vêtements qui lui confèrent une dignité quasi officielle, tient les rênes tendues dans ses mains gantées de fil blanc ; des mains si énormes, que nulle mercière, ni sous les Arcades, ni dans la Grand'Rue, n'a jamais pu les ganter à leur taille. Aussi des bourrelets rouges aux poignets contrastent étrangement avec la blancheur du fil.

Les jours d'enterrement, Blésius se montre tout aussi solen-

nel. Il porte alors des gants noirs, courts autant que les blancs, et son fouet s'orne d'un « flor ». On appelle ainsi à Strasbourg les nœuds de crêpe portés aux funérailles. Au même chapeau très haut, flotte également un « flor », et la même redingote moule ses épaules.

Car Blésius n'a qu'un uniforme pour le deuil et pour l'allégresse, comme nous n'avons tous qu'un visage pour rire ou pour pleurer.

Les jours qui ne sont ni de noce, ni d'enterrement, Caspar, en livrée bleue à passepoils rouges, attend les clients sur le siège de sa « citadine » devant le café Bauzin, sur le Broglie.

Et lorsque par aventure, au moment des grandes fêtes ou des vacances, un voyageur venu de France monte dans sa voiture vaste comme une arche, Blésius ne manque jamais de lui demander un mark de plus que le prix du tarif, caché sous les coussins de la voiture.

Il prouve ainsi au voyageur d'outre-Vosges l'estime profonde qu'il a pour la France et pour sa richesse, car Blésius a servi comme canonnier sous les drapeaux français en 70 et il ne les a pas oubliés.

J'ai dit que Blésius était un homme de traditions : à cause de cela il fêtait annuellement la Sainte-Barbe, avec de vieux camarades, traditionnistes comme lui. Et, comme il n'y a pas de fêtes patriotiques sans ripailles, on choisissait pour célébrer celle-ci un estaminet de la vieille ville, dont le patron était également canonnier. Cela s'appelait au « Grenadier », du nom d'une grande enseigne de l'Empire, et l'on pouvait s'y divertir à son aise sans être molesté par la police allemande.

Car, l'aubergiste avait au fond de sa cour, où les tonneaux s'empilaient sous une treille, une salle aux murs voûtés, — les caves d'un ancien couvent aux airs d'inquisition ; les solides vantaux de chêne de la porte une fois clos, on y hurlait à son aise, sans être entendu.

Donc, chaque année, les soirs de Sainte-Barbe, une dizaine d'hommes solides et trapus, tanneurs, menuisiers et cochers, tous anciens prisonniers de Metz, entraient l'un après l'autre dans l'estaminet bruyant. Ils y prenaient leurs chopes habituelles ; puis, sans avoir l'air de rien, se défilaient l'un après

l'autre, dans la cour où se logeait un petit réduit fort utile aux buveurs.

De là, se glissant derrière les tonneaux, ils disparaissaient dans la porte de l'antique cave. Une table y était préparée sur des tréteaux, avec force bouteilles, et vers sept heures l'aubergiste introduisait un rôti de porc, trônant sur des choux fumants. Le festin commençait.

Alors sonnaient les anciens refrains de régiment et *la Marseillaise* n'était pas oubliée.

Cela durait jusqu'à minuit. On se levait à cette heure, on se quittait de façon bruyante dans la rue, et chacun regagnait son logis.

Seul Caspar, avec un camarade aussi mauvaise tête que lui, se mettait à battre les rues en quête d'une querelle à faire aux soldats... Il leur en fallait trouver deux, trois au plus pour n'être pas rossés eux-mêmes, car les poings et les pieds étaient les seules armes employées par nos hommes. Il fallait aussi rencontrer un adjudant canonnier, car Blésius ne voulait s'en prendre qu'à un gradé de son grade et de même arme que lui. Dans sa tête d'Alsacien, il était de tradition depuis la guerre que chaque nuit de Sainte-Barbe il laissât sur le pavé de Strasbourg un adjudant allemand; c'était réglé pour la vie. Ainsi chaque année il vengeait Metz dans la mesure de ses moyens.

Donc, quand le nombre et la qualité des soldats requis se trouvaient au coin d'une rue, Caspar et son ami se ruaient sur eux, et comme ils avaient été au régiment les premiers à la savate, en peu d'instants l'ennemi gisait à terre, sans avoir pu dégaîner.

Malheureusement l'histoire se terminait toujours au poste ; et c'est alors qu'intervenaient deux nouveaux personnages : Gänse Kättel, la femme de Blésius, et M. Berner son client.

Kättel, de la Robertsau, engraissait des oies pour vivre, et M. Berner marchand de pâtés de foies gras achetait ses foies chez elle.

Kättel, les lendemains de Sainte-Barbe, consciente du malheur arrivé à son homme, mettait dans un panier la plus blanche, la plus grasse de ses oies, couverte d'un torchon de toile. Elle enfilait ses bras dans son « casawek » neuf bordé

d'un velours, ajustait son bonnet, elle empoignait son parapluie bleu et prenait le chemin de la ville.

Dans la boutique de M. Berner, près de la cathédrale, sont rangés sur la devanture les terrines de foies gras renommées dans le monde autant que la cathédrale.

C'est là que s'arrête Gänse Kättel, et elle ouvre la porte de la boutique.

M. Berner, derrière son comptoir, sait déjà ce qui l'amène ; les lendemains de Sainte-Barbe il n'a garde d'être en retard.

— Il est encore au « Raspelhüss » ton Caspar? — demande le pâtissier.

— Ha ! — répond sa femme, — vous seul pouvez m'aider, monsieur Berner.

Alors M. Berner de la tête fait signe que oui, il le peut. Et Kättel découvre l'oie blanche de son panier ; elle la présente au patron. Pour la forme il proteste chaque fois, à chaque lendemain de Sainte-Barbe et Gänse Kättel prie avec insistance : M. Berner consent à la fin... Personne dans toute l'Alsace n'engraisse à point une oie comme Gänse Kättel, il ne sait pas refuser !

...Un quart d'heure après, le pâtissier entre chez le commissaire, et, le jour même Caspar est relâché !

C'est que l'art culinaire de M. Berner a des arguments de bouche auquel aucun fonctionnaire, dans aucun pays du monde, ne serait insensible. Qui donc résisterait au foie gras préparé par les propres mains du maître pâtissier dans une vaste croûte succulente?

Donc, chaque année, quelques jours après la Sainte-Barbe, tandis que M. Berner s'attable devant une blanche oie aux marrons et que ses yeux reluisent, M. le commissaire — en l'honneur de sa fête — la serviette sous le menton en déguste le foie. Il sort les coquilles roses délicatement de la croûte, son cœur est épanoui.

Hélas, toute bonne chose a une fin trop rapide. M. Berner vint à mourir malencontreusement, la même année tout juste que le commissaire fut changé...

Cette année-là, le pauvre Caspar resta dans sa prison. A qui désormais Gänse Kättel offrirait-elle son oie grasse ?

Celui qui m'a raconté l'histoire, un bon vieux qui se chauffe au soleil, sous la statue de Kléber, celui-là n'a pas ajouté si dorénavant Caspar fêta la Sainte-Barbe d'une façon belliqueuse, et je n'ai point pensé à le lui demander.

Mais, en y réfléchissant, cela me semble probable, car Blésius était têtu, — en bon Alsacien.

II

PASTEUR ET CURÉ

Leurs presbytères se touchaient, séparés seulement par le mur des jardins, près de la petite église, où tous deux officiaient le dimanche selon la vieille coutume de nos villages, trop économes pour bâtir deux églises. Dans leurs jardins il y avait beaucoup de fleurs, d'abeilles et d'oiseaux, il y avait aussi des légumes, — de beaux légumes comme il convient à des presbytères d'Alsace, — et des arbres fruitiers.

Le curé et le pasteur étaient des hommes simples, heureux par conséquent.

Une douce amitié ornait leur vie, car dans ce temps paisible, il était permis encore à un pasteur et à un curé de s'aimer.

Cette amitié se noua au jardin, par un beau jour lumineux, voici comment :

M. le pasteur Bonnis avait chez lui dix ruches, et M. le curé Probst en avait au moins douze. Chaque année naturellement les abeilles essaimaient, et un matin, un essaim du curé, suivant une jeune reine éclose, vint s'abattre bourdonnant dans le jardin du pasteur. M. Bonnis était en train de planter ses boutures.

L'air était doux, le ciel souriait. Il se releva de terre, s'épongea le front et considéra l'essaim grappé sur un lilas. Supposant que ce vol provenait du jardin voisin, il pensa tout de suite à le rendre au propriétaire. On voyait par-dessus le petit mur, M. le curé, la soutane relevée et le pied sur sa bêche, suivre les abeilles des yeux.

Pour saisir plus vite le groupe bourdonnant, M. Bonnis négligea de prendre son masque, confiant dans son adresse.

Mais les abeilles, — sans doute plus intransigeantes que leur curé, — les abeilles, ne voulant pas se laisser enchapper par un pasteur, s'élancèrent agressives sur son visage et sur ses mains.

Ce que voyant, M. le curé enjamba le petit mur et vint au secours de son voisin. Il s'inquiéta du pasteur, disparu dans sa cuisine, où il se tamponnait avec force vinaigre. M. le curé, incontinent, proposa un merveilleux onguent, fait par sa gouvernante, un de ces braves onguents de famille, noirâtres, verdâtres et poisseux qui guérissent tous les maux.

Il renjamba le petit mur, en relevant sa soutane, et revint un clin d'œil après, porteur du flacon précieux.

Par effet de l'onguent ou par effet du vinaigre, M. Bonnis sentit la douleur s'en aller, et il put sourire à son bienfaiteur malgré sa face enflée.

De ce jour ils furent amis ; le service rendu enchaîna le cœur du curé, — et comme le pasteur avait une âme élevée, la reconnaissance lui fut douce à porter.

Cette bonne œuvre fit gagner à M. Probst une famille. Il vivait seul avec sa gouvernante et il adorait les enfants. Ceux du pasteur l'appelèrent vite « notre oncle » ; le plus petit allait à dada sur son genou, et, pour les autres, les meilleurs fruits étaient toujours réservés.

Du reste le bon curé donnait tout. Si Dortel, sa gouvernante, n'y avait mis bon ordre, je crois que sa garde-robe aurait suivi au village l'argent, les légumes et le miel distribués. Le curé n'allait pas visiter un malade ou un pauvre, sans sortir aussitôt quelque chose de ses poches profondes.

Pasteurs de grand peuples ou de petits troupeaux, quand les bergers sont d'accord, les ouailles ne pensent guère à se quereller. Notre village était un modèle de concorde.

Or, il advint, dans ce village où les jours se suivaient tous pareils, comme les eaux lentes d'un fleuve, il advint qu'un été, l'évêque de Strasbourg choisit le presbytère de M. Probst pour y prendre sa collation, lors d'une tournée épiscopale qu'il voulait faire dans le canton. Monseigneur était archéo-

logue, et l'église du bourg remontait, dit-on, à Charles-le-Chauve.

Tout le village fut en émoi, protestants autant que catholiques. Depuis 1845, lors de la tournée d'un préfet, aucune voiture officielle ne s'était plus arrêtée devant l'auberge de l'Ours.

Catholiques et protestants pensèrent aussitôt à faire valoir leur commune. C'était un grand honneur pour le presbytère, mais un honneur un peu lourd à porter, pour le digne curé.

Il confia au pasteur, son ami, dans le creux de l'oreille, que sans la permission de Dortel, sa gouvernante, il venait d'enlever à son armoire la seule grande nappe et les serviettes dignes de recevoir un évêque. Ce nappage filé par sa mère était allé chez la pauvre Bastian, qui n'avait pas de langes pour son huitième enfant.

Il avait encore un second sujet de trouble, le digne M. Probst : les douze couverts d'argent hérités de sa mère, il les avait vendus pour aider le petit Kunz à entrer au lycée. L'on ne pouvait pas non plus recevoir un évêque avec des cuillers d'étain !

— Mon cher ami, — répondit le pasteur, — voilà bien de quoi vous mettre en souci. Ne suis-je pas votre voisin et votre meilleur ami? Je m'occuperai de l'évêque avec vous. Ma femme arrangera tout. Le maire a des armoires bien garnies, avec son aide nous arriverons à dresser une belle table épiscopale.

Madame Bonnis promit aussi pour l'évêque une tourte aux amandes dont elle avait le secret, car monseigneur était gourmand, et sa suite l'était autant que lui; elle donna encore deux bouteilles de sa liqueur de cassis, de la meilleure année.

Pendant toute la semaine, les enfants — protestants ou catholiques — tressèrent des guirlandes de feuillages et, à chaque entrée du village, s'éleva un arc de verdure. Les fils de madame Bonnis ne furent pas des moins lestes.

Quand, le matin du grand jour, Bernard, l'aîné du pasteur, vit les garçons catholiques enfourcher les gros chevaux de labour auxquels on avait ondulé la queue et la crinière, quand il les vit couverts de bouffettes et de rubans, une grande envie le prit de monter un des brillants coursiers.

Il s'en alla trouver son oncle le curé.

— Oncle, — dit-il, — donne-moi aussi un cheval, pour chercher l'évêque sur la route.

Il restait encore celui de « Strossemichel », le commissionnaire de Strasbourg ; c'était le moins orné, mais Bernard n'était pas difficile. Il enfila son habit des dimanches et se hissa sur le vieux Schimmel. Il se rangea près des autres cavaliers, alignés à droite et à gauche d'un char enguirlandé, où les plus jolies filles du pays, dans leurs robes de coquelicots et leurs nœuds chatoyants, se portaient au-devant de l'évêque, sur la route de Strasbourg.

Tout alla bien pour commencer. Mais quand le cortège passa devant l'auberge du Mouton-d'Or, le vieux Schimmel s'arrêta : c'est là que chaque lundi et chaque vendredi matin, son maitre le commissionnaire buvait sa première chope. On eut beaucoup de mal à l'acheminer de nouveau, et il s'arrêta encore à l'auberge du Poisson, où son maître avait coutume de prendre sa deuxième chope.

Arrivé devant la troisième auberge, Schimmel, qui n'était pas Alsacien pour rien, voyant qu'on bouleversait, en l'honneur de l'évêque, toutes les traditions établies depuis son enfance, Schimmel releva sa vieille queue enrubannée, et brûlant la politesse à toute la compagnie il piqua un galop devers son village.

Bernard arriva ainsi le premier devant le presbytère, tout seul et tout penaud, au milieu des rires de la foule.

M. le curé, en soutane neuve, attendait sur son petit perron avec le bedeau et les enfants de chœur.

On apercevait juste à ce moment, la voiture de l'évêque sur la route.

Monseigneur un instant après, descendit de son carrosse. M. Probst se précipite vers lui, mais dans son émotion, il manqua les marches du perron, il tomba sur les genoux, et balbutia :

— L'honneur, le plaisir, le plaisir, l'honneur...

M. Probst ne retrouvait plus les mots de son compliment tant préparé.

Monseigneur était bienveillant ; il releva le curé, le prit familièrement sous le bras et s'achemina vers l'église, bâtie par Charles-le-Chauve.

Pendant ce temps, dans toutes les cuisines d'alentour on

entendait fourgonner, hacher, battre, pétrir, et à chaque moment, quelque ménagère, rouge et les manches relevées, traversait la petite place, en portant un plateau vers la maison du curé.

C'est ainsi que Monseigneur et sa suite sortirent tout juste de l'église au moment où madame Bonnis tenait dans ses bras la magistrale tourte d'amandes; Monseigneur et ses clercs saluèrent la porteuse en même temps que la tourte et l'on se mit à table dans le jardin de la cure.

Combien de tartes et de tourtes, combien de pâtisseries furent mangées ! Combien de bouteilles furent vidées !

Je ne vous le dirai pas. Madame Bonnis, elle, garda dans tous ses détails, jusqu'en ses vieux jours, le souvenir de cette mémorable journée.

Monseigneur tint à remercier le village de son cordial accueil. Son compliment à madame Bonnis fut des plus chaleureux, et il la pria même de lui révéler le secret de son fondant aux amandes et de son vin de cassis.

Il en huma les dernières gouttes, en croqua les dernières miettes pendant que la dame, radieuse, dictait ses recettes au jeune clerc ecclésiastique...

On parla de la collation de Monseigneur pendant longtemps au village. On en parla jusqu'au jour où un événement moins fastueux, mais assez curieux, vint défrayer les conversations.

M. Bonnis avait des vignes dans un village éloigné, et, chaque automne, il s'y rendait pendant une semaine, entre ses deux prêches du dimanche, pour vendanger son raisin.

Une année, au commencement d'octobre jaunissant, M. Bonnis partit dans ses vignes, selon son habitude. Il y était depuis trois jours quand la vieille Berthold tomba gravement malade.

Lisbeth Berthold n'avait pas la conscience très pure. On disait au village que son homme était mort à force d'être tourmenté par elle. Maîtresse absolue dans sa ferme, elle était si avare que sa bru marchait souvent dans des sabots fendus.

Au troisième jour de son mal, le samedi, Lisbeth pensa : « C'est la fin. »

Elle se rappela toutes les choses que l'on dit à l'église sur les punitions et sur le pardon céleste. La confession et les sacrements ne sont pas d'usage parmi les protestants, mais le pasteur visite volontiers les moribonds qui réclament son assistance.

Donc, Lisbeth, se croyant peu en règle avec son Dieu, fit prier M. Bonnis de venir la secourir. M. Bonnis par malheur n'était pas encore revenu des vendanges.

Lisbeth attendit. Elle attendit deux heures, trois heures, puis elle ne put attendre davantage et elle dit :

— Cherchez monsieur le curé.

Sa bru mit les sabots neufs qu'elle s'était payés depuis qu'elle avait trouvé certaine bourse, et elle s'en alla sonner au presbytère.

M. Probst ouvrant sa porte fut stupéfait par la demande.

Que faire?...

Dortel, en fervente catholique, apporta l'aube ; elle voyait déjà le curé sauvant une âme hérétique.

M. Probst secoua la tête et repoussa l'aube doucement : il réfléchissait.

Jamais cas semblable ne s'était présenté à lui, ni à ses amis curés.

Pourtant, laisser mourir sans consolation une âme repentante?... Non, il devait à son ami le pasteur de le remplacer de son mieux.

Brusquement, il alla prendre le petit crucifix de sa mère, dans sa chambre, et sortit, laissant Dortel avec son aube sur les bras.

L'œil anxieux, la respiration haletante, Lisbeth Berthold attend : « Viendra-t-il?... Ne viendra-t-il pas? »

Son œil fixe la porte.

M. Probst apparaît sur le seuil...

Il s'avance vers l'alcôve où Lisbeth gît sur un lit de plumes et sa tête seule émerge des oreillers, des « plumons » à damiers bleus et blancs qui semblent l'engloutir déjà.

Le curé prend la main décharnée et pose le petit crucifix sur le drap ; un peu embarrassé de ce qu'il doit dire, il hésite...

Lisbeth commence :

— Monsieur le curé, pensez-vous que Berthold m'attendra à la porte pour me faire quelque chose?

— A quelle porte, ma bonne Lisbeth?

— A la porte de... la mort. Monsieur le curé, je n'ai pas été toujours bonne pour lui ; il aimait le kirsch, et je ne lui en donnais pas, même quand il était fatigué. Et quand il était fatigué, je l'appelais paresseux, et alors ça le mettait en rage et il travaillait jusqu'à tomber. Je... je... Monsieur le curé, je crois qu'il est mort de trop travailler. Est-ce que le bon Dieu ne me punira pas et que Berthold ne m'attendra pas à la porte, pour me battre ou me jeter en enfer?... J'ai peur, — dit-elle, en se cramponnant à la main du prêtre.

Le curé posa son autre main sur la tête anxieuse et maigre :

— Infinie est la bonté de Dieu ! — dit-il. — Lisbeth, il vous pardonnera. Il ne faut pas avoir peur, Lisbeth. Voulez-vous réciter avec moi les prières que nous avons apprises ensemble à l'école? Voyons, dites : « Notre Père qui êtes aux Cieux... »

— Oui, monsieur le curé, je vais le dire avec vous, mais avant, approchez, j'ai quelque chose à vous dire tout seul.

Faisant signe à sa bru et à la servante de sortir :

— Monsieur le curé, — dit-elle, quand ils furent seuls, — mettez votre main sous le duvet, vous trouverez quelque chose de lourd... Tirez.

Le bon M. Probst tira, et il ramena quelque chose de très lourd et de gros.

— Monsieur le curé, j'aimerais que ce soient les pauvres qui l'aient, puisque mon Sepp est mort sans enfant. Elle... — Lisbeth jeta un coup d'œil farouche vers la porte où sa bru avait passé. — Elle s'achèterait des souliers et un fichu neuf chaque dimanche... Et puis le bon Dieu me pardonnera peut-être mieux comme ça, dites?

— Lisbeth, ne pensez pas à cet argent, vous verrez cela plus tard. Pour l'instant, priez avec moi :

« Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre volonté soit faite... »

Et tandis que les paroles emplissent la chambre de leur

rythme lent, monotone, M. Bonnis paraît sur le seuil. Mais, comme si elle ne l'avait pas aperçu, Lisbeth, regardant toujours le bon curé, redit à l'unisson ses paroles :

« Sur la terre comme au ciel... »

Et M. Bonnis resta sur le seuil, croisa les mains et sa voix se joignit aux leurs.

III

BRACONNIERS DU RHIN

Michel Armand naquit il y a plus de cinquante ans d'une vieille race de chasseurs. Tous les siens, aux larges épaules, aux grandes barbes carrées et souples, aimaient l'eau et les bois.

Michel, enfant, joua dans son jardin avec Léda l'épagneule et Azor le braque, dont le sommeil était coupé par des aboiements de chasse. A travers le grillage, il voyait les perdreaux picorant dans la volière, et il portait son pain aux chevreuils qui, dans un enclos, paissaient sous les pommiers.

Tout petit, il fut bercé par des histoires de chasseurs et de bêtes et il rêvait chaque nuit de forêts magnifiques. Dans sa chambre une vieille tapisserie figurait des cavaliers lancés après des loups et des cerfs ; Michel était bien sûr que, la lampe éteinte, tout le peuple du rideau quittait l'ombre des arbres bleus et verts et se répandait dans la grande pièce où il y avait des recoins si noirs. Il essayait souvent de se tenir éveillé pour voir la chasse, mais le sommeil le prenait toujours en traître, et — par prudence, à cause des loups — il se cachait chaque soir sous les couvertures, pour n'être pas mangé.

Un personnage, légendaire dans sa famille, hantait surtout son imagination, c'était Wildt, le pêcheur du Rhin, Wildt dont on racontait des histoires semblables à celles des Peaux-Rouges dans les livres.

Il y a sur le Rhin, bâtie loin des villages, sur la digue même du fleuve, entourée de roseaux, d'aulnes, de grands peupliers, une vieille maison de pêcheurs avec ses filets et ses barques.

Celui qui la bâtit est mort il y a cent ans. Il avait ses raisons pour l'isoler ainsi. Sans doute on y pêchait d'excellents poissons, mais on y faisait aussi, tout à son aise, la contrebande avec le duché de Bade, de l'autre côté de l'eau.

Le pêcheur des berges du Rhin sait qu'avec de la force et de l'audace, on réussit à traverser les tourbillons que les douaniers, nés ailleurs, n'osent pas affronter ; et la nuit au clair de lune ou au petit matin, muni d'une gaffe, on se laisse couler en biais vers la rive allemande.

Le père Wildt à l'œil bleu — un œil qui ne se voit ni aux gens des villes, ni même à ceux des villages — le père Wildt habitait la maison à présent et il y était pêcheur.

Avant l'aube, chaque matin, dans la brume, le long des roseaux, sa silhouette noire se dressait sur la barque, et son bras lançait le verveux.

Dans un grand vivier il enfermait le produit de sa pêche — brochets, carpes, anguilles et perches — jusqu'au vendredi suivant où sa femme les allait vendre au marché de Strasbourg.

Mais, avec ses yeux-là, on n'est pas que pêcheur, et Wildt faisait probablement comme ceux qui habitaient la maison avant lui... il passait le Rhin, la nuit...

Robuste comme un chêne, remuant comme un écureuil, il faisait encore une troisième chose : il gardait une chasse que le père et les oncles de Michel avaient autour de sa maison. Un certain nombre de bécasses, de canards sauvages, de lièvres, s'en venaient finir dans sa casserole, mais Wildt braconnant, empêchait les autres de braconner, et il était précieux pour les chasseurs.

Car personne ne savait épier comme lui le gibier au moment de la passe des canards et des oies sauvages, cette chasse d'hiver que l'on fait à l'affût, quand il gèle à pierre fendre, et que les chasseurs, dans leurs fourrures et leurs hautes bottes, ressemblent à des Esquimaux.

Il parut à Michel que les portes d'un monde merveilleux s'ouvraient devant lui, lorsque, déjà grandet, son père lui

proposa de connaître ce héros légendaire et qu'il l'amena un automne sur la digue, pour y demeurer quelque temps à chasser.

Le Rhin, cette année-là, débordait de ses rives ; les arbres et les maisons émergeaient d'une nappe blanche, étincelante. La voiture, portant Michel et son père, s'aventura bientôt en pleine inondation. Le flot monta jusqu'au marchepied : c'était follement amusant pour Michel de se promener dans une voiture pareille à un bateau. Les pas des chevaux faisaient rejaillir l'eau bruyamment jusqu'à leur poitrail, et les bêtes, conscientes du danger, cherchaient le sol avec leurs sabots.

Alexis était un fameux cocher qui avait fait déjà maints trajets de ce genre ; il connaissait sa route. Quelques pas imprudents et l'équipage voguait en plein fleuve vers Cologne et Mayence... car le Rhin ne badine pas. — La petite maison du pêcheur avec son jardinet parut tout à coup sur la digue, pareille à un îlot, pareille encore à l'Arche de Noé, car la vache, les chiens, le cochon et les poules, devant la maison, contemplaient le miroir d'eau d'un œil consterné. Les filets et les bateaux étaient groupés aussi près de la porte où Wildt se tenait debout, en regardant couler le Rhin.

Quelle vie commença, délicieuse pour Michel ! Toute la journée en barque, à pêcher ou à chasser ; le gibier d'eau, réfugié sur les buttes, était facile à tirer.

Le soir, Wildt faisait cuire des anguilles, ou sautait une matelote au vin rouge :

— Les poissons, — disait-il, — ne doivent pas être touchés par une femme.

Et il se mouchait avec dédain. — La sienne donc ne faisait que la soupe.

Après il racontait quelqu'une de ses aventures — par exemple comment des braconniers l'avaient tenu enneigé dans une cabane trois jours durant, sans boire et sans manger, et comment la troisième nuit il s'était échappé par le toit.

Puis, on allait se coucher, las d'une douce fatigue, qui rendait le corps semblable à une balle de coton.

Quand il fallut repartir, Michel ne le pouvait plus. La vache, les chiens, les poissons, les bateaux étaient des amis qui l'en-

touraient de leurs liens. Contre une fenêtre aux volets clos, un essaim avait bâti une ruche, on y suivait l'activité dévorante des abeilles à travers la vitre, et Michel regardait cela longuement, chaque jour... Comment quitter tant de choses bonnes et rustiques?

Son père, le sentant de sa race, le confia pour quelque temps au garde et à sa femme.

Alors commença une existence plus belle encore, la propre vie de Wildt. Le garçon le suivit partout ; comme les eaux avaient baissé, leurs courses à travers bois et roseaux se prolongeaient pendant des heures. Dans les grandes flaques restées aux creux des terres on pouvait saisir à la main les gros poissons prisonniers. Michel sut bientôt reconnaître la trace que la belette laisse sur une pierre, l'empreinte du chevreuil, de la bécasse et des autres bêtes sauvages. Le cri de la chouette ne lui faisait plus peur ; tous les appels des oiseaux aquatiques lui devinrent familiers. La griserie de la vie primitive le prenait tout entier.

Il fut si bien le camarade de Wildt que celui-ci ne lui cacha plus ses tours. Du reste le père de Michel protégeait Wildt dont le pittoresque lui plaisait, et le garde ne l'ignorait pas.

Wildt, en passant un matin devant le bel étang d'une saulaie, s'assit au bord, avec le garçon, et il lui raconta l'histoire que voici :

Dans l'étang, par un jour accablant d'été, il s'était plongé après avoir déposé sur la rive ses vêtements et son fusil. Il goûtait la fraîcheur de l'eau et regardait filer le fretin entre ses mollets, quand un rire lui fit lever la tête. Deux hommes sur la rive saisissaient son arme et ses hardes.

— Hé ! hé ! mon vieux Wildt, — crie l'un, grand diable que le garde avait pincé à poser ses collets, — je te souhaite bon retour à la maison, et t'enrhume pas, surtout!

— Bon retour, — ajoute le second braconnier, qui tenait le fusil volé.

Là-dessus, ils disparaissent.

Que pouvait entreprendre Wildt, nu comme un ver et désarmé ? un homme nu, même un Wildt, est toujours ridicule.

Rageant, pestant, il sort du bois et court vers sa maison

comme s'il avait vingt diables à ses trousses... il avait peur des gendarmes ! (Il en riait encore, de sa peur.)

Il arriva chez lui, haletant, barbouillé, et sa femme qui balayait la cour, lui envoya son balai sur la tête, pensant voir un malfaiteur ou un fou.

— Les gaillards me le payèrent cher, — disait Wildt, — je les ai repincés après ! mais les c....., ils avaient déjà vendu mon beau fusil !

Il s'établit ainsi des inimitiés entre gardes et braconniers, des haines qui entraînent même la mort d'un ou de plusieurs adversaires.

Michel ne passait plus devant l'étang, sans rêver aux fameux braconniers qu'il aurait voulu connaître et son vœu fut exaucé un jour, de façon tragique.

Wildt et Michel étaient ce jour-là à la pêche. Le garde s'avançait dans les roseaux, pendant que dans le bateau amarré, Michel attendait.

Soudain s'élève un bruit de querelle et la voix de Wildt résonne avec colère.

Une lutte tenace et sourde suit, on entend un corps tomber à terre.

Une lutte avec qui? et pourquoi?

Michel sent qu'il se passe une chose grave, là, derrière ces roseaux ; il sent qu'il « doit » faire quelque chose pour aider son ami...

Le fusil est au fond du bateau, il le prend...

En deux bonds, il est auprès du garde et de son agresseur qui le tient terrassé.

Mais deux autres personnages s'approchent aussi, louches.

Michel a épaulé...

— Si quelqu'un bouge, je tire, — crie sa voix claire de fille.

Wildt, à ce moment, par un vigoureux coup de reins se dégage, il empoigne le fusil... le coup part.

Un hurlement y répond et un homme s'affaisse.

Alors le garde saisit Michel par le bras et saute avec lui dans la barque qui s'éloigne, rapide.

Des pierres tombent sur l'embarcation, l'une frappe le garde au front, et il arrive à sa maison, tout saignant.

— Tu as eu peur, petit?

Michel était blême...

— Je ne sais pas, je crois que j'ai peur seulement à présent.

— Allons, mon garçon, ça mérite une goutte de kirsch ; sans toi, j'étais fichu. Tiens, bois comme un homme, ça te remettra. Ces brigands m'avaient pris un beau chevreuil au lacet.

— Ah ! c'est pour un chevreuil que vous vous êtes battus, — dit Michel, qui jusqu'à ce moment ignorait la cause du conflit.

Quand Wildt eut pansé son front avec l'aide de sa femme, il s'assit à la vieille table dont les pieds étaient reliés par des traverses, à la mode de chez nous, et il songea longuement.

Puis il fouilla pour trouver une plume, un papier et il écrivit ceci :

« Monsieur Armand,

» J'ai été attaqué aujourd'hui par trois drôles, j'en ai peut-être tué un. J'aimerais que vous repreniez Michel, parce que ça n'est peut-être plus très sûr chez nous, en ce moment.

» Votre serviteur,

» WILDT »

Et il attendit la nuit close pour porter sa lettre au village le plus proche.

Ainsi se termina le premier séjour de Michel sur la digue.

Combien de fois il y revint, depuis, quand il fut jeune homme ! et quand il fut homme mûr !

Wildt n'y est plus ; depuis bien des années il repose au cimetière du village, parmi tant d'autres morts, — cruelle dérision pour un sauvage comme lui, de ne pouvoir dormir seul au milieu d'une forêt !

Mais son souvenir flotte partout, laissant un parfum âpre aux branches des chênes, à la quenouille des roseaux, aux mailles des filets, et la couleur du Rhin fait penser à ses yeux.

IV

LES AMIS DE TINE

Le Soldat de Napoléon.

C'était avant la Noël, le ciel était jaune et le vent soufflait à la neige. Dans la remise, Jacques avait tiré la toile de dessus le traîneau, il astiquait les lanternes et remplissait de paille le fond du véhicule rustique. Tine entre, les mains fourrées dans ses moufles :

— Ho ! Jacques, comme on va s'amuser, voici la neige qui arrive. Où donc veux-tu aller avec le traîneau?

— Oui ! ça va tomber ferme, — dit Jacques, en regardant le ciel. — J'irai à la montagne demain pour chercher quelques bouteilles de kirsch, chez Xavery, le marchand de bois. Tu sais bien, le fils du vieux Schmoll, l'homme qui a cent ans?

— Oh ! mon petit Jacques, — crie Tine, — comme je voudrais le voir, l'homme de cent ans, qui a fait les guerres de Napoléon ! Est-ce qu'il sait beaucoup d'histoires? Dis, Jacques, est-ce qu'il y avait encore des fées du temps de Napoléon?

— Je ne pense pas, — fait Jacques en riant.

— Et ne crois-tu pas, Jacques, que s'il y avait encore de bonnes fées, à présent, les Prussiens ne nous auraient pas pris l'Alsace?

— Sacrebleu ! ce n'est pas de bonnes fées, mais de bons généraux qu'il aurait fallu !...

— Dis donc, Jacques, comment c'est fait un homme de cent ans?

— Comme un vieux singe ridé !

— Ne te moque pas de moi, vilain.

— Eh bien, écoute. Schmoll a un grand sabre, un bonnet à poils gros comme un buisson, une barbe blanche jusqu'aux genoux, et des éperons longs comme mon bras. Là, es-tu contente?

— Ho ! mon petit Jacques !... Et sait-il beaucoup d'histoires du temps que Napoléon se promenait sur les routes avec des mille de canons et de soldats, et que ça roulait comme un grand tonnerre? Tu m'as dit ça... Emmène-moi, emmène-moi là-bas, demain, veux-tu?

— Mais oui, si on te le permet.

— Jacques, Jacques ! et voilà la neige qui commence à tomber, regarde !

Tine saute de joie.

— Partons demain.

Le beau départ au matin, avec les sonnailles du cheval, le glissement du traîneau sur la route étincelante ! Médor suit en jappant. Tine, emballée dans ses couvertures, s'est assise à côté de Jacques et, hors du village où les oies encombrent la rue, il lui confie les rênes. Mais Tine veut aussi le fouet — comme un cocher, — dans ses petites mains emprisonnées de moufles.

Clic ! Clac ! elle fouette le long de la grand'route entre les hauts noyers. La neige est éblouissante et gaie. Les villages au loin sont blottis comme dans la ouate et leurs clochers s'élèvent guetteurs, au-dessus des maisons.

On traverse toute la plaine et puis on arrive aux bords de la forêt.

Plus un homme, plus une maison, les arbres dépouillés ont des fleurs de givre et toute la forêt, blanche dans son manteau de neige, dort, silencieuse.

Par instants la cognée d'un bûcheron résonne ; les corbeaux sur les grands hêtres se font d'étranges révérences, puis s'envolent, croassent, et les sons vont mourir dans la mystérieuse forêt.

Tine est muette sur son siège, son fouet muet aussi. Un chevreuil bondit sur les fougères sèches ; un écureuil fait craquer une branche morte, et le cœur tressaille à chaque bruit.

Est-ce là, dans cette forêt qu'habite le grand Schmoll? dans une caverne? ou dans un château de neige? et il doit savoir tuer les ours et les loups... Mais le froid engourdit les rêves ; la nuit vient...

...Jacques a repris les rênes, et les lanternes jettent des

ronds lumineux sur le chemin qui monte, toujours, à travers les grands bois. Le voilà qui débouche sur une prairie blanche où s'élève un clocher...

Dans une vaste cour dont il ouvre la porte grinçante, Xavery enlève Tine, raidie sur le siège. Il l'assoit dans la grande chambre où ronfle le poêle. Le plancher de sapin est blanc comme une nappe déployée ; la table massive avec ses bancs se dresse dans un angle.

C'est l'heure du repas. Bientôt, les fils et les valets entrent, et la chambre paraît à Tine se peupler de géants, tant ces bûcherons sont hauts.

Au bout d'un moment la porte se rouvre encore.

— Père Schmoll, — s'écrie Jacques.

C'est ça, le compagnon de l'Empereur! qui se traîne sur des cannes! Ses genoux tremblent, il a une tête pointue comme un oiseau, ses yeux clignotent : Tine regarde, consternée.

— Bravo ! père Schmoll, on va en boire une fameuse, ce soir. A table ! la compagnie, — crie Jacques.

Schmoll s'assoit, et les autres aussi à la file sur les bancs, tandis que la mère Xavery apporte un monceau de pommes de terre. De leur peau fendue, monte une vapeur appétissante. Les bûcherons piquent dedans avec leurs couteaux et ils les dépouillent sur la table polie, puis, à la ronde, on verse le caillé, qui tremble en blanches masses dans les faïences vertes... Personne ne parle... On entend seul le bruit des fortes mâchoires...

Assise en face de Schmoll, Tine ne le quitte pas des yeux : elle attend ses histoires. Comme ils mangent lentement tous !... Enfin, Jacques débouche la bouteille :

— Père Schmoll, à votre santé !

Tous trinquent, les langues se délient ; ils parlent des Français, de la guerre. Jacques tape sur l'épaule de Xavery, son vieux compagnon d'armes. Il crie, il boit par verrées. Les hommes s'excitent ; seuls la mère Xavery et Schmoll restent silencieux. Jacques pose son verre sur la table et lance à Schmoll :

— Hé là-bas, père ! vous en avez aussi à raconter, vous, des histoires? On se battait ferme de votre temps !

L'ancien lève la tête :

— C'est si vieux !

— Allons donc, commencez vos histoires, on attend.

— Des histoires? Je me serais fait hacher pour l'Empereur quand j'étais jeune, mais voyez-vous, quand on est si vieux que moi, on comprend autrement. La guerre est une bien vilaine chose, allez ! la guerre ne devrait plus exister...

La mère Xavery hoche la tête. Tine prend Jacques par la manche et lui dit à l'oreille :

— Il n'aime pas la guerre, dis?...

— Est-ce que je sais moi ! Il radote le vieux !

Un silence a suivi les mots du centenaire, la bouteille se vide, sans gaîté, bientôt les bûcherons ont sommeil ; ils se lèvent et s'en vont tous.

...La mère Xavery est restée seule avec Tine.

— Schmoll n'aime pas la guerre, dites? — demande l'enfant.

— Ça, ma petite, c'est des histoires d'hommes, si on écoutait les femmes, il n'y aurait plus de ces mauvaises guerres.

Tine la regarde étonnée.

— C'est mauvais la guerre? Mais quand Jacques raconte, c'est amusant.

— Amusant ! mon enfant ! Si tu l'avais vue comme moi ! Après la bataille, tu sais, chez nous, à Reichshoffen, il y a cinq ans, les ruisseaux coulaient rouges ; il y avait des morts, des blessés partout, au milieu des blés foulés, des vignes, — des milliers, des milliers ; — jamais je n'oublierai leurs cris. J'étais descendue avec les autres femmes. Il ne raconte pas ça, ton Jacques, il n'a pas de fils... Pense ! il y avait des cavaliers et des chevaux embrochés dans les pieux des vignes !

Elle se couvre le visage.

— Et on élève ses enfants pour les faire tuer comme ça !

Tine est devenue très pâle, sa lèvre tremble : la Xavery l'aperçoit, et vite elle ajoute :

— Viens, petite, ce n'est pas pour les enfants ces vilaines choses ; allons nous coucher.

Elle soulève le duvet et Tine s'enfouit dans la plume.

Bientôt la Xavery ronfle, mais Tine ne peut dormir.

...Un petit rond de lumière danse sur le plancher, devant le poêle. Sur la commode le hibou empaillé ressemble au père Schmoll...

Les Foulards du Grand-Père.

Dans la chambre des enfants, le poêle ronfle, exhalant une bonne odeur de sapin. Un petit pot de terre ronronne, empli de tisane... La lampe brûle sur la table, et Lissel tricote.

On entend souvent tousser dans le fond de la chambre où Tine et « Petit Frère » sont couchés, enfouis jusqu'aux yeux sous les édredons. C'est qu'ils ont pataugé l'autre jour dans la fontaine gelée, et sucé des glaçons : le jeu a mal fini !

Il y a cependant un adoucissement au régime sévère du rhume qui vous tient enfermé dans les couvertures sans bouger : c'est la bonne tisane qui chauffe sur le poêle et que Lissel achète à l'épicerie du village ; — mélange de réglisse de violette, de bourrache, et aussi de caroube que l'on appelle au pays d'Alsace « le pain de Saint-Jean » (parce qu'on suppose que ce pain a nourri saint Jean dans le désert).

Il y a une autre chose exquise, c'est lorsque maman oint Tine et « Petit Frère » de graisse d'oie chaude, et qu'elle les empaquette ensuite dans les vieux foulards de grand-père.

Mais chut ! six heures sonnent, le coucou fait six révérences et Lissel pose sur le poêle le petit pot de grès contenant la bonne graisse d'oie. — Maman vient...

Elle entre, portant les vieux foulards à fleurs que grand-père mettait dans les poches de sa redingote, avec sa tabatière d'argent.

— Je veux le foulard jaune avec les oiseaux ! — crie Tine.

— Je veux le foulard vert avec le tigre, — clame « Petit Frère » enroué.

Maman sourit.

— Vous n'aurez ni l'un ni l'autre, si vous sortez les bras de vos couvertures, méchants !

— Faut pas que le tigre mange mon polichinelle, — ajoute « Petit Frère » en embrassant la bosse rouge de son ami qui déteint sur sa joue en moiteur.

Voilà que Lissel et maman étendent sur la table un drap replié. Elles y déposent Tine, nue comme un ver et maman trempe ses longs doigts dans la graisse du petit pot. Elle en couvre toute la poitrine de Tine.

On applique le grand foulard jaune sur le corps huileux et en un clin d'œil, Tine est retournée pour subir sur le dos la suite de l'opération.

— Ho ! que c'est bon ! — répète Tine qu'on porte dans ses couvertures, empaquetée de foulards et de linges.

Une bonne nuit de transpiration et demain plus de rhume. C'est là le vieux remède des mamans d'Alsace.

Quand « Petit Frère » à son tour est déposé dans le lit, ficelé comme un saucisson, il crie :

— Maintenant, donne la tisane et raconte l'histoire du petit nègre.

— Vous la savez aussi bien que moi, — répond maman.

— Non, non ! raconte...

Maman s'est assise près des lits ; elle a posé une main sur la tête de Tine, l'autre sur le front de « Petit Frère ». Elle commence :

— Vous savez que les foulards furent rapportés des Indes par un ami de grand-père, qui s'en était allé là-bas, chasser les tigres et les éléphants. Il marchait dans la forêt remplie de singes, de serpents et de bêtes féroces, seul avec son grand fusil.

» Quand il eut tué beaucoup de bêtes, il voulut revenir en France avec leurs peaux et leurs défenses ; il avait aussi trois petits singes vivants dans une cage, et un gros vilain serpent, roulé dans un panier.

— Le panier était bien fermé, dis, maman? — demande « Petit Frère ».

— Certainement, gros poltron... Et le chasseur avait encore des flèches empoisonnées, de belles étoffes. Il s'embarqua donc sur un beau navire. Mais ce beau navire fit naufrage pendant la tempête, et le chasseur perdit tout ce qu'il rapportait, sauf les foulards de grand-père. Et les naufragés se réfugièrent sur un radeau, sans vivres à manger.

A ce moment du récit, Tine et « Petit Frère » anxieux, sortent leurs têtes des couvertures : maman va parler du petit nègre que l'on devait manger tout cru. Un frisson court dans leur dos.

— Déjà un homme s'approche du petit nègre avec un grand couteau, dit maman, lorsque la vigie s'écrie : « Une voile à l'horizon ! » On lâche vite le petit nègre, on court hisser sur le mât la chemise du capitaine et les foulards de grand-père.

— C'était le mien, n'est-ce pas maman, — fait Tine.

— Non, c'était le mien, dis, — interrompt « Petit Frère », pleurnichant.

— C'était je crois l'un et l'autre, pour faire le signal plus grand, — ajoute maman.

...Satisfaits de savoir les naufragés en sûreté sur le nouveau navire, « Petit Frère » et Tine laissent venir à eux le « marchand de sable » qui remplit de ses menus grains les yeux des petits enfants. Tandis que la voix de maman se fait de plus en plus lointaine, le petit homme verse à pleines mains, les paupières se ferment, les têtes s'alourdissent... Maintenant les enfants n'entendent plus la voix de maman...

Elle se lève, doucement, elle dépose un baiser sur chaque front, remet une bûche dans le poêle et souffle la lampe.

Quand le coucou chante minuit, l'œil jaune de la petite veilleuse regarde seule le sommeil calme des petits enfants; Lissel dort aussi.

Odile.

La rue du village était fraîchement balayée et les oies caquetant s'y promenaient en troupeaux : les bœufs du labour et les enfants de l'école ne troublaient pas leur marche lente : c'était le « dimanche ».

De la boulangerie sortait une odeur de galette, et l'aubergiste sur sa porte avait son habit neuf. — Tine entre chez Odile. Au milieu de la cour bien rangée, le vieux Pierre, habillé pour l'église, tortille la mèche d'un fouet. Ses doigts calleux manquent de souplesse et il jure quand la cordelette échappe de sa main.

— Bonjour, Pierre, — crie Tine, — est-ce que la vieille m'a fait des gâteaux ce matin?

— Vas-y voir, — dit Pierre, clignant de l'œil.

Tine secoue la terre de ses chaussures. Au pied de l'escalier

des sabots sont rangés, car Odile et Pierre ne gravissent qu'en chaussons les marches bien lavées qui mènent à leurs chambres.

Tine monte et pousse la porte, elle entre dans la cuisine. Du four au dressoir elle cherche, fouille : point de galettes.

Elle entre dans la chambre : devant la glace Odile s'habillait pour l'église, et ses bons yeux sourient, en voyant dans le miroir Tine entrebâiller la porte.

— Tu veux ton gâteau, petite gourmande? Vois, je l'ai caché dans le tiroir au pain, à cause des mouches. Il y a beaucoup de sucre aujourd'hui, et des amandes aussi.

Tine se met sur le banc, près de la fenêtre : elle ouvre le long tiroir de la table ; sous une serviette de toile filée à la main, ornée de grands chiffres rouges, elle voit la forme ronde de sa galette. Gourmande, elle la coupe, avec le grand couteau.

— Mange, — dit Odile, — pendant que je finis de m'habiller.

Et elle reprend sa toilette, avec le soin d'un officiant.

De ses cheveux gris nattés en cordelettes elle fait un chignon maigre, puis ses doigts humectés lissent les bandeaux ; et lorsque les cheveux sont lissés et brillants à s'y mirer, elle s'arrête, satisfaite. Ses vieux coudes pointent hors des manches de toile éclatante ; encadrés dans sa chemise aux plis nombreux, son cou et sa tête apparaissent, ridés comme un cuir ancien. Tine les regarde.

— Odile ! tu es bien vieille, dis?

— J'ai été petite comme toi, ma fille.

Tine réfléchit comment Odile avait pu être jeune. La chose lui paraît étrange mais, sans dire mot, elle se remet à manger.

— Oui, il y a plus de sucre que dimanche et de grosses amandes, c'est bon aujourd'hui !

Odile sourit et enfile ses souliers à larges nœuds ; elle vêt sa robe noire, plissée raide sur les hanches. Elle noue son tablier de taffetas brun, croise son fichu aux longues franges, puis elle ouvre la vieille commode. Aussitôt Tine se lève et dresse la tête au-dessus du tiroir.

— Quel bonnet dois-je mettre ? — demande Odile.

— Le brun, — fait Tine d'un air délibéré.

Le bonnet est de brocatelle mordorée à fleurettes noires ; le fond ample, ouaté, forme une auréole. Odile le pose délicate-

ment sur sa tête et noue les brides en papillon ; puis elle prend son mouchoir parfumé de lavande, son livre de prières et referme le tiroir. Ensuite elle sort avec Tine et descend l'escalier.

Derrière la maison se trouvait le jardin, au milieu des vergers. Il n'était pas grand, le jardin de la vieille Odile, mais les choux et les salades y laissaient une petite place aux fleurs qu'elle aimait. Il y avait de grands lys, des rosiers mousseux, de petits œillets sentant le poivre, et ces nigelles bleues dont la fleur se cache dans un fin voile de verdure, ce qui les fait nommer dans le pays d'Odile : « Marguerite au buisson ». Les fleurs étaient plantées le long des buis, bien à portée de la main.

Les cloches sonnaient quand Odile entra dans le jardin. Elle marchait avec précaution, respectueuse de son costume et du livre qu'elle portait ; ses souliers neufs craquaient, son tablier bruissait. Elle se pencha vers les fleurs ; elle prit une branche de thym et une rose ; elle aspira leur parfum, puis elle les déposa dans le livre, la corolle de la rose dépassant les feuillets.

Chaque dimanche, avant l'office, Odile descendait ainsi au jardin pour y cueillir des fleurs odorantes pendant que les cloches sonnaient.

— Tu ne viens pas avec moi, Tine?

— Non ! j'aime mieux rester dans le jardin.

— Alors, adieu et garde bien les petits lapins.

Odile sortit de chez elle avec le vieux Pierre ; ils montèrent la rue du village au milieu des oies tranquilles. D'autres paysans comme eux allaient vers l'église, et de loin Tine les vit, pareils à des insectes, dans leurs costumes d'antan. Les femmes en grosses jupes et en coiffes semblaient des scarabées ; les vieux hommes en frac, en haute cravate, étirés, longs, paraissaient des sauterelles.

Et lorsque tout le monde eut franchi le porche la cloche s'arrêta de sonner.

Dans le jardin Tine rêve.

Étendue près de la ruche bourdonnante elle suit le vol des abeilles. L'air est tiède et parfumé. A travers les paupières de la fillette, les rayons du soleil semblent vivre et bourdonner aussi.

Souvent, le dimanche, elle reste seule ainsi au jardin. Il y fait meilleur qu'à l'église, où l'on s'ennuie tant à rester immobile.

Là-bas Tine a beau respirer des branches de thym, comme Odile, pour ne pas s'endormir. Pendant le long sermon sa tête retombe (et celle d'Odile aussi), mais Odile est vieille... et patiente.

Dans le jardin quelle douceur !

Personne. Pas une voix ; rien que les abeilles, les fleurs, les oiseaux, le vent.

...Une petite langue chaude vient tout à coup caresser son visage. C'est Rim, le chien qui la regarde et remue la queue ; à son cou pend une cordelette rompue. Il se couche contre elle, au soleil, et il s'endort...

...Tine regarde les hirondelles nichées sous le toit. Inlassables, le père et la mère viennent avec la becquée et encore et toujours ; les jeunes crient sans arrêt.

Soudain, elle entend un galop furtif... et dans les choux, devant elle, deux yeux, sous de longues oreilles, la contemplent ; après les premiers, d'autres yeux regardent, d'autres oreilles remuent. Et puis, elle voit le défilé des lapins, grands et petits, sortir de la cage dont Rim a brisé les barreaux. Et tous viennent vers les choux, ils broutent les feuilles croquantes et leurs oreilles remuent craintives, et leurs yeux doux, étonnés, cherchent ceux de Tine. Longtemps elle les regarde manger, se gratter, aller vers d'autres feuilles.

Mais Rim rompt le charme ; il s'éveille. Flairant le vent, d'un bond il est dans les choux. Aussitôt, petites queues, dos ronds, longues oreilles, de détaler par-dessus les carottes, les choux, les salades, en tous sens, éperdus. Alors Tine se fâche et reprend le chasseur par sa corde et tandis qu'elle le tient, les cloches sonnent la sortie de l'église.

...Alors Tine se souvient. Doit-elle rentrer les lapins? Mais d'un brusque mouvement elle se rassoit par terre, tenant Rim. Et les petits lapins craintifs reviennent doucement, lentement vers les choux, et Tine de nouveau les regarde manger, se gratter, sauter parmi les feuilles.

Quand Odile rentra au jardin avec sa robe bruissante et sa rose fanée dans le livre, Tine répondit à son regard :

— Chère Odile, laisse aussi leur dimanche aux petits lapins, aujourd'hui.

H. ROSNOBLET

LETTRE DE VERDUN

Au commandant Marcel Prévost.

Vous avez si aimablement accueilli mes premiers souvenirs de combat que je m'enhardis à leur donner une suite. Me permettez-vous, cette fois encore, de ne voir en vous qu'un frère d'armes et, tout rondement, comme si nous nous étions toujours connus, d'échanger avec vous quelques pensées qui me paraissent susceptibles d'exalter la confiance du pays?

Je voudrais tant qu'on sût ce que font nos soldats, ce qu'ils donnent, ce qu'ils méritent ! D'aucuns s'essaient à dissimuler l'énormité de notre effort de résistance à l'heure où s'écrase sur nos têtes la voûte de fer et de feu créée par le plus puissant génie du mal que le monde ait jamais connu. Ils ont tort. La ruée qui descend vers nous, le tourbillon qui nous enveloppe, l'orage qui nous assourdit sont l'œuvre vraiment extraordinaire de ce génie et, s'il excelle à détruire, nous n'en avons que plus de mérite à lui survivre. Il s'était dit :

« Contre toutes les prévisions, les Français m'ont résisté; ils ont même poussé l'audace jusqu'à me battre ; mais je saurai bien accumuler contre eux les formidables ressources de mon infernal empire et un jour, alors qu'ils se glorifieront de m'avoir égalé, je démasquerai brusquement la totalité de mes moyens, — et je les terrasserai. »

— Génie du mal, tu t'es trompé ! Mais si notre patrie reconnaissante à son armée veut mesurer ton erreur, qu'elle sache d'abord les garanties dont tu t'étais entouré...

Dans une profonde et large vallée s'étalent en grandes boucles les méandres d'une rivière mal desservie par une pente insuffisante. Les prairies inondées donnent asile aux eaux françaises qui présentent, à quelques kilomètres vers le Nord, une barrière à ne point franchir et qui s'attardent en sol ami. Les routes et les chemins s'éloignent en serpentant vers les coteaux, à découvert d'abord sur des glacis nus et arides, puis plongeant dans les bois où l'œil ne les suit plus. De-ci de-là, sur leur parcours que l'on devine encore, la toiture d'une caserne, le pignon d'une maisonnette, la superstructure d'un ouvrage fortifié émergent de la sombre futaie. Au centre du cirque, la ville se tapit contre les versants les plus abrupts qui descendent du Nord, ses toits grisaille confondent leurs chaos avec la crête de la citadelle et des vieux remparts, les tours carrées de sa cathédrale évoquent la puissance évanouie des antiques prélats.

Paysage de paix? On s'attarderait à le croire, si les souvenirs d'autrefois que notre rêve effleure en descendant des lourds camions n'étaient brutalement chassés par l'aveuglante réalité. Car le sol tremble et paraît moins stable sous nos pieds que ne l'était le plancher trépidant des autos. L'air est sillonné de sifflements étranges que l'on cherche à regarder et qui se concrétisent en explosions volcaniques où la terre, les arbres, les maisons mêlent en gémissant leurs débris arrachés. Des flancs des coteaux et du sein des forêts s'élance la grande voix de nos canons, qui s'amplifie de résonances et d'échos et qui s'harmonise en un grondement continu, son ami, toujours reconnaissable dans la confusion de la bataille. Des oiseaux de proie, qui planent en ronronnant et montrent sous leurs ailes la cocarde tricolore ou la sinistre croix noire, fondent les uns sur les autres et sont jusqu'au zénith les témoins de la haine exhalée de ce monde ; parfois l'un d'eux, bolide incendié, trace sur l'horizon sa course échevelée, et cent mille spectateurs, dans le cirque, applaudissent ou pleurent devant le triomphe ou la chute de leur champion. Plus pai-

sibles d'aspect, les longues chenilles vertes balancent au-dessus des crêtes leur poche d'hydrogène et d'un bout à l'autre du champ de bataille s'observent, s'épient, se défient, laissant descendre par le fil invisible qui les retient au sol le renseignement dangereux comme un venin mortel. Les ondes hertziennes ajoutent à ces duels leurs conflits invisibles et l'on voudrait pouvoir saisir aussi leurs chocs, les actions par lesquelles elles cherchent à se contrecarrer, leur enchevêtrement, les ruses et les envolées savantes qu'elles emploient pour toucher au but, pour faire vibrer l'antenne où les attend l'écouteur impatient. Partout la lutte et nulle part la trêve.

Il faut monter là-haut, vers ce fort qui couronne les bois et qui, dans un fracas indescriptible, s'empanache de fumées noires. Ce ne saurait être un mystère, car l'ennemi le sait aussi bien que nous, le poste de commandement est là, où vont les chemins et le rail, où les fils téléphoniques s'entrecroisent, où les signaux optiques se posent en passant. La perspective des dangers qui nous y attendent fait battre un instant nos tempes sous le casque d'acier qui les enserre, mais qu'importe? Les individus se perdent dans la nuée des combattants, on ne s'appartient plus, on se doit au salut de la ville et du pays. Nous montons. Chaque pas nous révèle les plus saisissantes réalités et, comme si nous en étions à notre première visite aux enfers, nous savons encore nous étonner : cette épreuve ajoutée à tant d'autres arrivera-t-elle à nous blaser? La route stratégique n'est plus ce ruban aux élégants lacets qu'une obstination de poésie me faisait entrevoir il y a un instant, c'est une fondrière épouvantable où s'emmêlent et s'embourbent les véhicules disparates d'une interminable théorie : les camions bâchés de vert, chargés de munitions, de fils de fer, de piquets, de sacs à terre, de vivres, d'artifices, étrange bric-à-brac indispensable aux combattants ; les fragiles autos des officiers de liaison ou d'état-major talonnés par l'urgence de leur mission, qui cherchent à forcer le passage obstrué, bondissant de trou en trou, plongeant leurs roues jusqu'au moyeu dans la boue visqueuse et fuyante des bas côtés, sifflant, cornant, ronflant, crachant brutalement leurs gaz au nez des malheureux piétons ; les fourgons et les chariots de tous les gabarits, aux conducteurs souvent plus bohémiens que

soldats, aux attelages efflanqués, aux planches disloquées et craquant sous le faix ; les cuisines roulantes où, derrière la cheminée de tôle vacillante et grinçante, sous les volutes d'une maigre fumée noirâtre, s'échafaudent pêle-mêle les sacs de pommes de terre, les boules de pain enfilées en chapelet sur une ficelle graisseuse, les inénarrables ustensiles d'une quincaillerie tordue et bosselée, les tonneaux d'où le vin qui suinte se mélange en bouillie à l'argile adhérente... puis, couronnant le tout, le cuisinier béat, torse affalé, jambes pendantes, qui enfreint sans pudeur les consignes les plus sévères en surchargeant le pauvre véhicule, pour goûter un moment de répit qu'il juge indispensable à l'intérêt général !

Nous montons. Lorsque nous pénétrons sous bois, le tableau de bataille se précise : la plupart des voitures s'arrêtent aux lisières pour accomplir leur besogne de ravitaillement en tous les points de bonne réputation, où l'on connaît une certaine discrétion aux obus ennemis ; d'autres s'aventurent encore... et leur chemin se jalonne de cadavres sanguinolents, bêtes ou gens, dont la vue lamentable ferait frissonner des novices, et l'on heurte partout des débris informes, roues, brancards, caisses éventrées, lugubres témoignages d'une audace jamais enrayée. La forêt et ses profonds ravinements répercutent l'écho d'explosions incessantes et sur nos têtes se rabattent en lourde pluie les branchages, les mottes de terre, les éclats. Une odeur âcre et pénétrante nous prend à la gorge, un irrésistible picotement nous attaque aux yeux, nous n'avons que le temps de sortir nos masques et nos lunettes et, cortège dérisoire de ce carnaval de la mort, — car c'est aujourd'hui le « dimanche gras », — nous montons, nous montons toujours.

Auprès de deux maisons éventrées où les blessés et les mourants viennent chercher un refuge illusoire, voici le poste où nos prédécesseurs vont nous passer la prise en charge du secteur. C'est un tunnel du « Péchot » : un compartimentage de sacs à terre y établit, à l'entrée, une chicane contre les gaz, mais arrête du même coup le peu de lumière qu'on voudrait introduire avec soi. Quel intérieur ! Plus de vingt officiers de tous grades travaillent, vont et viennent, causent, mangent,

dorment dans ce taudis. Le vacarme est assourdissant. Nous nous groupons autour d'une table branlante, sous la flamme fuligineuse d'une lampe expirant du manque d'oxygène. Sur une carte maculée et crayonnée de toutes couleurs, on nous expose une situation confuse, comme le sont toutes les situations de combats en cours. Il faudra que nos troupes entrent en ligne à la nuit, sous les feux qui ne cesseront pas, amenées au contact de l'ennemi par des guides dont quelques-uns se perdront ou seront tués, mais dont alors on devra savoir se passer. Et là, toute affaire cessante, elles supporteront le choc, elles attaqueront, elles entreront en liaison avec l'artillerie, elles seront un point dans l'espace, ignorantes des lois de leur gravitation, mais conduites et orientées cependant par les fils invisibles que l'on remet entre nos mains. Nous réglons au mieux tous les détails et, dans tout ce personnel inconnu qui nous apparaît comme un défilé d'ombres chinoises, nous choisissons à tour de rôle celui qui doit nous renseigner ou nous aider.

« — Tiens, mon vieil Honat, c'est toi ! Pas banal de se retrouver dans ce four quand on ne s'est plus vu depuis les deux années d'École vécues côte à côte... Où es-tu maintenant? Tu viens donc de prendre ta part à cette grande bataille? On tâchera de se revoir... Adieu... »

Et c'est ainsi qu'au plus fort de l'affaire, il nous arrive de renouer de vieilles amitiés, d'évoquer le passé, de revivre en quelques secondes l'épopée déjà longue où chacun joue son rôle. En racontant ce que nous avons vu, nous croyons tous avoir connu le plus fort, le plus terrible, le plus sanglant des grands drames du front :

« — C'est bon, on sait ce que c'est : ce ne sera toujours pas pire qu'à Ypres, à Lorette, à Souain, à Bagatelle, à la Grurie, aux Éparges, au Linge, au Vieil-Armand... »

« — Qui vivra, verra... » nous répondent ceux d'ici.

Les consignes passées, nous gagnons le nouveau poste qui nous est assigné : le secteur où nous allons nous engager déborde vers le Nord celui de nos prédécesseurs et nous devons nous placer en un point d'où l'on voie mieux le terrain, d'où les communications avec l'avant soient plus faciles et plus rapides.

Vains mots! Car il n'est facilité ni rapidité capables de résister à l'avalanche. Là comme ici, nous connaîtrons l'isolement d'avec la ligne d'engagement, nous nous consumerons des mortelles angoisses où l'on ignore ce qui se passe au delà de l'infranchissable barrage de feux, et lorsque nous enverrons un de nos officiers pour suivre de plus près le combat, il ne nous rapportera ses lumières, s'il les rapporte, qu'après l'orage. Nous comptons sur l'indéfectibilité de nos troupes ; derrière elles nous organiserons et coordonnerons toutes les ressources qui leur sont nécessaires pour vivre et pour combattre, et puis... à Dieu vat ! L'ennemi sera bien reçu.

Quelle étrangeté que d'écrire la nouvelle histoire de notre campagne « à la manière de Danrit » ! C'est pourtant bien cela : à quelque mille mètres de sa glorieuse dépouille, sous la terre qui boit encore son sang, nous nous croyons engouffrés dans ce fort où sa verve prodigieuse avait dessiné dès longtemps de si justes images. Nous vivons aujourd'hui sa « Guerre de Demain ». Sous le tonnerre qui cherche à nous foudroyer, nous nous enfonçons dans le roc. Étourdis par l'obscurité et frissonnant sous l'impression d'une humidité glaciale, nous pénétrons à tâtons dans une galerie d'où la lumière solaire est complètement exclue. Une porte s'ouvre à droite et, comme des maraudeurs nous fouillons les recoins avec nos lampes électriques : notre domaine consiste en trois ou quatre compartiments séparés par des cloisons en planches, et où se sont donné rendez-vous quelques meubles boiteux échappés à l'incendie d'un pavillon voisin. Nous réagissions d'abord violemment contre la perspective d'un tel emprisonnement et tout nous paraît préférable à cette sépulture ; mais un examen des lieux nous ramène au sens des nécessités inéluctables : les bâtiments extérieurs du fort sont ébranlés sans relâche par le bombardement et aucun travail suivi n'y peut être mené à bien. On s'installe donc en maugréant ; on colle des bougies sur les coins de table, ce qui n'est pas pour égayer un tableau déjà si funéraire ; on étale quelques bottes de paille sur un lit de camp rien moins qu'appétissant; on suspend ses effets aux clous rouillés qui font saillie sur les cloisons. La machine à écrire et le téléphone, supplices jamais épuisés,

emplissent la nef du bruit exaspérant de leur tapotement et de leurs appels impatients. Nous circulons dans tous les sens et, dans ce bourdonnement, les alvéoles de la ruche se cristallisent peu à peu : l'un étale des cartes et, sur les plans du secteur, crayonne la mise à jour de la dernière heure ; l'autre déplie les chemises du dossier, les étiquettes, les aligne et les classe, convaincu par une vieille expérience que l'ordre le plus méthodique doit présider à la mise en train des travaux d'une grosse unité ; celui-ci cherche une bonne place au creux d'un parapet, vers le sommet du fort qu'il a gagné sans trop savoir comment, pour observer le terrain et préciser nos premières visions panoramiques ; celui-là parcourt la crête prudemment afin d'établir avec un strict minimum de sécurité les chaînes de coureurs qui nous doivent relier à l'avant. Il y a de quoi satisfaire l'activité de tous... et la ferblanterie de la popote, en s'empilant sur une vieille caisse, prouve que l'on s'attend à rester là longtemps, qu'il faudra bien y vivre, si toutefois l'on n'y meurt pas.

Partout s'affirme la prise de possession : on visite, on éclaire, on récure. Des approvisionnements de munitions, de matériel et de vivres gisent devant la grille, où les ont apportés les corvées de la nuit précédente : nos territoriaux les amènent par catégories le long des murs dégouttant d'humidité, où les besoins du front ne leur laisseront pas le temps de moisir. Les équipes d'artilleurs de tranchées enfilent à la queue leu leu les galeries étroites et débouchent éblouis dans les caponnières où n'aboutit pourtant, par les créneaux de tir, qu'un filet de pâle lumière : ils comptent leurs munitions et vérifient le jeu des canons-revolvers ou des 12-culasses. A l'étage supérieur, dans les locaux semi-protégés où les vitres et la maçonnerie légère volent en éclats sous les explosions continues, mais où les voûtes tiennent bon, le corps de garde, les cuisines, les postes de secours, les boulangers, et tout un innombrable personnel, s'accommodent tant bien que mal d'une situation extrêmement dure, qui représente le devoir du moment.

Le vieil ouvrage modèle 1874 se comporte comme ces ancêtres des flottes de haute mer réputés pour leur quasi

mystérieuse invulnérabilité. Il est le point de mire du cercle d'artillerie qui l'entoure, on le voit de partout, ses traverses monumentales et l'élévation de son massif central le désignent aux coups ; son antique tourelle cuirassée a faussé son système d'éclipse et lorsque, tournant sur ses galets, elle vomit aux quatre points cardinaux ses flammes et ses obus, les planchettes de tir ennemies en peuvent pointer l'emplacement avec la plus rigoureuse précision. Le chêne cependant brave encore l'ouragan ! A quelques centaines de mètres vers le Nord, il aperçoit la silhouette plus moderne de son cadet, bordé de béton et d'acier, que l'ennemi retient prisonnier dans ses lignes, et il lui jette un superbe défi :

« Frère, lui crie-t-il à travers ses souffrances, le cruel Dieu des guerres nous a séparés. Il nous choisit pour être les deux champions adverses de la lutte suprême. Il ne fera point que la même âme ne nous réunisse à jamais ! Frappe, je ne succomberai pas aux coups qui me viendront de toi. Ne t'émeus point si tes griffes, à ma haute carrure de lion, portent quelques égratignures, déchirent ma crinière ou labourent mes flancs : ici, ceux qui boiront mon sang puiseront l'héroïsme. Jeune lionceau, dont la souplesse et la subtilité se dissimulent si bien sur la colline où nos ennemis t'ont enchaîné, laisse-leur croire que tu les sers ; laisse-les s'enorgueillir du fruit de leur chasse, eux qui se vantent de t'avoir dompté. Samson, que ta force exaspère leur confiance, que ta cécité les aveugle, que ta puissance réveillée, au jour venu, ébranle les colonnes du temple et ensevelisse dans tes ruines cet abominable génie qui t'a choisi pour piédestal. »

Cette apostrophe est toute l'histoire de notre bataille qui ne tend point à vaincre, mais à écraser. Les préliminaires sont finis. L'avalanche du nombre et l'initiative de l'attaque ont acquis à l'adversaire tous les bénéfices que les colossales offensives de cette guerre permettent d'espérer de la première heure. Nous sommes maintenant à forces sensiblement égales, décidés les uns comme les autres à ne pas en démordre. Il reste contre nous l'avantage des lignes enveloppantes et d'un riche réseau ferré, mais la supériorité caractérisée de notre infanterie ne s'intimide pas d'une infériorité momentanée en artillerie et en ressources matérielles.

Le surlendemain de notre arrivée, nous sommes englobés dès le point du jour dans un fracas assourdissant : toutes les batteries ennemies tirent, toutes les nôtres leur répondent; le cirque boisé dont nous occupons le gradin supérieur s'emplit de l'énorme rumeur et tremble sur ses assises ; des entonnoirs plus vastes et plus tourmentés que des cratères disloquent les versants, déchiquettent les crêtes, bouleversent les vallées; l'atmosphère se charge de lourdes émanations qui pénètrent dans les cavernes, s'engouffrent dans les tunnels, cascadent vers les fonds, semant les larmes et l'asphyxie; les canons et les dépôts de munitions sautent ; les bataillons de réserve, qui essaient de se rapprocher pour parer à l'attaque imminente, sont cloués sur place par les larges blessures ouvertes dans leurs rangs.

Que se passe-t-il vers les tranchées, au contact de l'ennemi? Nul ne le saura pendant quelques heures d'angoisse longues comme un siècle. L'observatoire du fort est intenable et les plus héroïques succombent à la tâche : on peut à peine se rendre compte que l'avant brûle comme l'arrière et, la gorge serrée, la fièvre aux tempes, on se demande ce que l'incendie laissera après lui ! Plus de téléphones, plus de liaisons optiques, tout a sombré dans la bourrasque. De temps en temps un coureur arrive jusqu'à nous, mais haletant et couvert de sang, ou tellement contusionné par ses chutes qu'il en a perdu la raison : « C'est fou, nous dit-il en substance, c'est diabolique, c'est la fin du monde, ils sont tous tués ! »

Essayez de vous imaginer que le commandement doit alors garder son sang-froid... Il n'a plus que deux moyens d'action : son artillerie, à laquelle il donne l'ordre de tirer, de tirer quand même, de tirer toujours, quelles que soient ses pertes, en dépit des plus extraordinaires difficultés techniques, alors que toutes les liaisons sont coupées et que l'obscurcissement du ciel empêche même de voir les fusées d'appel ; ses réserves, qu'il sent là, près de lui, hachées par le bombardement, morcelées, fauchées, sanglotantes ! C'est vrai, il n'a plus que ces deux moyens, mais il a aussi, ce qui vaut mieux encore, sa confiance dans ses troupes. Il les a dressées avant la bataille, il sait qu'elles ne failliront et ne faibliront pas, il croit à cette union morale que les obus les plus puissants sont impropres à rompre : les yeux fermés, il voit.

Il voit, sur la gauche, les bataillons brandebourgeois qui déferlent en vagues moutonnantes par les glacis du fort captif, entraînés par les grenadiers que le doigt du kaiser a marqués pour la mort, précédés par des jets de flammes, masques au nez, baïonnette basse... Il sait qu'ils viennent se briser contre la muraille de nos vétérans, ceux de Lorraine, de Champagne et d'Artois.

Il voit qu'au centre de notre ligne les avantages du terrain donnent à l'ennemi l'illusion d'un premier succès, que nos tranchées sont un instant submergées... Il sait que la contre-attaque se déclenche aussitôt et qu'une poignée de Français suffit en de telles circonstances à repousser, puis à tenir en respect une horde d'Allemands.

Il voit que vers la droite nos positions sont inviolables et inviolées... Il sait quels bataillons les défendent !

Mais ce qu'il voit et sait aussi, c'est le prix d'une telle victoire : nos tranchées conservées ou reconquises sont chargées de mourants et de blessés. C'est une belle division qui vient, une fois de plus, de payer avec son sang le salut du pays. Faut-il alors se laisser amollir? Faut-il pleurer les nôtres, ou compter les cadavres ennemis qui s'amoncellent devant eux et les vengent déjà? La guerre paye la guerre. Au plus offrant la sinistre mort octroie largement sa part, et c'est notre consolation de penser que nos sacrifices dans cette lutte gigantesque sont inférieurs à ceux de ses criminels fauteurs. L'entreprise peut se prolonger : à chacune de ses phases nouvelles une chance de plus entrera dans notre camp, du fait même des statistiques impitoyables.

A la nuit, la vie renaît peu à peu sur la grande crête labourée par le feu où nous sommes immobilisés depuis le début de l'engagement, — sinon la vie, car le mot est trop beau, du moins le mouvement. La trombe des obus continue, mais déjà moins violente et surtout moins ajustée sur les cheminements découverts. Les communications se rétablissent de l'arrière vers l'avant, au prix de pertes encore lourdes, mais qui n'empêchent pas la machine de commandement de reprendre son jeu : nos officiers de reconnaissance se glissent dans le noir, se faufilent parmi les explosions, circulent au

milieu des blessés et s'avancent jusqu'au terrain de l'action pour y débrouiller la situation ; de tous les postes de secours, les brancardiers essaiment, trop peu nombreux pour l'énorme besogne où ils se donnent de plein cœur, ne comptant pas leurs propres souffrances. Les caissons d'artillerie sortent comme par enchantement des bois et des ravins aux abords de la ville et s'en vont au grand trot, par les chemins bouleversés, par les champs retournés, à travers de fantastiques obstacles, en dépit d'une impénétrable obscurité, jusqu'aux betteraves qu'ils réapprovisionnent pour la bataille du lendemain; puis, ils s'en reviennent avec les pièces blessées, clopin-clopant, d'entonnoir en entonnoir, retournant vers le parc où les réparations commencent aussitôt. Parmi cet étourdissant va-et-vient d'artilleurs, une fois encore les pitoyables fourgons et la quincaillerie des cuisines roulantes s'ouvrent la voie, car la consigne est d'aller vers l'avant pour ravitailler, pour évacuer, pour soulager les misères, pour collaborer à la bataille... et il n'est pas un seul de ces hommes, qui sous le sordide accoutrement du charretier qu'il paraît être hésite à marcher aussi loin qu'il le faut, tant il est vrai que la bravoure individuelle et l'esprit du devoir de notre troupier se développent aussi bien dans l'ombre et sans contrôle qu'au plein feu de l'action !

Ces esclaves teutons, qu'on nous amène prisonniers, en diront-ils autant? Parlez... le bruit de vos chaînes se trahit dans vos récits comme il sonne sous vos pas. On ne sent chez vous que contrainte et violence. Vous vous battez bien, certes, et nous en savons quelque chose, mais où est le mobile généreux qui vous pousse? Vos officiers ne se font pas tuer devant le rang, — où sont-ils? Ils vous mènent par la menace et souvent, lorsque vous vous retournez en cours d'attaque, vous ne les voyez même plus derrière vous... Ils ont fui, peut-être? Vous n'êtes pas loin de nous l'avouer et vous en rougissez de honte. Ils se jouent de vous, ils vous font massacrer : vous commencez à vous en douter et vous en frémissez d'indignation. Parfois cependant nous constatons chez vous comme une émanation de ce souffle d'épopée qui anime nos soldats, et nous nous étonnons de ce rayon d'idéal qui dore pour un temps vos tortures morales. Que trouvons-nous alors? Votre kaiser... l'ombre de votre kaiser que vous croyez un Dieu et qu'on fait

apparaître sur le linceul que sa main vous envoie. On vous fait croire qu'il est là ; que son héroïsme assiste à vos assauts ; que ses récompenses vous seront largement octroyées ; que sa paix vous sera donnée. Malheureux ! Votre foi est trompée et les pleurs que vous versez sur votre naïveté, quand nous démasquons à vos yeux la duperie, augmentent l'amertume de votre destinée.

Les émotions et les fatigues de cette journée ont dépassé ce qu'il est humainement possible de concevoir. L'expérience acquise depuis vingt mois nous aidait à nous en faire, de loin, une pâle idée, mais si loin de la réalité que tous les comptes rendus nous étonnent encore grandement, à leur arrivée tardive : la charge a été écrasante pour les vieilles épaules comme pour les jeunes ! Pouvons-nous donc nous leurrer de l'espoir que d'autres vont venir prendre notre place? Cet incessant roulement d'unités en pleine bataille serait chose impossible : on y est, on y reste, on le sait et on ne demande pas autre chose. Figurez-vous dans ces conditions ce que doit être le courage de nos hommes au soir de tels événements : ils sont dans la fournaise depuis quatre jours ; pendant vingt-quatre heures, leurs souffrances et leurs épreuves ont été portées au maximum, et il n'est pas de paroles humaines qui puissent en donner même une faible image ; ils ont faim et, pour se rassasier, ils mélangent un fond de boîte de conserve aux croûtes d'un biscuit plus dur que de la brique, heureux si l'audace de leurs cuisiniers leur vaut un quart de soupe refroidie ; ils ont soif, ils meurent de soif, et ils ne trouvent qu'un peu d'eau croupissante pour éteindre le feu de leur gorge ; leurs bronches irritées par les gaz sont secouées d'une violente toux et la conjonctivite lacrymogène rend leurs paupières douloureuses. Il n'est qu'un remède à tous ces maux : le réveil des énergies, la remise au travail. Parmi les unités qui se reconstituent et se comptent, les officiers circulent pour répartir la tâche : il faut réparer les parapets éboulés par le bombardement, remettre du fil de fer en tous les points où l'ennemi fit brèche, reconstituer les petits dépôts de munitions et de grenades, reconstruire les abris éboulés, amorcer de nouveaux boyaux, créer des positions de soutien et de repli... Qu'est

devenu l'adversaire? Il importe surtout de ne pas le perdre de vue, de percer à jour ses intentions, et nos patrouilles se portent en avant pour le sonder, le harceler, lui donner la preuve que notre activité n'est nulle part atténuée, que nos forces physiques et morales restent inébranlables.

Une cinquième nuit de veille s'ajoutera aux autres, une sixième journée de lutte grossira les fatigues de la précédente, et ainsi de suite jusqu'à huit jours, dix jours, douze jours pour quelques unités ! De nouvelles attaques trouveront immuables à leur poste les mêmes vétérans, et l'extraordinaire endurance de nos troupes opposera aux bataillons allemands la plus cruelle et la plus inattendue des déceptions. Pendant ce temps en effet, ils s'useront au jeu. Ils se renouvelleront tous les deux ou trois jours pour leurs furieuses et stériles offensives. Leurs sacrifices dépasseront les nôtres du triple ou du quadruple. L'écroulement de leurs illusions les ensevelira.

Si une impression devait se dégager nettement de ces pages, je voudrais que ce fût celle de vie intense : le voisinage de la mort, qui nous guette partout au cours de cette lutte, ne nous impressionne nullement et il nous déplairait même de penser que des craintes à notre sujet pussent faire dévier de la grande idée l'esprit de ceux qui nous sont chers. Plus que jamais nous entendons nous battre pour une idée, et c'est pourquoi j'oppose si nettement les sentiments dont nous vibrons à ceux que nous constatons chez l'ennemi. Cette idée, elle n'a pas deux noms et il faut bien l'écrire une fois de plus, car le ridicule de la banalité ne saurait nous toucher : c'est la Victoire, — une victoire à la française, souriante et poétique, que l'humanité soulagée du plus horrible cauchemar fêtera comme une libératrice.

Nos hommes l'entrevoient au plus fort de leurs souffrances, ils lui parlent, ils en font leur amie et la flattent de leurs familières apostrophes. Grâce à elle, ils ne connaissent pas la solitude, et les mourants, à leur chevet sanglant, reçoivent d'un bon mot l'aimable visiteuse. Pour elle je vous ai épargné les détails horrifiants et les scènes réalistes dont s'accompagnent à l'ordinaire nos récits de combats.

Lisez en ce moment les lettres du soldat allemand : toutes sont nuancées d'une indicible tristesse, et les plus belles, — les seules devant lesquelles nous nous inclinions avec respect, — sont celles où on lit une pieuse résignation aux cruelles rigueurs d'une guerre sans issue. Lisez les nôtres, au contraire, et vous y trouverez la douce empreinte de cet Idéal. Elles sont magnifiques de simplicité, de quiétude, de lumineuse confiance. Parlez à nos blessés, à nos amputés, à nos aveugles, dans les hôpitaux où ils sont encore la proie de la douleur physique et dans les foyers où ils renaissent à la tendresse de leur famille : ils vous diront tous que leur sacrifice est gaîment consenti, que leur désir est de revenir au front, que leur volonté est de se rendre utile à leur pays.

Et devant un de ces mutilés, que la médaille militaire vient de marquer au cœur du signe de l'héroïsme, ne rougissez ni de votre émotion ni de vos larmes lorsque vous l'entendrez balbutier ce laconique remercîment : « Mais... je n'ai fait que mon devoir ! »

HENRI RENÉ

CHIENS DE GUERRE

La guerre actuelle aura été féconde en révélations imprévues. Les monstrueux obus de l'artillerie lourde ont modifié nos idées sur l'utilité des forteresses ; les tranchées ont démontré que la guerre de siège peut se faire en pleine campagne, et les aéroplanes ont achevé de donner à la formidable lutte engagée un caractère de fantastique et de merveilleux que n'avaient pas au même degré les combats homériques.

Nous n'acceptons point, sans un secret malaise, ce bouleversement de toutes nos opinions sur la tactique et la stratégie. Par exemple, à l'arrière, le grand public demeure inconsolable du peu de services rendus par les pigeons voyageurs à qui la légende avait attribué, dans l'hypothèse des guerres futures, un rôle de premier plan. Mais d'autre part, les techniciens militaires n'ont point voulu admettre sans discussion que les chiens de berger pouvaient devenir pour nos soldats les auxiliaires les plus précieux. Maintenant, la rude leçon des faits a dessillé tous les yeux, et les chiens sentinelles, les chiens patrouilleurs, les chiens sanitaires, les chiens tracteurs, dans l'extraordinaire diversité de leurs rôles, jouissent à leur tour d'une popularité méritée.

A vrai dire, leur importance était soupçonnée depuis longtemps par les Allemands et par nous-mêmes. Seulement, nos

ennemis possédaient, au début des hostilités, une véritable armée de 3 500 chiens complètement dressés selon les méthodes teutonnes, et ce nombre, s'il faut en croire les spécialistes, a dû être porté depuis à 7 000 environ. Ce chiffre élevé n'a rien de surprenant, si l'on songe que le *Club allemand du Chien de berger*, fondé par le major von Stéfanitz, comprend 5 000 membres, et que le *Livre des Origines* du club, créé il y a vingt ans, doit atteindre maintenant plus de 38 000 inscriptions.

Malgré les efforts tentés par d'éminents spécialistes, dont les noms sont trop connus pour avoir besoin d'être rappelés ici, nous étions donc, à la fin de juillet 1914, en retard sur l'Allemagne dans la préparation du chien de guerre. Mais nous nous sommes rattrapés depuis, beaucoup plus vite qu'on n'aurait pu croire, d'abord parce que nous savons improviser, ensuite parce que nous avons bénéficié du plus heureux concours de circonstances. En effet, ce sont les bons chiens de berger qui font les bons chiens de guerre, et c'est en France — les Allemands le savent bien — que l'on trouve les meilleurs chiens de berger.

En première ligne, au dire des connaisseurs, viennent d'abord le « berger » de Beauce à poil court, et le « berger » de Brie, à poil long. Ce sont de merveilleuses bêtes, d'une intelligence très vive et qui possèdent par surcroît les qualités de l'honnête homme : l'ardeur au travail, la fidélité dans les affections, le sens parfait de l'ordre et de la discipline. Presque sur le même plan, il faut placer le « labrit » des Pyrénées, race de chiens dont le type n'est pas absolument défini, comme pour les briards et les beaucerons, mais dont il existe d'admirables spécimens.

Ce n'est pas tout. On peut dire que dans chaque province française, et notamment dans le Languedoc, la Camargue, la Crau, la Picardie, les Ardennes, les Garrigues, le nord de la France, il existe des chiens de berger dont le plus grand défaut est de n'être point « typés » selon l'expression qu'emploient les éleveurs, mais qui, tous, peuvent former d'excellents chiens de guerre. Ces mâtins, dont l'élevage est totalement négligé, possèdent cependant les mêmes qualités, à peu près, que leurs

congénères des grandes races de la Brie et de la Beauce. Le « bouvier des Flandres » jouit même, à juste titre, d'une réputation de force et de bravoure qui a été consacrée sur le front belge et dans nos tranchées de l'Artois.

La mobilisation canine, si je puis dire, nous donnerait une supériorité d'autant plus grande sur les Allemands, que nos alliés possèdent également de remarquables types de chiens de guerre. Les Anglais emploient le *bob-tail*, à poil long non bouclé, à la queue très courte, de couleur gris cendré ou se rapprochant du bleu, et le *collie*, chien de berger écossais, à poil très long généralement, bien que certains individus parfaitement racés aient le poil très court. Ce chien passe pour être moins intelligent que le bob-tail. Le major Richardson a également tiré un excellent parti, comme chien sanitaire, de l'airedale-terrier, mais à la condition expresse que les sujets employés n'aient jamais chassé. Cent cinquante airedale sont actuellement sur le front.

Nos alliés belges possèdent les vifs et nerveux bergers de Grœnendael, noirs au long poil ; les bergers de Tervueren, au poil de couleur acajou ; les bergers de Malines, à poil court de couleur fauve, et une autre race de bergers à poil dur gris cendré, moins bien définie que les précédentes.

L'armée italienne pourrait être fort bien pourvue de chiens de guerre, avec le berger des Abruzzes, au poil très dense et dont la taille atteint celle de nos grands beaucerons, si la couleur de sa robe, entièrement blanche, ne devait le faire éliminer pour le service de guerre. Il est en effet nécessaire — et cela se comprend facilement — de n'avoir recours qu'aux animaux dont le poil a ces tons neutres ou foncés qui favorisent l'invisibilité à distance. Nos alliés italiens doivent donc se borner à l'emploi de leurs bergers ordinaires, excellents chiens d'ailleurs, très intelligents, et dont la robe, toujours assez claire, est d'un jaune sale tacheté.

Les Russes possèdent un type de berger digne de rivaliser avec notre briard : c'est un animal très fortement établi, d'une souplesse exceptionnelle et très intelligent. Une de nos armées en possède un, dressé au chenil d'Asnières. Il est devenu un chien sentinelle tout à fait supérieur.

Quelles sont, en regard des richesses alliées, les ressources de nos ennemis? Ces ressources sont assez minces en Autriche, où le bouvier hongrois, dit *komondor*, rappelle assez bien notre chien des Pyrénées. Pour les raisons indiquées plus haut, cet animal, quoique de forte taille, ne peut être avantageusement employé, à cause de sa couleur blanche ou blanc sale.

Les Allemands, qui sont de grands emprunteurs, ont d'abord employé comme chien policier — avec l'arrière-pensée, bientôt réalisée, d'en faire un chien de guerre — le terrier anglais d'Airedale. Ils lui ont adjoint trois variétés : 1° le chien de berger allemand dont le berceau, d'après certains cynophiles, serait la vallée de Munster, et auquel, pour cette raison, on donne maintenant le nom de berger d'Alsace ; 2° le *doberman-pinscher*, à poil ras, à courte queue, très musclé et bien établi. Ce chien, aux yeux des profanes, peut assez facilement passer pour un beauceron. Inutile de dire qu'au front, nos chefs d'équipe ne s'y trompent jamais. Le *doberman-pinscher* a le défaut d'être batailleur. Nous en avons quelques-uns en activité de service ; 3° le *rottweiler*, bouvier allemand, qui ne paraît pas jouir auprès des spécialistes, d'une bien vive popularité. En dehors de ces trois variétés, nos ennemis n'ont pas grand'chose. Nous leur demeurons supérieurs, sinon par le nombre, du moins par l'extrême diversité des types que l'on rencontre en France, et par les qualités d'intelligence, de souplesse, d'aptitude au travail communes à chaque variété.

Il convient d'insister sur ce point particulier. Un de nos dresseurs les plus remarquables, M. D..., qui travaille actuellement pour le front, donne de bien curieuses précisions sur la différence de mentalité entre le chien français et le chien allemand :

« Prenez un briard ou un beauceron, et regardez-le bien. Il vous rendra regard pour regard, sympathie pour sympathie ; il s'intéressera à chacun de vos gestes, cherchera à deviner vos pensées et y parviendra souvent. Campé devant vous, il aura l'air de vous dire : « — Voyons, qu'est-ce que tu me veux? Je ne demande qu'à marcher, pourvu que tu t'expliques clairement ! » Tandis que le chien allemand, oh !

non, il n'a pas les mêmes yeux ! Regard atone, mouvements moins souples, caractère plus « cabochard » : il est comme un frère inférieur du chien français ! »

Nous entrons ici dans le domaine des rapports entre les influences ethniques et des aptitudes individuelles. Le chien allemand est-il foncièrement moins intelligent que le français? Et pourquoi? Les techniciens ont cru remarquer que la fréquentation des villes, l'existence pour ainsi dire civilisée que nous faisons au chien domestique, éclaircit le poil de celui-ci. Les chiens sauvages, ou plutôt les chiens primitifs auraient eu la robe plus foncée que leurs descendants. Faut-il croire que « l'ami de l'homme » se modèle sur son maître, au point d'en refléter les qualités ou les défauts? Est-il exact que si vous avez la démarche vive, les gestes prompts, l'allure décidée, votre chien, en vous accompagnant dans vos promenades, sera en perpétuel va-et-vient, et que le chien d'un rêveur, d'un philosophe suivra son maître pas à pas, comme s'il poursuivait à son tour un songe intérieur ou la solution de la quadrature du cercle? Toujours est-il que les professionnels du dressage canin sont unanimes à reconnaître une différence « psychique » énorme entre le *doberman-pinscher* et le berger de Beauce ou de Brie, et ils la caractérisent par cette simple observation : « L'œil du chien allemand manque de franchise. Les chiens de chez nous ont des yeux humains. »

*
* *

Comme les Allemands, nous dressons les chiens de guerre pour la faction en sentinelle, pour la patrouille et la liaison, pour la recherche des blessés et enfin pour le transport des fardeaux.

Le dressage de l'animal n'est point le même, selon qu'il est destiné à tel ou tel service. Pour arriver à faire comprendre au chien ce qu'on attend de sa bonne volonté : à grogner sans aboyer dès qu'il entend un bruit suspect ; à prendre sa garde et à rester en observation sans une minute de distraction ou de défaillance ; à reconnaître, entre plusieurs centaines, la piste de l'homme qu'il doit rejoindre, quand il est agent de liaison ; à découvrir les blessés et à les signaler sans retard ;

à transporter, en pleine nuit, par des sentiers impossibles, des objets de pansement, des vivres, des munitions ; pour lui apprendre à ne pas chasser dès qu'il voit du gibier ; à ne pas faire l'école buissonnière ; à rapporter fidèlement les lettres à celui-là même qui doit les recevoir ; à ne pas se laisser entraîner dans les lignes ennemies par quelque Dalila à quatre pattes ; pour l'habituer au bruit des mitrailleuses, au fracas des canonnades, aux lueurs brusques des projecteurs et des fusées éclairantes ; pour qu'il sache se retrouver dans le désordre d'une bataille au moment de l'assaut ou de la retraite; pour qu'il soit, en un mot, un sûr auxiliaire de nos soldats, — on se doute bien qu'il faut, chez son entraîneur, infiniment de patience, de psychologie et de véritable vocation.

Nos méthodes de dressage, bien différentes des méthodes allemandes, sont basées, tout simplement sur le sens de l'obéissance dont sont pourvus les chiens de bonne race, et leur aptitude à comprendre les ordres clairement donnés. Peu de menaces ; point de punitions corporelles : le chien bien dressé est celui qui, ayant été grondé à propos, n'a cependant jamais été battu. C'est, au fond, une affaire de pure logique plutôt que de méthode. Les entraîneurs français, quand ils consentent à se débarrasser de toute science puisée dans les manuels spéciaux et à s'abandonner à leur inspiration, réussissent merveilleusement le dressage du chien de guerre. Il faut, appliquant les procédés infiniment divers qui ont fait la gloire de James Fillis dans le dressage du cheval de haute école, considérer chaque élève en soi, tenir compte de sa personnalité, se préoccuper de ses goûts, de ses préférences, de ses « idées », enfin. Car un officier, conducteur sur la ligne de feu d'une équipe superbe, me le disait récemment : « Un chien ne ressemble pas plus à un autre chien, comme mœurs, comme caractère, comme manière d'être, qu'un Breton ne ressemble à un Calabrais. Chacun de mes braves toutous a sa façon, bien à lui, de résoudre les difficultés qui se présentent, et de se former une opinion sur sa tâche quotidienne. J'emploie à dessein le mot « opinion ». Qui donc pourrait, après avoir expérimenté, dans les mêmes conditions que les combattants, l'intelligence des chiens, affirmer avec Malebranche que ce sont de pures machines? »

Un grave écueil à éviter : c'est de ne pas demander à l'animal plus qu'il ne peut rendre. A force de voir dans le chien un compagnon adroit et dévoué, l'entraîneur arrive à se figurer de bonne foi que celui-ci pense et sent comme lui. Ce n'est point exact. Il est probable que le Briard le plus délié ne sait pas mieux pourquoi il se bat que le paysan de la Silésie ou de la Forêt-Noire. Le chien est observateur parce qu'il a du flair et de la mémoire ; il arrive parfois à calculer et à déduire, comme ce chien de l'Alaska, employé comme tracteur dans un secteur des Vosges et qui, obligé chaque jour de contourner une montagne pour arriver à destination, s'avisa soudain de prendre un raccourci fort pratique, dont ses conducteurs n'avaient pas eu le soupçon. Mais le chien n'est point un philosophe. N'exagérons pas la portée de ses idées générales. Il faut le spécialiser, et dès qu'il connaît bien sa spécialité, il n'en sortira que pour commettre bévues sur bévues.

Le lecteur comprendra que je ne décrive pas ici les procédés de dressage familiers à nos entraîneurs français : ils sont moins connus qu'on ne le suppose. Il y entre à la fois de l'imagination, de l'observation judicieuse, le fruit d'expériences sans cesse renouvelées et tout cela constitue, pour chaque professeur, une sorte de patrimoine secret qui doit être gardé de la curiosité teutonne. Ce que l'on peut dire, c'est que tout chien ayant chassé doit être écarté des chenils de guerre. Le chien courant pourra faire un pisteur, mais il abandonnera sa piste à la première rencontre d'une trace de gibier. Le chien d'arrêt est pareillement inutilisable : il y a souvent du gibier sur les champs de bataille — on en rencontre même dans les tranchées, où les oiseaux reviennent parfois de la façon la plus imprévue.

On ne fait rien de bon non plus, avec le chien de berger élevé « en chambre ». Le choix des sujets destinés à peupler les chenils de guerre doit être déterminé par une méthode rigoureuse, et les chiens « de salon » ne trouveront jamais grâce devant le connaisseur. Pourtant, il est bon de signaler ici un détail curieux : les types les plus purs de beaucerons et de briards se sont trouvés chez les riches amateurs, désireux de posséder des sujets irréprochables. Dans les Flandres,

en Belgique, nous avons pu récupérer un assez grand nombre de superbes chiens des Pyrénées, achetés par des touristes au cours d'excursions dans les montagnes. Enfin, le chien de berger russe auquel j'ai fait allusion plus haut a pu être utilisé sur notre front, parce qu'une jeune artiste, très applaudie avant la guerre à Saint-Pétersbourg, comme on disait alors, avait eu la fantaisie de se procurer une bête magnifique et qui, à Paris, se trouvait constituer une rareté.

***

En somme, on peut dire que le dressage français a pour but de laisser au chien le maximum d'initiative. Au contraire, le chien de guerre allemand est « caporalisé ». Rien de suggestif comme un manuel teuton de dressage du chien de guerre : l'âme du Borusse brutal mais méthodique, maladroit mais tenace, pauvre en ressources mais habile à s'approprier celles d'autrui, se reflète comme dans un miroir en ces pages rogues. Le premier mot de l'auteur, le major von der Leyen, du 2e bataillon de chasseurs silésiens nº 6, est pour dire — ou plutôt pour avouer — que le terrier d'Airedale se recommande en première ligne. Et il ajoute qu'il y a lieu néanmoins de poursuivre, jusqu'à nouvel ordre, les expériences avec le chien d'arrêt à poil ras.

Ainsi, en quatre lignes, le manuel allemand formule d'abord une déclaration *cynique* : les meilleurs chiens de guerre que puissent utiliser les armées du kaiser doivent provenir d'Angleterre. Il continue par une hérésie impardonnable et qui ne peut laisser aucun doute sur sa parfaite incompétence psychologique en matière de dressage, puisqu'il recommande l'emploi éventuel du chien d'arrêt.

Notons, en passant, que le capitaine von der Leyen conseille de préluder au dressage par des exercices en chambre ; qu'il indique un chiffre maximum de douze chiens par bataillon, et qu'il recommande de faire accompagner les chiens très sûrs, « mais pas très avisés », de chiennes particulièrement intelligentes. Il est bien vrai, d'ailleurs, que les Allemands sont de très grands organisateurs et qu'ils prévoient tout : celui-ci a prévu, dans tout chenil militaire, un petit local pour

y enfermer « les chiennes en folie ». Quelle science du détail ! « Aussitôt, dit le manuel, qu'une chienne aura mis bas, l'officier directeur fera son choix dans la portée. Il ne laissera pas plus de cinq petits à la mère. » Les cinq favorisés du sort ne se doutent point de ce qui les attend. L'inflexible capitaine prescrit que « dès son plus bas âge, le jeune chien ne sortira jamais de sa niche sans être surveillé ». Et vers le septième mois, il commencera les exercices en chambre. On lui mettra le collier de dressage, c'est-à-dire le collier de force, avec des pointes intérieures qui blessent l'animal dès qu'il résiste à la laisse. Quant au dresseur, il peut se dispenser d'étudier, d'observer, de comprendre et même de regarder son élève : le manuel lui indique avec une précision impitoyable tous les mouvements qu'il doit faire. Écoutez plutôt :

« La main gauche du dresseur tiendra la laisse à environ un pied (0 m. 31) du collier, et le reste de la longueur de celle-ci sera maintenue par la main droite reposant sur la hanche. Alors, *sans se soucier de la résistance du chien*, le dresseur marchera tranquillement droit devant lui, le flanc gauche rasant le mur, de manière que le nez du chien touche le jarret gauche de son guide. »

Voilà de quoi plonger les dresseurs français dans une stupéfaction bien légitime. Quelle différence entre la promenade sinistre d'un bourreau, marchant tranquillement (!) en rasant les murs et tirant un malheureux chien affolé de douleur, et nos méthodes à nous, à la fois indulgentes, spirituelles et expéditives. Le dresseur français et son élève sont assis l'un devant l'autre ; ils causent ; ils se font des confidences ; le maître profite de certaines péripéties bien amenées pour faire comprendre au chien ce qu'on attend de lui, et il le traite comme un collaborateur véritable, comme un ami à qui l'on peut accorder une entière confiance.

« Aussitôt que l'animal suivra docilement son dresseur, continue le capitaine von der Leyen, celui-ci fera un à-droite pour marcher vers l'intérieur de la chambre. Le jeune chien ne tardera pas à se précipiter en avant. Le guide aussitôt conversera brusquement à gauche en criant d'un ton bref : « *Derrière !* » et en accompagnant cette interjection d'un coup sec sur la laisse. »

Comment le chien prend-il cet enseignement? Le manuel ne s'en préoccupe pas une minute. « Les exercices se feront journellement pendant une semaine, ne dureront pas plus d'un quart d'heure au début et seront d'une heure vers la fin de la semaine. » Ensuite, l'élève fera pendant six jours les exercices de marche et d'obéissance aux ordres : « *Assis! Ici!* » L'exercice nº 3, qui enseigne au chien à rapporter, durera huit jours. La durée des autres exercices est également fixée par le manuel, et quand le chien a parcouru le cycle complet des épreuves dans le temps déterminé, il est dressé, qu'il le veuille ou non. Il arrive que la malheureuse bête ne connaît pas bien son rôle, se trompe, hésite, donne l'impression de manquer de vigilance. Mais elle n'en a pas le droit. On la considère alors comme une forte tête et on la punit en conséquence. Tant d'heures d'exercice, pendant tant de jours, doivent conférer aux animaux comme aux hommes soumis à la schlague prussienne tous les bienfaits de la « kultur ».

Les objets considérés comme indispensables pour le dressage des chiens sont beaucoup plus nombreux en Allemagne qu'en France. Depuis le collier à pointes intérieures et le fouet de cuir jusqu'à la boîte à messages en zinc, ils constituent une lourde collection des preuves de l'inaptitude teutonne à enseigner clairement quoi que ce soit. On peut mettre en fait que le dressage des chiens français, par les méthodes françaises, peut se réaliser avec un matériel sommaire et littéralement improvisé. Il se fera d'ailleurs infiniment mieux en plein air que dans les chambres de dressage. Mais, par exemple, le dresseur français partagera volontiers son repas avec l'élève et permettra même à celui-ci de coucher dans sa chambre. Sans doute, le capitaine von der Leyen et le baron de Plettenberg n'oublient point de recommander la douceur aux hommes chargés du dressage, seulement l'insistance qu'ils mettent à développer ces prescriptions montre à quel point elles sont nécessaires. En tout cas, il semble bien que les Allemands, en dépit des soins qu'ils ont apporté au dressage des chiens de guerre, n'en aient pas attendu des résultats extraordinaires, et l'énumération des services que ces animaux peuvent rendre, d'après le manuel, est dépassée de beaucoup par celle des exploits accomplis par nos chiens français.

Nos ennemis s'en sont-ils rendu compte? En Belgique et dans les régions envahies du Nord, ils ont opéré la rafle des meilleurs types de chiens de guerre, et les ont envoyés en Allemagne, à moins qu'ils n'aient tenté de les utiliser sur le front. Et ce souci constant des Allemands, relatif à la supériorité de nos espèces canines sur les leurs, explique un fait qui a d'abord paru incompréhensible. On sait qu'en de nombreuses communes occupées par l'ennemi, celui-ci a ordonné que tous les chiens fussent tués. Mais ce n'était point, ainsi qu'on l'avait cru d'abord, par simple esprit d'économie, ni par goût du carnage et de la destruction : les Allemands avaient peur que les chiens français ne réussissent à traverser leurs lignes, en portant des nouvelles à nos soldats. D'où les hécatombes de malheureux animaux qui ont provoqué, parmi les populations des régions envahies, un indicible écœurement.

***

Les Allemands ont songé, dès 1885, à utiliser les chiens de guerre. Officiellement, nous n'avions rien préparé avant 1887. A ce moment, le ministre de la Guerre décida de faire quelques expériences peu décisives, puisque les tentatives réalisées demeurèrent sans lendemain. Peut-on dire aujourd'hui qu'à cette époque lointaine, la devise de nos autorités compétentes, en ce qui concernait l'utilisation des chiens aux armées, semblait être : « Ni encouragements, ni organisation »?

La guerre est venue. Il a fallu, pour ainsi dire, tout créer : les chenils, les équipes d'entraîneurs, les méthodes rapides de dressage. Maintenant il semble bien qu'on soit prêt. On a fait appel aux professionnels de la cynégétique, aux amateurs, aux gardes-chasses. Parmi les braves R. A. T. non appelés et auxiliaires, on a recruté des équipes spéciales de dresseurs qui s'acquittent fort bien de leur tâche. Voilà pour l'organisation des cadres. Mais s'il s'agit d'énumérer les services rendus, leur nomenclature, même esquissée, dépasserait les limites de cette étude. D'ailleurs, je ne puis, je le répète, donner aucune précision quant au nombre des chiens employés, ni à leur répartition dans les différents secteurs. Toutefois,

je puis citer quelques exemples à l'appui de ce que peuvent faire les chiens de guerre intelligemment dirigés.

Nous voici dans les tranchées de l'Est. Il fait un brouillard intense. Les hommes ne voient pas à dix mètres devant eux. Ils somnolent presque : la journée va se passer comme tant d'autres, sans action, sans attaque importante de l'ennemi. Le choc régulier des « marmites » tombant à intervalles connus devient berceur ainsi que le tic-tac d'une horloge. Tout à coup, on s'aperçoit que les deux chiens de la compagnie signalent une approche étrangère. Vite, on vérifie : plus de doute, l'ennemi se prépare à attaquer par surprise. Les Allemands sont là, à moins de cent mètres. Leurs uniformes se précisent peu à peu, dans la brume toujours épaisse. Nos soldats se taisent, mais ils se préparent silencieusement. Et quand les Allemands arrivent, ils sont reçus à coups de grenades. La même tentative, deux fois renouvelée, est signalée deux fois par nos bons gardiens, et aboutit deux fois à un échec complet.

On ne compte plus les patrouilles ennemies flairées par les chiens placés en sentinelle, et qu'on a fusillées en pleine nuit. Et combien de postes avancés, dont les emplacements étaient connus des Allemands, n'ont pas été surpris à leur tour, grâce à la vigilance de nos chiens de guerre ! Il ne faut point abuser de cette vigilance : un chien sentinelle, auquel on a eu le tort de faire monter la garde quarante-deux nuits de suite, a contracté un tic nerveux qui l'a rendu inutilisable. Même au repos, dans son chenil, la brave bête restait le cou tendu, l'œil fixe, l'oreille au guet, et cette tension de tous les instincts se soldait par une fatigue extrême et une inappétence absolue. Pour rester dispos, le chien ne doit pas faire plus de quatre ou cinq heures de travail.

Rien n'est émouvant comme la lecture des rapports sobrement écrits et plus féconds en péripéties que le feuilleton le mieux charpenté, que les entraîneurs adressent journellement à leurs chefs. Le caporal M... raconte ceci :

« ... Je suis rentré au poste de commandement de... pour y effectuer une patrouille dans le courant de la nuit. Je vou-

lais savoir si la ferme de la C..., située en avant des... et inoccupée pendant le jour, ne servait pas de poste avancé aux Boches pendant la nuit. La patrouille, sous la direction du lieutenant X..., était composée d'un sergent et d'un homme. Je marchais en avant, tenant en laisse mon chien Faber. A 21 heures 15, nous arrivions à la C... et nous venions, le soldat et moi, de pénétrer dans la ferme, lorsque le chien, ayant signalé des Boches décelés par un léger bruit, mon camarade fit feu dans la direction de ce bruit, et se retira derrière le mur que nous venions de franchir. Aussitôt, un coup de fusil répondit, à environ dix mètres en avant de nous, vers le fond de la ferme. Je ripostai immédiatement par un coup de pistolet automatique dont j'étais armé. Je voulus doubler mon coup, mais j'en fus empêché, mon pistolet ne fonctionnant plus par suite de la position oblique prise par la cartouche montant du chargeur. Me voyant ainsi désarmé, j'hésitai à lancer mon chien que j'avais d'ailleurs beaucoup de peine à contenir. Nous nous sommes repliés, ayant accompli notre mission : la ferme était occupée la nuit par les Boches. »

Autour de ce récit tout sec, mettez de la littérature de roman : représentez-vous les hommes guidés par le chien, le duel dans la nuit, les pièges dont l'obscurité est pleine, l'audace, la ruse, la chance, et vous aurez, dans un chapitre mouvementé, un raccourci exact de la vie d'aventures que mènent nos soldats sur la ligne de feu.

Il y a, on s'en doute bien, le côté comique dans cette trame d'épopée. La saveur de ce comique est parfois assez difficile à rendre, et je ne sais comment vous raconter l'histoire du chien Clou. Ce Clou, chien de rue, bon garçon, fin comme l'ambre, admirablement dressé, donnait toute satisfaction. Il avait des trucs à lui, des audaces heureuses, un esprit d'initiative absolument supérieur et un courage sans défaillance. Or le chien Clou est menacé d'avoir l'oreille fendue, et le rapport de son entraîneur, mentionne en ces termes les déplorables circonstances qui motivent une pareille mesure :

« Le chien sentinelle Clou n'est plus utilisable. Au début, il connaissait parfaitement son métier : il ne veut plus rien faire. J'ai essayé moi-même de le faire tenir à son poste, mais

je n'ai pu y parvenir. Le chien pleure continuellement ou cherche à s'enfuir... »

Pauvre Clou ! Il mérite cependant une large indulgence. Jusqu'aux premiers souffles du printemps, sa conduite fut exemplaire. Mais un beau matin, se souvenant trop de la liberté des rues, de son ancienne bohème et de ses folles amours, il abandonna tout pour courir un formidable guilledou. Jamais matelot ne tira pareille bordée. Il avait oublié les leçons des maîtres, le goût des bons morceaux de viande dont on récompensait son zèle, l'art de débrouiller les pistes et de flairer l'étranger. Le malheureux Clou, victime d'Éros aux flèches perfides, n'était plus qu'un chien sans nez, un vieux marcheur ridicule, lui qui hier encore se classait au premier rang des vrais poilus. Il reviendra, sans doute, à de meilleurs sentiments. Mais il faut bien relever à sa charge deux choses : la première, c'est que ses compagnons n'ont point, comme lui, cédé aux tentations, et la deuxième, qu'il sera toujours un peu sujet à caution. En effet, les bâtards, les mâtins, les « non typés », dont la race n'est pas pure, ont moins de force d'héroïsme que les autres, s'il faut en croire les cynophiles avertis, et ils ne transmettent point leurs qualités personnelles à leur descendance. Voilà un beau sujet de réflexions pour les philosophes. Retenons seulement qu'ils seraient bien imprudents de conclure du chien à l'homme.

Clou n'a point fait école, et son détestable exemple n'est pas suivi. Un sous-lieutenant qui se trouve actuellement dans les Vosges me racontait l'histoire touchante de Toutou, chien réformé appartenant au chenil de X... Le brave animal ne prit point son parti de la réforme : il réussit — Dieu sait comment ! — à rejoindre une équipe de chiens tracteurs qui travaillaient dans la montagne. Il s'approcha d'abord timidement, puis s'enhardit jusqu'à trotter auprès de ses congénères, dans les durs sentiers de là-bas. Un soldat qui observait son manège, s'écria :

— On dirait qu'il veut être attelé !

— Qui ça?

— Mais le nouveau venu, le chien qui descend du ciel ! regarde donc ! Il meurt d'envie de marcher avec les autres !

C'était vrai. Toutou voulait prendre orgueilleusement sa part de peine, de dangers et de gloire. Et maintenant, c'est lui qui marche en tête d'une équipe, lui, le réformé, devenu le plus adroit et le plus courageux.

Les chiens de l'Alaska, ces étranges « malamutes » qui ne savent pas aboyer et hurlent longuement à la lune, témoignent comme nos chiens de France d'un profond attachement pour les hommes. Blessés aux pattes et dételés, ils refusent d'abandonner l'équipe et s'obstinent à conserver leur place.

Le malamute au poil gris des grands loups du Nord arrive à faire, pendant trois nuits consécutives, 70 kilomètres par jour, à une vitesse de 10 à 12 kilomètres. Un attelage de neuf à onze chiens d'Alaska peut traîner 300 kilogrammes sur un traîneau; ils reconnaissent parfaitement leur chemin par les nuits les plus sombres. Ils ont, au suprême degré, le sens de la direction. On les utilise beaucoup sur les voies ferrées de soixante centimètres où neuf chiens exécutent facilement un travail qui fatiguerait six chevaux sur une bonne route.

Un jour, une compagnie d'alpins allant aux avant-postes, avait laissé en arrière le caporal d'ordinaire avec la cuisine roulante et les mulets. Tout à coup, la voiture disparaît dans la neige ! On appelle les chiens ; ils cherchent, flairent, découvrent l'endroit où gisaient la « roulante » et grâce aux « malamutes », la compagnie avait sa soupe le soir.

Les transports journaliers de vivres, de matériel et de munitions sont donc assurés ainsi dans la neige. Les chiens de l'Alaska ont accompli cet exploit de ramener un général, des officiers d'état-major, des malades et des médecins blessés qui se trouvaient bloqués par les neiges. Où les mulets ne peuvent plus transporter les cartouches, les chiens, portant des bâts ou attelés à des traîneaux spéciaux, assurent le service à une vitesse presque trois fois plus grande. Et jamais ils n'ont eu peur du canon !

Ils rendent encore aux soldats un autre service bien spécial. Dans les heures nocturnes de guet et d'attente, quand l'attention de l'homme est portée à son comble et que ses nerfs vibrent au moindre bruit suspect, il arrive qu'un frôlement, un craquement, une rumeur confuse provoquent chez le

soldat des gestes imprudents, une hâte à se défendre qui peut lui coûter la vie. Or, de l'aveu de tous ceux qui ont passé les nuits dans les postes d'écoute, il est impossible à l'homme de distinguer les « bruits de la nature » des bruits provoqués par la présence d'un ennemi qui rampe, se dérobe, s'arrête et reprend son avance sournoise. Un combattant m'a confié les angoisses folles qu'il avait éprouvées, en pleine nuit, parce qu'une branche d'arbre, fracassée par un obus et à demi pendante, frappait le tronc de l'arbre à intervalles irréguliers, sous la poussée du vent. S'il avait eu auprès de lui un chien sentinelle, il se fût rassuré tout de suite. Le flair de l'animal, en pareil cas, est supérieur à l'ouïe du soldat, et il ne confondra jamais le bruit de l'eau, du vent, des herbes agitées, toutes les rumeurs fortuites de la nuit avec le bruit, si léger qu'il soit, d'un pas humain sur le sol, ou d'un fusil qu'on arme.

Plus tard, quand la toile sera baissée sur le sombre drame qui se déroule en Europe, les historiens de la grande épopée auront le devoir de ne pas oublier les chiens de guerre, précieux auxiliaires de nos héros. En tout cas, ceux-ci n'oublieront pas. Dans la paix des villages, les soldats de France revenus au foyer y feront une place au frère inférieur. Et le combattant qui, dans les régions dévastées par les barbares, ne retrouvera plus ni ses parents, ni sa maison, ni ses amis, verra sa solitude peuplée, s'il ramène avec lui l'humble compagnon des luttes passées, à qui il dira, comme Lamartine :

Et seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!

EUGÈNE THÉBAULT

L'INTENDANCE AUX ARMÉES

Le service de l'intendance pourvoit à tout ce qui concerne l'entretien des troupes : nourriture, habillement, équipement, harnachement, campement, couchage En même temps, il pourvoit à l'ordonnancement des dépenses et à la vérification des comptes et écritures des corps de troupes.

On entrevoit, par ce simple énoncé, l'ampleur de ses attributions, la variété et la complexité de ses devoirs, la diligence et l'initiative dont il doit faire preuve, pour remplir pleinement en temps de guerre une tâche délicate, souvent périlleuse, toujours compliquée par l'imprévu des opérations et du mouvement des troupes.

L'intendant ou le sous-intendant, placé à côté du commandement, en est un auxiliaire indispensable; mais pour étroite qu'elle doive être, sa subordination garde les caractères d'une collaboration; d'où une certaine élasticité dans sa pratique.

Au commandement d'indiquer les besoins à satisfaire. A l'intendance de rechercher et de proposer les moyens d'y satisfaire, et, une fois ces moyens acceptés, de les mettre en œuvre.

Elle doit, par le soin de tout un ensemble d'affaires, décharger le commandement du souci de toute une série de questions, à la fois accessoires et primordiales : accessoires, car c'est seulement par la stratégie et la tactique (domaine propre du

commandement) que se gagne la victoire ; primordiales, car les troupes ne peuvent vaincre que si elles sont en état de résister à la fatigue, à la faim, aux intempéries. Bien vêtues et bien nourries, des troupes, si elles sont amplement pourvues d'engins de guerre et surtout bien commandées, doivent être victorieuses.

C'est assez dire l'importance du rôle de l'intendance.

Aux yeux du public, l'intendant, que le langage du soldat appelle familièrement « Monsieur Riz-pain-sel », a surtout pour charge de fournir aux troupes tout ce qui est nécessaire à leur subsistance quotidienne. Autrefois, du reste, ne désignait-on pas les ancêtres de nos intendants par le nom bien expressif de « vivriers »?

C'est dans cette partie si importante de son rôle que nous voudrions envisager l'action de l'intendance à la guerre.

***

L'approvisionnement des troupes en campagne s'appelle le ravitaillement.

Le vieil adage « que la guerre doit nourrir la guerre », c'est-à-dire que le soldat doit vivre sur le pays où il opère, est toujours vrai. L'exploitation locale est toujours pratiquée aussi largement que le permettent les ressources des lieux, soit par transactions amiables, soit par réquisitions. Ce n'est pas petite affaire pour l'intendant que de chercher, trouver et rassembler aux points utiles les denrées dont il a besoin. Que de courses et de tractations rapides! Il y faut de l'initiative, du flair, du « débrouillage » et de la méthode.

Mais la guerre moderne rassemble des masses d'hommes considérables sur une superficie où la population normale ne trouve pas en temps de paix tout ce qui est nécessaire à sa subsistance, et où les ravages causés par la lutte auront détruit ou tout au moins diminué ces ressources. L'arrière, c'est-à-dire la partie du territoire national non occupée, devra donc satisfaire pour la plus grande partie, parfois même pour la presque totalité, aux besoins des effectifs.

Il est donc essentiel d'être, en tout temps, préparé à fournir aux armées les denrées qui leur seront utiles, soit à l'aide de

stocks constitués à l'avance et entretenus au complet dès le temps de paix sur des points déterminés, stocks qui du reste seront vite épuisés, soit plutôt à l'aide des ressources nationales en puissance, dont l'inventaire doit être constamment tenu à jour en vue d'une exploitation raisonnée, une fois venue la guerre.

Cet inventaire est dressé dans chaque département par le comité de ravitaillement, présidé par le préfet, assisté d'un sous-intendant, et composé de fonctionnaires civils, de négociants, d'industriels et d'agriculteurs connaissant bien les facultés de la région.

La tâche du comité de ravitaillement consiste à établir, commune par commune, la statistique des denrées et matières existant, aux diverses époques de l'année, dans le département. En tenant compte des besoins de la population, des quantités nécessaires à l'industrie, etc., on arrive à trouver le disponible pour les besoins militaires.

Cette statistique ne se présente pas sous l'aspect de lignes droites pour chaque espèce de denrées ou matières, mais sous la forme de lignes courbes suivant la saison, les mouvements commerciaux ou industriels. Au lendemain de la moisson, on se trouve au sommet des céréales; à la veille, on était au point le plus bas. En telle saison, on est en pleine transformation des matières premières; en telle autre, au contraire, on touche au maximum de la production. De même pour les exportations et les importations normales qui sont, elles aussi, soumises à des lois de mouvement. Ainsi, la guerre de 1914, survenant au début d'août, a éclaté au moment où nous étions au plus bas de la courbe des céréales.

Par l'examen de ces lignes, on aperçoit d'un seul coup d'œil les facultés de production du pays, ce que l'on peut lui demander, ce qu'il faudra chercher à l'étranger, à tel ou tel moment, en tenant compte, dans cette estimation, de la diminution que provoquera dans tous les genres de production, l'immobilisation des millions de travailleurs qui auront quitté champs et usines pour le fusil.

Par les quatre-vingt-six comités départementaux de ravitaillement est établie la somme de la matière utilisable pour les besoins des armées. Le ministre en règle la répartition entre

les départements et, dans chaque département, le comité fait la même opération entre les communes.

Les stocks ainsi prévus sont perçus à dater de la mobilisation ; mais cette perception, loin de se faire d'un seul coup, s'opère progressivement, à intervalles inégaux, fixés par le journal de ravitaillement qui est pour les denrées et matières ce qu'est le journal de mobilisation pour les hommes et le matériel.

Toutes ces opérations sont effectuées par des civils, réunis en commissions de réception : ils opèrent autant que possible à l'amiable, payant à caisse ouverte, selon un tarif arrêté par le ministre, et n'usant de la réquisition qu'au cas de mauvais vouloir ou de prétentions exagérées des producteurs ou des propriétaires. Une fois achetées, denrées et matières sont à la disposition du ministre qui en prescrit et organise l'utilisation.

On ne saurait, aujourd'hui, trop se féliciter des résultats donnés par la préparation et l'exécution du plan de ravitaillement national, auquel l'intendance, puissamment aidée par certaines autorités civiles, a passionnément consacré ses efforts d'organisation depuis vingt-cinq ans.

***

Les trois grandes unités tactiques sont la division, le corps d'armée et l'armée. Auprès de chacun des généraux de division, de corps d'armée et d'armée se trouve un représentant de l'intendance, sous les titres respectifs de sous-intendant divisionnaire, directeur de l'intendance du corps d'armée, chef supérieur de l'intendance de l'armée. Le directeur est un intendant militaire ou un sous-intendant ; le chef supérieur, un intendant général ou un intendant militaire.

Le sous-intendant divisionnaire et le directeur sont en rapports constants avec leur général ou leur chef d'état-major ; il n'en est pas de même du chef supérieur de l'intendance de l'armée : lui, n'a qu'accidentellement des relations avec le général commandant l'armée ; le représentant du commandement avec lequel il est en contact permanent est le général directeur des étapes et services.

Le sous-intendant divisionnaire est seul de son espèce dans sa division, où il a la responsabilité de l'approvisionnement.

Le directeur de l'intendance qui a pour charge de régler, coordonner et diriger le service de l'intendance selon les prescriptions du commandement, a sous ses ordres les sous-intendants divisionnaires, le sous-intendant du quartier général qui exerce à l'égard des éléments non endivisionnés (artillerie, génie, cavalerie du corps d'armée, services divers, brigade non encadrée à l'occasion) les mêmes attributions que le sous-intendant dans sa division, et enfin le sous-intendant des parcs et convois, et du troupeau de bétail.

A la direction des étapes et services, fraction du quartier général d'armée, le chef supérieur de l'intendance, dans la même dépendance à l'égard du commandement, surveille l'action des directeurs. Il a de plus sous ses ordres, en tant que directeur de l'intendance des étapes, le sous-intendant des étapes, le sous-intendant des convois d'armée, les sous-intendants de la boulangerie d'armée, du troupeau de bétail d'armée, de la gare régulatrice et de la station-magasin.

Faisant vis-à-vis à ces fournisseurs, sont les clients, les corps de troupes, représentés par leurs officiers d'approvisionnement.

C'est entre eux et l'intendance une communication quotidienne et permanente. Ce sont ces deux organes qui pourvoient à l'alimentation du soldat.

***

La quantité de vivres reconnue indispensable au soldat, pour un jour, s'appelle la ration.

Mais à côté de ce minimum, d'une valeur nutritive largement suffisante, les commandants de compagnie, de batterie ou d'escadron ont, grâce à une prime fixe allouée par homme, le moyen de corser et d'améliorer l'ordinaire. D'où la distinction entre les vivres à titre gratuit, c'est-à-dire ceux qui constituent la ration, et les vivres à titre remboursable, c'est-à-dire ceux qui sont payés à l'aide de la prime fixe. L'intendance *doit*, en toutes circonstances, fournir les premiers; pour les

seconds, on se les procure sur place, ou bien l'intendance se charge de les livrer aux unités contre remboursement. C'est, du reste, ce qui a été largement pratiqué depuis que la guerre s'est stabilisée : l'intendance a réuni et fait parvenir régulièrement à l'avant des quantités considérables de denrées de toute nature : chocolat, conserves de poissons, conserves de légumes, confitures, jambons, légumes frais de toutes sortes. Il y a des armées où, l'été dernier, le troupier consommait dans la tranchée des asperges dignes des premiers restaurants de Paris.

Tout cela n'est en somme qu'une complication d'écritures et de comptabilité, puisque c'est toujours l'État qui paie en fin de compte; mais les commandants d'unités ont ainsi une initiative et une liberté d'action qui leur permet de varier heureusement l'ordinaire et d'en rompre la monotonie. Sans la prime fixe, à la disposition du capitaine, pourrait-on, lorsqu'on se trouve dans une région poissonneuse, offrir à la compagnie une matelote d'anguilles ou un plat de brochet? En outre, cette complication d'écritures simplifie les fournitures à faire pour l'intendance, et par là, allège les convois déjà si lourds à mouvoir et si encombrants.

La ration comprend du pain biscuité (pain rassis) ou du pain de guerre (biscuit), de la viande fraîche ou congelée ou bien de la viande de conserve (cette dernière est accompagnée de potage condensé, facile à accommoder), du lard pour l'assaisonnement, du riz ou des légumes secs, du sel, du sucre et du café ; à l'occasion du vin et de l'eau-de-vie. Le pain est à 750 grammes ; le pain de guerre à 300 grammes ; le riz ou les légumes secs à 100 grammes ; la viande fraîche et la viande congelée varient de 400 à 500 grammes; la viande de conserve de 200 à 300 grammes. Après plus d'une année de guerre, il semble bien que le taux de 400 grammes est suffisant pour la ration de viande, lorsque l'on peut sans trop de peine améliorer l'ordinaire à l'aide de la prime fixe.

***

« Le soldat ne doit pas aller à la recherche de ses vivres ; on doit les lui apporter. »

L'intendance doit donc préparer les quantités de denrées nécessaires, les acheminer, et les faire parvenir régulièrement aux troupes.

L'origine de l'opération, la source pour ainsi dire de ce flot nourricier, est très à l'arrière, loin de l'ennemi, par conséquent à l'abri de ses atteintes. Il y a là de vastes magasins et des ateliers de toutes sortes; car si nous n'envisageons ici l'intendance que comme pourvoyeuse de vivres, nous ne devons pas oublier qu'elle a également à fournir les armées en vêtements, équipements, etc.

Cette source s'appelle la station-magasin. Chaque armée a la sienne dirigée par un sous-intendant. Le rôle de ce fonctionnaire est capital : il doit entretenir constamment au niveau des effectifs de son armée les approvisionnements nécessaires, et pour cela provoquer les envois de l'intérieur; il dispose des ressources du ravitaillement national et des commandes passées à l'étranger. Il a également à surveiller le fonctionnement d'une boulangerie en continuelle production. Un manque de soin, un moment d'inattention peuvent compromettre le ravitaillement des troupes et entraîner les plus graves conséquences. Il faut donc dans cette charge peu brillante mais si utile, une activité, une initiative, une ponctualité qui ne se ralentissent ou ne s'émoussent ni jour ni nuit.

Chaque jour, *sans ordre*, le sous-intendant de la station-magasin adresse à la gare ou aux gares régulatrices qu'il dessert les quantités de denrées *d'ordinaire* nécessaires pour les effectifs de l'armée ; pour tout le reste il n'agit que sur ordres.

La station-magasin est le réservoir ; la gare régulatrice est le robinet qui en débite le contenu.

Organe d'armée, la gare régulatrice dépend du général commandant l'armée, avec qui le commissaire-régulateur est en rapports continuels par l'intermédiaire ou plutôt en la personne du général-directeur des étapes et des services. Son rôle est, comme son nom l'indique, de régler entre les grands éléments, c'est-à-dire entre les corps d'armée, la répartition des envois de l'arrière.

Quotidiennement, le commissaire-régulateur reçoit de l'armée la situation numérique des rationnaires à pourvoir

par corps d'armée ou éléments indépendants, avec l'indication des gares de ravitaillement, c'est-à-dire des lieux où les vivres doivent être dirigés par voie ferrée, pour être ensuite distribués directement aux parties prenantes, ou bien acheminés par voie de terre, sur les points où se fera la répartition entre les unités. Le régulateur transmet ces indications au sous-intendant affecté à sa gare : celui-ci puise alors dans les approvisionnements expédiés par la station-magasin pour former les trains destinés aux différentes gares de ravitaillement.

Tout ce qui précède s'est en quelque sorte passé derrière le rideau, et n'est que la préparation du spectacle.

Le voici qui commence : le train de ravitaillement est parvenu à sa gare de destination. Les troupes sont cantonnées à telle distance qu'il est facile aux trains régimentaires (convois de subsistances de chaque corps) de venir à pied d'œuvre chercher les vivres.

Grande animation pendant les opérations. Le sous-intendant divisionnaire groupe autour de lui les officiers d'approvisionnement des diverses unités, et procède à la répartition des denrées. Cela ne se fait pas toujours sans tirage ; car, malgré le soin apporté à sa constitution, le train de ravitaillement a parfois des manquants, parfois aussi des excédents. Il faut calmer la mauvaise humeur de ceux qui voient leur portion réduite, persuader ceux à qui l'on tient à faire prendre plus de vivres remboursables qu'ils n'en avaient demandé. Il faut au sous-intendant une ferme diplomatie pour contenter tout le monde, y compris la régulatrice qui n'aime pas qu'on lui renvoie des denrées. Au demeurant, clients et fournisseurs finissent presque toujours par s'entendre.

Pendant ces préliminaires, les voitures des trains régimentaires ont pénétré dans la gare, sous l'œil attentif de l'officier directeur du ravitaillement, qu'assistent les inévitables gendarmes.

Fourgons et fourragères réglementaires, voitures de réquisition des types les plus divers, viennent sans trop de heurts se ranger au long des wagons ; les auxiliaires des officiers d'approvisionnement, munis des bons qui leur ouvrent le droit à la perception des denrées, arrivent à leur tour aux wagons où se fait la livraison. Ici, les bottes de foin et de paille

s'entassent sur les fourragères ; là, les sacs d'avoine s'empilent dans les fourgons ; ailleurs, le pain, le riz, les légumes, le vin (qu'on délivre en supplément depuis le début de la campagne), les légumes frais aussi appétissants que s'ils sortaient du potager, les mille denrées de toutes sortes fournies à titre remboursable trouvent place dans les fourgons et les véhicules les plus divers, tandis que les bouchers accrochent les quartiers de viande congelée aux plafonds des voitures à viande aux parois treillagées. C'est une animation intense : tout se passe cependant avec ordre, au milieu d'un mouvement incessant d'hommes, de chevaux, d'attelages, avec le minimum de cris, chacun donnant son activité à la besogne plutôt qu'à la parole. Dans une gare de ravitaillement bien aménagée, aux dégagements faciles, on peut aisément ravitailler une division de 20 000 hommes et de 3 500 chevaux en une heure et demie ou deux heures.

Ainsi se passent les opérations dans les conditions les plus favorables, celles du reste qui se sont rencontrées le plus fréquemment depuis que la guerre s'est stabilisée dans les tranchées. Les lignes sont pour la plupart à proximité des voies ferrées. Mais, dans certains cas de la lutte présente, et dans la guerre de mouvement, les choses ne vont pas aussi simplement.

Les troupes cantonnent, ou plus exactement les trains réglementaires cantonnent à une distance telle de la gare de ravitaillement qu'il est impossible de leur faire faire le trajet aller et retour qui sépare gare et cantonnements. Un nouvel élément intervient alors, qui joue un rôle capital, et sur la conduite judicieuse duquel repose le ravitaillement.

C'est le convoi administratif. Chaque corps d'armée est pourvu de deux convois, attelés par le train des équipages, et formé chacun de deux sections. Pour chacun des convois, une section demeure à la disposition du corps d'armée, tandis que l'autre, plus en arrière, contribue à constituer le convoi d'armée, sous les ordres du chef supérieur de l'intendance de l'armée, et du directeur des étapes et services. Tantôt l'un seulement de ces organes, tantôt les deux sont en fonctionnement.

Dans l'hypothèse la plus simple, celle de la gare de ravitaillement assez voisine du cantonnement, le convoi de corps

d'armée se rend à cette gare, où il vide le train quotidien de son contenu, le recharge, et le transporte en un point où il trouve les trains régimentaires dans lesquels il se vide à son tour. Dans une autre hypothèse, plus compliquée, le convoi d'armée est à la gare de ravitaillement qui prend alors le nom de gare origine d'étapes ; il vide le train quotidien, se charge de son contenu et le transporte en un point où un second transbordement est effectué par le convoi de corps d'armée, qui va ensuite livrer les denrées aux trains régimentaires.

La pratique du ravitaillement par convoi a été jadis, avant les chemins de fer, la normale de la guerre ; on est encore souvent amené à y recourir. On aperçoit dès lors l'importance de ces organes d'armée et de corps d'armée.

L'instrument est fort délicat à manier, par sa masse d'abord, puis par les difficultés de le conduire sur des routes fatiguées, le plus souvent encombrées de troupes, de matériel, de voitures de toutes sortes. Il y faut infiniment d'adresse et d'ordre. Le commandant, lui, doit donner ses instructions avec la plus grande précision afin d'éviter les heurts et les à-coups, d'où peuvent naître des retards aux conséquences parfois désastreuses ; l'intendance et ses auxiliaires du train des équipages doivent les exécuter avec un soin, une ponctualité, qui exige, particulièrement des sous-intendants chargés des convois, une tension d'esprit continuelle. La moindre erreur dans la composition du chargement du convoi, la moindre défaillance dans la conduite de sa marche, et le ravitaillement d'une division, d'un corps d'armée peut être compromis, le sort de la bataille mis en péril.

Le ravitaillement par convoi sur route, pour indispensable qu'il soit en certaines circonstances, ne devra cependant être pratiqué que lorsqu'il sera complètement impossible de l'éviter, et ce pour sa complexité, même dans la forme la plus simple, pour les fatigues qu'il impose à son personnel et à sa cavalerie, et pour d'autres raisons aussi graves.

En effet, le convoi de corps d'armée doit être chargé à deux jours de vivres pour tout l'effectif. Le jour où il opère, il se vide d'une moitié de son chargement ; si la gare de ravitaillement est trop éloignée pour que la fraction distributrice puisse, le même jour, aller se recharger, le convoi, pendant

vingt-quatre heures, ne se trouvera plus aligné qu'à un jour de vivres ; et il en sera ainsi tant que le rechargement n'aura pu s'effectuer, puisque le lendemain la fraction pleine se videra à son tour, tandis que la fraction vide ira se remplir. Il en est de même pour le convoi d'armée, si lui aussi doit faire pour alimenter les convois des corps d'armée un parcours trop long pour pouvoir se recompléter dans la même journée.

Sans doute n'est-on pas le maître des circonstances ; et les mouvements des troupes règlent-ils ceux des organes d'alimentation. Mais cette vacuité d'une moitié des convois pendant vingt-quatre heures présente les plus graves inconvénients.

On essaiera, évidemment, d'y parer par l'emploi de convois automobiles, au moins pour l'organe d'armée ; la distance qu'ils peuvent parcourir permettra d'arriver assez près des convois de corps d'armée pour que ceux-ci puissent toujours être maintenus à leur complet de deux jours ; mais l'usage en pourra être malaisément généralisé. D'autre part, la circulation de tous ces convois, ajoutée à celle des convois de munitions, des ambulances, des transports de toutes sortes nécessaires à une armée, provoquera des encombrements dont ne sera pas sans souffrir la conduite souple et rapide des opérations.

Il faut donc s'efforcer de pousser les trains de ravitaillement par le rail assez loin, pour que les convois, en accomplissant leur office, puissent venir se recompléter de manière à ce que chaque soir ils se trouvent avec leur chargement intégral de deux jours de vivres.

***

L'usage de la viande frigorifiée ou congelée s'est largement généralisé depuis le début de la guerre. Il y a à cela maintes raisons, dont nous ne retiendrons que deux : diminution de l'encombrement à l'arrière qui n'a plus à se faire suivre d'une aussi grande quantité de bétail sur pied qu'auparavant, et moindre contribution du cheptel national, qui est ainsi moins affecté. Cette viande congelée provient de l'étranger, notamment des pays d'élevage intensif, de l'Amérique et de l'Australie, où l'industrie frigorifique est solidement organisée. La

viande congelée ne peut parvenir à l'avant que par le train de ravitaillement. Elle est alors chargée dans les voitures à viande des trains régimentaires, ou, s'il faut user du convoi, transportée aux lieux où viennent les voitures à viande, par les automobiles de la section de ravitaillement en viande fraîche.

Mais elle n'entre pas seule dans l'alimentation du soldat, à qui on délivre assez fréquemment de la viande fraîche. Celle-ci ne pouvant supporter après abattage les longs trajets en chemin de fer, il est constitué dans chaque corps d'armée d'abord, dans chaque armée ensuite, un troupeau de bétail.

Le troupeau de bétail d'armée n'est qu'une réserve destinée à combler les vides faits dans les troupeaux de corps d'armée, au cas où les envois de viande sur pied effectués de l'arrière n'arriveraient pas en temps voulu.

Le troupeau de bétail de corps d'armée, mis sous la direction du sous-intendant des parcs et convois, a sa place à l'arrière du corps d'armée. Son chef, sur les ordres reçus du directeur, ou bien livre la viande sur pied aux corps de troupes qui en feront eux-mêmes l'abattage (ce procédé n'est employé que dans le cas où le corps d'armée est réparti sur une faible profondeur, ou bien dans celui où le troupeau a une annexe détachée en avant, proche les gares de ravitaillement); ou bien il fait procéder par son personnel de boucherie au sacrifice des quantités nécessaires à l'alimentation du lendemain. Cette viande est alors transportée aux lieux de livraison par la section de ravitaillement en viande fraîche, composée d'automobiles aménagées en garde-manger. Tout le monde sait aujourd'hui que les autobus de Paris remplissent cet office. Ce ravitaillement demande à être réglé avec une grande précision, afin qu'il ne reste pas de viande non distribuée, qui, par les périodes de chaleur surtout, risquerait de s'avarier et d'être perdue.

*
* *

Cette esquisse rapide du mécanisme du ravitaillement aux armées en montre la complexité. Une préparation exacte et détaillée en est la condition absolue. Un soin de tous les instants, une attention perpétuellement en éveil, une prévision

aiguë, une conscience exigeante, un esprit de décision avisé, telles doivent être les qualités maîtresses d'un bon fonctionnaire de l'intendance. La campagne actuelle, où ce corps jadis si malmené a trouvé une si belle revanche, a prouvé qu'il est à la hauteur de sa tâche.

Jusqu'ici, malgré les vicissitudes que l'esprit le plus puissant ne peut prévoir : accidents de chemin de fer qui empêchent les trains d'arriver, enlèvements de convois par l'ennemi, destructions de magasins à vivres, épizooties décimant les troupeaux, avaries de denrées, troubles apportés dans les distributions par les opérations, les troupes ont constamment eu tout ce qui leur était nécessaire. Parfois même elles ont eu plus que le nécessaire, surtout au début de la guerre ; mais qui en ferait sérieusement grief à l'intendance? Le mot a été dit par un officier glorieusement blessé, fait prisonnier, et revenu d'Allemagne après mille péripéties : « Vive l'intendance, qui nous a toujours permis de nous battre le ventre plein ! »

***

LES SOLDATS ET LA PRESSE

La mobilisation a fait surgir en France l'un des plus beaux miracles de cette grande guerre : l'enthousiasme sacré, dont aucun récit peut-être ne ressuscitera jamais l'entière émotion.

Il a jailli du peuple, du plus intime et du plus profond du peuple même. Cependant, hors les ouvrages techniques (H. Hauser, L. Bruneau, M. Schwob, V. Cambon, etc.), les renseignements diplomatiques, commerciaux, consulaires ; hors les livres de Charles Humbert (*Sommes-nous prêts?*), hors les articles de revues, généralement ignorés de la masse, et ceux qui parurent dans quelques organes quotidiens assez répandus, — aucun enseignement, comparable à l'enseignement populaire de la presse pangermaniste, n'avait semé dans les sillons populaires français l'annonce du danger.

Sans que la presse l'eût pressenti ni préparé, l'élan formidable jeta aux frontières assaillies le peuple mêlant ses classes, ses castes, ses riches et ses pauvres. Cela est curieux à observer dans un pays d'opinion, dans un pays où la presse s'honore de former la quatrième puissance. La période immédiate d'avant-guerre, d'ailleurs, était trouble, et les regards se concentraient loin des frontières noires d'orage, sur des scandales parlementaires ou des procès retentissants.

Cette presse, d'ordinaire si sensible à tout ce qui affecte la vie publique, mais prise cette fois au dépourvu, distancée par les faits, presque écartée, quasi inutile, pouvait-elle rattraper son retard et fournir, par la suite, à l'armée, aux citoyens-

soldats, le catéchisme de la gloire, la certitude de la victoire, le viatique de la confiance?

C'est ce que nous allons examiner.

I

Fin juillet 1914, la guerre menace. Les journaux, absorbés par les débats judiciaires en cours, font une petite place, modeste, à la terrible visiteuse. On ne croit pas encore, dans les masses, et dans les salles de rédaction, à sa venue. On s'émeut à peine. Un écho des « On dit que... », de *l'Intransigeant*, donne, à ce propos, la note exacte : « *On regarde son livret, on l'ouvre, on cherche, sur le fascicule rouge, la date d'appel... Deuxième jour... On rêve?... Si c'était vrai, pourtant?* » C'est bien cela et c'est tout. On ne croit pas encore. On n'imagine pas le cataclysme. On le suppose impossible.

Puis, les faits se précipitent. La guerre vient, décidément. Le 30 juillet, *Paris-Midi*, annonce la mobilisation allemande et signale des transports de troupes en France. Mais, comme le *Lokal-Anzeiger* est saisi à Berlin vers 11 heures, pour avoir annoncé la mobilisation allemande, le Gouvernement, pour éviter toute apparence de provocation, fait saisir *Paris-Midi*. Le public respire. Il repousse encore le spectre furieux qui se dresse. Deux jours après, la mobilisation est décrétée. Affichage de la fameuse dépêche : « Le 1er jour de la mobilisation est le 2 août ». Tumulte. Éditions spéciales. Aux armes ! Les camelots glapissent les titres flamboyants des gazettes. On s'arrache les papiers humides d'encre grasse. On dévore les télégrammes qui, d'heure en heure, se succèdent, et l'on rentre au foyer où, déjà, les femmes se raidissent contre l'émotion, où les enfants mêmes ont l'air grave.

Le lendemain, sans autre préparation, on emplit les trains pavoisés, et l'on répond aux saluts multiples jetés de partout par les femmes, les vieillards, les enfants, à ceux qui vont se battre et qui chantent.

Puis, l'armée s'organise, se range, se vêt, s'arme, s'ébranle, et les soldats ne lisent plus. Court délai. Les journaux sont

désorganisés, et les plus importants paraissent sur une maigre feuille. M. Latzarus a exposé, dans la *Revue de Paris*, les raisons les plus apparentes de cet état nouveau de la presse française. La crise du papier, qui réellement sévit aujourd'hui, ne semble pas avoir été, alors, la cause prédominante de la réduction des formats.

Mais les troupes sont en Belgique et se battent, entrent en Alsace, marchent vers leurs positions, ou se préparent. Les trains sont bondés de matériel militaire. Les journaux suivent, pourtant, arrivent jusqu'à l'extrême limite possible. Aux cantonnements, tout près de la ligne de feu, ils parviennent, et tandis que le canon gronde, que les populations fuient, que la menace grossit, on scrute leur page unique, pour y puiser les motifs d'espérance.

Tout de suite, le grand reflux de la retraite se propage. Cette immense poussée vers l'arrière n'arrête pas la presse On la trouve à l'étape, où la première question posée est toujours : « A quelle heure arrivent les journaux? » On s'en empare dès qu'elle se montre. On reçoit en même temps qu'elle les premiers ballots du *Bulletin des Armées de la République*, que M. Messimy vient de créer, et qui est accueilli par un succès de curiosité. Certes, on est fier d'avoir « sa feuille », son journal spécial, mais le brouhaha de la retraite ne laisse pas réfléchir. On le parcourt, si on peut, on marche, on se bat, on marche encore.

Quelques jours se traînent, passent, terribles. La Marne !

La plupart des journaux se sont rassurés un peu, et, timidement, reparaissent sur quatre pages. Ils ont été distancés dès le début par *l'Écho de Paris*, dont la feuille, je crois, est toujours restée double, et qui doit à ce fait peut-être, de pouvoir si abondamment répandre les articles puissants d'Albert de Mun.

La Marne ! C'est un article de Barrès qui l'annonce presqu'à tous, dans le rang. La victoire palpite d'abord entre les lignes, puis s'affirme, s'éploie, prend son vol. Du coup, la presse entière s'enhardit, et l'ordre du jour de Joffre occupe les premières colonnes du format ordinaire retrouvé.

A ce moment, les soldats, — pas encore les poilus ! — sont en complète sympathie avec la presse ; ils en reçoivent

la fierté, le réconfort, la certitude du succès. Fondus dans une union sacrée absolue, ils ne songent pas à retrouver dans le journal l'odeur, même affaiblie, de leurs opinions politiques d'avant-guerre. Peu leur importe l'ancienne nuance de la feuille tombée entre leurs mains. Toutes celles qu'on tient sont bonnes : elles donnent des raisons de foi, et nul ne songe aux journaux de parti ; tous se contentent de la grande presse d'information, la seule régulière, abondante, facile : *le Journal*, *le Matin*, *le Petit Parisien*, auxquels se joint sans effort, soutenu par son premier élan, *l'Écho de Paris*, que beaucoup, auparavant, n'avaient jamais lu, ni parfois connu [1].

II

Après cette période de fièvre, de mouvement, de victoire, l'accalmie survient, les tranchées se creusent et s'organisent.

Immédiatement, sans doute, les journaux et les messageries de journaux envisagèrent le problème qui se posait : fournir la ration de lecture quotidienne à deux millions de lecteurs mobilisés de l'Yser aux Vosges.

Il ne nous appartient pas d'entrer dans le détail de cette organisation, ni d'étudier la manière dont le problème fut résolu. Il nous suffit de constater les résultats. Toutefois, on imagine aisément que la tâche quotidienne d'approvisionnement ne fut pas arrêtée par des difficultés pratiques insurmontables, visant une clientèle à peu près fixe numériquement, et stable géographiquement. Les messageries de journaux, malgré les entraves créées par l'état de guerre, trouvaient des indications certaines dans les modes d'organisation qu'elles avaient déjà expérimentés quand l'exode estival poussait leur clientèle ordinaire hors des centres urbains, la groupant dans les régions maritimes, montagnardes, ou balnéaires.

1. *Le Petit Journal*, également, organe de grande information et journal populaire très répandu, très lu à l'arrière, et d'ailleurs magistralement dirigé, n'a pas semblé alors, au moins dans mon secteur, chercher à atteindre les lecteurs des tranchées.

Elles ne se heurtaient plus, d'autre part, dans l'armée, aux prohibitions de jadis, qui ne permettaient l'entrée des casernes qu'à quelques rares journaux sans couleur politique accentuée, comme, dans ce temps, *le Petit Journal* et *le Petit Parisien*. Maintenant l'approche du rang était libre.

Aussi du jour au lendemain, le problème fut-il à peu près résolu, et les tranchées, pour la plupart, ne manquèrent pas plus de feuilles publiques que de matériel militaire.

Cependant, cette facilité d'approvisionnement resta l'apanage presque exclusif des grands journaux, et, seuls, les dreadnoughts de la presse, *le Matin*, *le Journal*, *le Petit Parisien* et *l'Écho de Paris*, parvinrent régulièrement jusqu'à la ligne de feu.

D'autres journaux nombreux, comme *le Figaro*, *le Gaulois*, *le Temps*, etc., viennent au « front ». Mais ils ne dépassent guère les rassemblements de l'arrière, les villes ou villages où, en pleine paix, ils pouvaient déjà parvenir. On ne les voit pas dans les tranchées, dont nous nous occupons uniquement ici.

Le poilu — le terme date des tranchées — ne cherche pas les raisons de cet état de choses. Nous l'imiterons. Ce qu'il voit du système est ceci : chaque matin, des cyclistes, autorisés, partent de tous les secteurs vers un point unique — grande ville, station de chemin de fer, centre d'approvisionnement, etc. — Ils reviennent chargés de la manne, la distribuent aussitôt jusqu'aux dernières limites de chaque secteur. Ce sont, le plus souvent, des volontaires, alléchés par la remise que consent le dépositaire pour la vente au numéro. Suivant leur courage, leur clientèle, et aussi la concurrence, ils réalisent un bénéfice quotidien qui varie de deux à cinq francs, rarement plus. Le poids du papier, l'état des routes, le nombre des acheteurs, ne leur permettent pas, en général, de profits supérieurs à ce dernier chiffre.

Dès la distribution faite, les feuilles s'éploient, et tout, corvées, terrassements, écritures, rangements, semble, d'un accord tacite, s'arrêter un instant. C'est l'heure du journal, la trêve du communiqué. Instant bref, mais unique et universel, et que l'arrivée des lettres, même plus tard, ne renouvelle pas. Le journal doit être parcouru tout de suite. C'est

un produit qu'il faut gober frais. La lettre se goûte. C'est un régal intime qui veut une certaine solitude.

III

La stagnation aux tranchées n'a pas amélioré, jusqu'ici, et de façon générale, l'apport et le transport de la presse quotidienne. Cependant, elle a permis à de nouveaux concurrents, ou moins puissants, ou plus timides, de trouver des acheteurs et de se faire représenter jusqu'aux banquettes de tir.

Il y eut d'abord les commandes faites aux cyclistes, que, ceux-ci transmirent aux dépositaires, et qui, peu à peu s'accrurent. Un des premiers organes ainsi demandés fut *Excelsior*, pour les images. Puis, vint *l'Illustration*, à peu près réservée, en raison de son prix, aux officiers, puis *le Pays de France*, *le Miroir*, etc., tout ce qui donnait le document précis où le poilu se voyait vivre et regardait vivre le voisin, puis, enfin, *le Cri de Paris*, *l'Homme Enchaîné*, *l'Œuvre*, *le Temps*, *l'Humanité*, *l'Information*, et les illustrés gais, *Fantasio*, *le Rire*. Le choix est à noter. Il décèle du goût. Rien, là-dedans, de trivial, et rien de ces feuilles « populaires », grossièrement enluminées, que les éditeurs, imitant les Boches et préparant sans le savoir leur invasion, multipliaient partout avant la guerre.

A cet apport déjà considérable de papier, il faut ajouter les journaux venus dans les poches des permissionnaires, jetant soudain aux tranchées de joyeuses réminiscences : *Paris-Midi*, *l'Intransigeant*, *la Liberté*, etc., les apports de la presse régionale, servie aux originaires des départements, de la presse professionnelle et de la presse religieuse. Ils échappent au transport des cyclistes et ressortissent, avec la correspondance, des vaguemestres régimentaires. Ils complètent les informations de la grande presse, et apportent l'air du « pays ». Tels *la Petite Gironde*, *le Petit Marseillais*, *le Lyon Républicain*, *le Bonhomme Normand*, *la Dépêche de Brest*, etc., l'odeur pieuse du cercle diocésain, comme *la Croix*, ou les nouvelles du milieu professionnel comme le *Bulletin des Travailleurs*

municipaux, le Forain, le *Bulletin des Écrivains,* etc. Leur rapprochement dans les sacs écrus des P. T. T. est le meilleur gage de la présence dans le rang, côte à côte, de toutes les professions, de toutes les expressions de la foi, et même de toutes les classes sociales.

Enfin, couronnant l'édifice où figure toujours le *Bulletin des Armées,* aux informations trop tardives pour être goûtées, paraît le journal de tranchées proprement dit, la feuille humoristique du régiment, de la brigade ou de la division. Cette « presse » a remporté un succès d'estime qui lui était bien dû pour sa gaieté vaillante, son esprit, sa crânerie, toutes ses qualités de spontanéité, de gouaillerie et de verve. Mais si son importance a crû en nombre, elle est restée limitée dans son expansion. A l'exception de quelques feuilles comme *le Diable au Cor* des chasseurs à pied, dont le tirage imprimé atteint dix mille exemplaires, *l'Écho des Guitounes* du 144e et quelques rares autres spécimens, la presse des tranchées ne possédait et ne possède aucun élément d'expansion. Son mérite, incontestable et incontesté, est ailleurs que dans le nombre et l'importance de sa clientèle. Tirée, comme *le Cri de Guerre,* du 23e territorial, sur polycopie, dans les gourbis de première ligne, à une centaine d'exemplaires, ou bien à la lithographie comme *le Ver Luisant,* de la 58e section de projecteurs, etc., elle amuse et distrait par rayonnement ; les exemplaires passent de mains en mains, et portent à l'arrière, parfois, des échos de leur bonne humeur. Son action se limite à cela et n'ambitionne rien de plus. C'est un sourire de l'armée, une joyeuse réponse aux journaux boches, tel le *Feldpost,* que des avions ennemis lancent quelquefois sur les lignes.

IV

Voilà donc la librairie des tranchées, le fonds courant du cabinet de lecture du poilu. Nous exceptons volontairement les livres, brochures, revues, etc., tout ce qui n'est pas « du journal ». Il faudrait citer les envois de *Lectures pour Tous,* généreusement consentis par la maison Hachette, la *Revue*

de Paris, dont j'ai fréquemment vu des numéros lus et relus, *la Revue,* etc. Ces périodiques sont adressés individuellement à leurs destinataires. Tel combattant, lettré, les reçoit, par abonnement ou par voie familiale, et les prête, après lecture.

Il nous reste à examiner le jugement du poilu sur la presse, l'action de celle-ci sur celui-là, les évolutions les plus remarquables de tous les deux, et les réactions correspondantes.

Du début à maintenant, le combattant a cherché dans la presse, de prime abord « l'information ». L'immense désir de savoir les phases démesurées de la tragédie où il était acteur infime, assoiffait de nouvelles le poilu le plus humble. L'arrière, sans doute, absorbait vite le contenu des journaux pour apprendre les faits de l'avant. Mais, à l'avant, le poilu, ce citoyen-soldat, isolé, en pleine terre, du foyer, de la famille, de la cité, et, en quelque sorte, de la France entière, le poilu déraciné de son sol et replanté dans un secteur où il ne voyait que le talus le cachant à l'ennemi, cherchait aussi, avec fièvre, une vue d'ensemble que, seule, la presse pouvait lui donner, et dont il essayait de tirer pour lui-même des pronostics de contre-coups immédiats ou lointains.

Il ne savait rien de plus des opérations militaires que le concitoyen resté à l'arrière, et il lui manquait même, pour tromper son attente, le « potin », la nouvelle verbale, voire le « racontar », les « on-dit ». Il consulta donc la feuille publique au front, dans la minute laissée libre par le service formidable de l'installation, de façon aussi curieuse, aussi passionnée, que le faisaient, à l'arrière, et la femme, et les vieillards, et les infirmes... et les embusqués (dont, longtemps, il ne soupçonna même pas l'existence).

Or, la censure veillait, comme chacun sait. La feuille publique, soumise au visa, ne dévoilait des opérations que le « communiqué », toujours bref, et les commentaires des critiques militaires ou militarisés. Les sensations éprouvées à l'arrière et à l'avant, sous l'influence de causes à peu près identiques, durent donc être, longtemps, à peu près semblables, et il n'y eut guère, pour les différencier, que des préférences individuelles, accordant à tel ou tel commentateur une confiance refusée à tels de ses confrères en stratégie. Peut-être pour les soldats, plus que pour les civils — à moins que ce

ne soit le contraire — le grade qui accompagnait la signature en accrut-il l'importance, tout le monde n'étant pas obligé de savoir que tel colonel, mettons le colonel X..., n'a jamais eu ce grade qu'en dehors de l'armée. Sans trahir nul secret de la défense nationale, la vérité autorise à dire qu'un des plus populaires, au front, parmi les commentateurs militaires, semble devoir rester jusqu'au bout un officier retraité avant que d'avoir cousu cinq galons d'or sur sa manche.

Il ne m'appartient pas de rechercher toutes les causes de l'évolution de la presse durant la guerre. Il m'est seulement permis de constater que cette évolution se produisit, en raison de deux clientèles à satisfaire, celle de l'arrière reprenant vie, tandis que celle de l'avant stationnait encore, l'armée étant trop occupée à sa rude besogne, creusant la terre, améliorant la fortification, posant des gabions, ajustant des rondins, sciant des planches, consolidant et préparant les assauts futurs, veillant, sous les obus, sans cesser un jour de combattre.

Or, pendant que ce labeur remplissait des heures monotones, la nouvelle, l'« information » se raréfiait. Malgré l'énorme déroulement de l'aventure guerrière, l'entrée en lice de la Turquie, l'expédition des Dardanelles, la discussion germano-américaine, etc., l'information ne suffit plus, rognée par Anastasie, à remplir les six colonnes de chaque page des journaux. Une véritable morte-saison de faits-divers et de « chiens écrasés » commença. Plus de crimes rocambolesques où bandits, victimes, policiers et juges, offraient au lecteur un feuilleton animé avec suite au prochain numéro. Plus de politique, ou si peu !... Plus de débats parlementaires palpitants, qu'importe au poilu, dans son gourbi, la discussion d'une loi sur les loyers, qu'il ne paie pas, et au sujet d'un logement couvert par le moratorium? Ça ne l'intéresse pas. Il a son idée là-dessus, d'ailleurs...

D'autre part, des intervalles énormes séparaient les opérations. La presse combla tous ces vides en reprenant des formules momentanément abandonnées, et, croyant satisfaire ainsi sa double clientèle, celle de l'arrière et celle de l'avant, publia des reportages « de guerre », des contes « de guerre » aussi, des feuilletons « de guerre », pour la plupart. Puis,

la reprise de la vie économique s'avérant, les théâtres rouvrirent, la publicité ressuscita et la mode renaquit. Ces manifestations publiques, exigeant évidemment l'attention de la presse, l'ont tout de suite retenue. Elles n'obtinrent, de prime abord, dans les tranchées, qu'un succès bien relatif, et, si l'on écarte toute périphrase pour utiliser une expression professionnelle, elles eurent franchement une « mauvaise presse » très accentuée.

Les reportages, souvent consciencieux, parfois bien écrits, ne pouvaient satisfaire des gars qui vivaient mieux le récit que le narrateur lui-même. Le lecteur veillait, mangeait, dormait, travaillait et luttait en première ligne, dans la zone interdite au reporter le mieux avisé, le plus quêteur d'impressions rares et vécues, et il reprochait à celui-ci de ne dépeindre qu'une zone de semi-arrière, qu'il méprisait déjà confusément, dans sa sereine certitude d'être, où il était, plus héroïque. Il trouvait aussi là dedans trop de naïve complaisance à décrire des réceptions faciles, des voyages automobiles, à exposer toutes sortes d'aperçus fort étrangers à sa propre existence, et qui prétendaient, précisément, en retracer les dangers et la noblesse. Le talent du narrateur s'arrêtait forcément à l'infranchissable cordon des sentinelles, refrénant toute curiosité, et le curieux restait au delà du cordon. Au surplus, la presse comprit assez vite l'insuffisance onéreuse de cet expédient, et elle y renonça presque unanimement : elle envoya ses reporters au diable, loin, à l'étranger.

La censure, malgré sa sévérité, ne blanchissait pas tout le papier ; il fallait en noircir à tout prix le plus possible, la presse eut alors recours aux conteurs. Inspirés ou pas, ceux-ci crurent devoir « inventer » des aventures guerrières. Ce fut terrible. L'imagination la plus exercée ne pouvait vraiment entrevoir la réalité d'une guerre sans précédents. Les meilleurs écrivains puisaient vainement dans leurs réminiscences, sans que leurs historiettes parvinssent à dépasser, littérairement, la valeur anecdotique, artificielle, raide et fausse, d'une piètre imagerie militaire. Ni l'horreur de la plaine infernale, ni l'orage des bombardements, ni la puanteur dantesque des gaz, ne se peuvent ressentir artificiellement. On ne les traduit qu'après impression directe. Les contes « de guerre » sem-

blèrent pâles aux poilus, et ils se demandèrent sérieusement si l'on se moquait d'eux à leur servir, comme exactes, des sensations et des images dont le plus simple découvrait la puérilité. Pour rendre leur effort démoniaque, on déroulait du cinéma truqué. Cette tentation éloigna des conteurs, de tous les conteurs, rapidement, la grande majorité des poilus. C'est une question qu'a fort bien comprise et résolue M. Georges Lecomte, l'éminent président de la Société des Gens de lettres, sous les auspices duquel paraissent, depuis peu, dans *Excelsior*, de courts récits sous ce titre : *la Guerre racontée par les écrivains qui la font*. Par malheur, si beaucoup d'écrivains, parmi les plus jeunes et les mieux doués, ont fait noblement à la Patrie le sacrifice de leur vie, le nombre des survivants n'est pas tel, aux tranchées, que cette rubrique puisse être alimentée tous les jours.

Une autre cause, plus importante encore du dissentiment entre la presse et ses lecteurs de l'armée fut l'obstination, peut-être louable, pour faire « tenir » le civil, à imprimer tant d'assurances prématurées. Dès août 1914, des journalistes affirmèrent que l'armée allemande d'invasion comptait dans ses rangs des vieillards, des adolescents, et des infirmes mal armés. Plus tard, la famine de l'empire emplit les colonnes des journaux français. Ensuite, on répéta partout que les Boches manquaient de cuivre, etc. Or, les soldats, aux tranchées, s'ils ne pouvaient vérifier toutes ces assertions, qui voulaient être rassurantes et n'étaient que téméraires, en doutèrent promptement. Aux prises avec une réalité précise, comment auraient-ils ajouté foi aux vieillards, aux impotents, aux gamins, lorsqu'ils étaient en contact avec des ennemis robustes ; comment auraient-ils cru au manque de cuivre, quand ils recevaient abondamment des obus dont toute la fusée, pesant plus d'un kilogramme, était en cuivre? Ils crièrent au mensonge...

Et le journal, cependant, arrivait chaque vingt-quatre heures. Et l'on tendait son sou au cycliste, pour l'avoir, chercher de l'information souvent absente, et trouver le conte inutile. Les journaux semblaient vides : leur contenu ne valait pas un sou. Les journalistes connurent la « mauvaise presse », et furent sourdement tenus pour responsables de la stagna-

tion des nouvelles, et presque de la lenteur de la guerre. Seules, les explications données après une opération du secteur, bombardement, attaque, gaz, ramenaient un peu l'attention, excitaient l'intérêt, secouaient la torpeur, et empêchaient qu'on se désaffectionnât peu à peu des feuilles publiques.

Et, soudain, en pleine crise de rapports entre la presse et ses lecteurs de l'avant, survinrent les nouvelles théâtrales et la publicité !

Les mots, dans leur sens concret, rendraient mal la stupéfaction un peu indignée des combattants devant ces ressuscitées. Foule, donc émotive, et foule déjà habituée à l'encens de l'adulation, l'armée des tranchées, en ouvrant le matin, les journaux, et en y lisant le compte rendu d'une première ou d'une reprise, les bons mots d'un cabotin, les nouveaux caprices de la mode féminine, et la réclame des produits de beauté, l'armée des poilus n'en crut pas ses yeux. Elle se sentit, quelques secondes, abandonnée, oubliée, sacrifiée. Heure trouble. Moment, jusqu'à un certain point, angoissant, où l'âme de tous se refermait sur la farouche résolution : tenir, soi, les soldats, seuls, quand même !...

Il ne fallut pas moins que la fièvre endémique d'informations pour éviter une sorte de boycottage quasi universel de la presse aux tranchées. Mais c'est à dater de cet instant, surtout, que partirent du front les demandes de journaux jusqu'alors moins accessibles, de tirages restreints, et qui conservaient, à l'arrière, l'odeur et le goût des politiques de parti. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'un mouvement absolu. Ces demandes, pour mille raisons, ne dépassent pas un faible pourcentage de la clientèle journalière globale. Elles n'en existent pas moins, et cette presse de partis circule de mains en mains plus que n'importe quelle autre. Elle est insuffisante, à coup sûr, à modifier considérablement l'étiage de la vente courante. La grande presse, continuant à parvenir régulièrement et abondamment, trouve toujours un nombre suffisant d'acheteurs, et correspond à une moyenne des effectifs. Mais le coup porté a été ressenti. Il laissera quelques traces douloureuses, à peine atténuées par des campagnes que le bien de l'armée justifiait, plus que par toutes les mesures charitables des journaux envers les infirmes et blessés car, si le soldat

accepte l'idée de la mort, il ne suppose jamais l'infirmité ou la blessure. Les mauvais souvenirs sont combattus par la curiosité naturelle que la presse seule peut satisfaire. Les fluctuations de la vente, donc, doivent rester en relation de l'activité du front. Il n'en subsiste pas moins une cause très certaine de méfiance, dont la presse n'est pas entièrement responsable, dans son ensemble, mais qui influera très probablement, à un moment donné, voire à la paix, sur ses destinées, sa forme et son développement.

La presse, bridée d'ailleurs par la censure, semble porter, d'une part, injustement, la responsabilité de certains silences, d'autre part, moins injustement, l'accusation d'imprévoyance. Le poilu, dans sa vie monacale, altéré de vérité et de justice, lui conserve quelque rancune d'avoir ménagé davantage ses intérêts immédiats à l'arrière, plutôt que d'avoir sacrifié, à son exemple, toutes ses forces, et son existence même au besoin, à la défense du sol et à l'unique préoccupation de ses défenseurs. Cette impression s'atténuera lorsque l'homme, le lecteur, sera replacé dans d'autres conditions que celles que lui fait la guerre. Il pardonnera davantage certaines erreurs et certaines défaillances, quand sa vue, évadée des tranchées, apercevra tout l'ensemble de l'immense tragédie. Il n'oubliera pas tout à fait, cependant, les impressions ressenties durant tant d'heures tragiques, les plus solennelles, les plus réfléchies, de son existence. Et se sachant appelé à transformer selon sa mentalité nouvelle les choses mêmes qu'il aura défendues, il n'est pas douteux qu'il modifiera en conséquence, par la faveur qu'il lui accordera ou refusera, par tous les moyens en son pouvoir, la presse d'avant-guerre, dont la grande crise n'a pas transformé, en rapport avec son concept, les modalités, les tendances et l'expression.

L'ordre ignoré que prépare l'effroyable drame actuel, l'ordre qui naîtra demain aura sa presse nouvelle dans un État nouveau. Il serait aussi vain d'en prévoir la formule absolue que d'en nier la certitude. Elle devra, au moins, éviter les défauts principaux dont les événements ont démontré l'existence, et qui, précisément, nécessitent sa transformation.

EMMANUEL BOURCIER

AUTOUR D'YPRES

(MAI 1915)

Deux excursions aux abords des lignes allemandes nous révélèrent la véritable physionomie de cette longue suite de tranchées qui s'étendent de la mer du Nord jusqu'à Belfort.

Un matin, l'auto prit la route d'Armentières. On dépassa cette ville et l'on s'arrêta dans un faubourg appelé la Chapelle d'Armentières. Le terrain plat permettait à la vue de s'étendre au loin. Des maisons ouvrières en briques, d'un étage, bordaient la route. Quelques-unes étaient entièrement démolies, d'autres à peine abîmées, beaucoup étaient habitées. En face de nous, à un kilomètre environ, on voyait quelques fermes. On s'arrêta. Nous étions à 400 mètres des Allemands. Rien ne décelait leur présence, et, si nous n'eussions été avertis, nous serions tombés dans leurs lignes sans nous en douter : partout le silence et nul obstacle devant soi.

Le bourg de Plougstreet nous donna une sensation tout à fait différente. Le village se trouve sur la gauche d'Armentières. Une colline ondulée domine la route que les soldats anglais avaient décorée de noms pittoresques. A un carrefour, une pancarte indiquait que l'on était arrivé à « Hyde Park Corner » (nom de la promenade élégante de Londres, analogue à notre Bois de Boulogne). L'auto s'étant arrêtée à ce coin, le général S..., accompagné de son officier d'ordonnance, partit visiter les tranchées. Profitant de son absence, nous

grimpâmes à travers le bois. Les arbres à moitié brisés, les nombreux trous dans le sol prouvaient que cette partie de la colline avait été criblée d'obus. Arrivés sur le faîte, nous aperçûmes une haie, le long de laquelle avait été placée une large toile grise destinée à dissimuler les silhouettes des soldats qui passaient. De là, nous pouvions très bien dominer tout le paysage environnant.

Au loin s'élevait, sur une hauteur, un clocher d'église à moitié démoli : c'étaient les derniers vestiges du village de Messines. Dans la vallée, on distinguait très nettement une première ligne de tranchées anglaises dont le boyau venait aboutir justement auprès de la haie où nous nous trouvions. Plus loin, une autre ligne se profilait à soixante mètres de la première. C'était les Allemands.

Des coups de fusil partaient de droite et de gauche, mais leur crépitement ne troublait guère le grand silence qui s'étendait sur toute cette région. Des maisons situées sur la route, aucune fumée ne s'échappait. L'espace occupé entre les deux tranchées anglaises et allemandes formait une zone neutre occupée par les fils de fer barbelés.

Les visites d'inspection que faisait le général S... sur tout le front devaient être suivies de l'attaque de la cote 60, près d'Ypres, mais cet événement ne tarda pas à être dépassé en intérêt par la seconde bataille de l'Yser.

La fille d'une cabaretière française tenant un estaminet aux portes d'Ypres, où nous nous rendions tous les jours, nous fit un récit du début de cette bataille :

« Le vendredi 24 avril 1915, à cinq heures et demie de l'après-midi, des artilleurs français portèrent dans la salle de mon cabaret deux de leurs camarades qui avaient les jambes brisées et un fantassin qui n'avait pas de blessure apparente, mais qui gémissait et paraissait déraisonner. Je lui offris de la bière, mais il la refusa, puis, arrachant sa tunique, il dit qu'il étouffait. Il paraissait empoisonné. Il voulut se lever et marcher : peine perdue. Ma mère et moi nous lui donnâmes un verre de lait, puis j'appelai une voiture d'ambulance anglaise qui passait et qui l'emporta.

» Pendant ce temps, notre estaminet s'était rempli de soldats

français de toutes armes. Ils racontaient que les Allemands leur avaient envoyé des nuages de gaz asphyxiants.

» Des artilleurs disaient qu'installés aux fenêtres d'une petite ferme, ils avaient aperçu tout à coup les Allemands s'avançant sur eux. Affolés, ils avaient sauté sur leurs chevaux et s'étaient enfuis à bride abattue, abandonnant les pièces de canon qu'ils ne pouvaient défendre. « Les Allemands ont percé la ligne », répétaient-ils sans cesse... »

Sur la route, en effet, arrivaient des artilleurs, des cavaliers, des fantassins. Ils fuyaient à travers champs, sans armes. A eux se joignirent bientôt des Anglais et toute cette masse désordonnée se précipita sur Poperinghe où ils semèrent la panique. L'émoi causé par l'attaque allemande avait été tel qu'un officier anglais, un capitaine, prit un cheval au hasard et s'enfuit affolé, sans veste. Un interprète français, le prenant pour un espion, l'arrêta, revolver au poing, mais tout s'expliqua dans la suite.

La situation fut sauvée par les Canadiens qui, bien qu'au repos à Ypres, n'hésitèrent pas à s'élancer courageusement au-devant des Allemands et arrêtèrent, au prix de pertes terribles, l'avance ennemie.

Le lendemain, un millier d'autobus français amenaient à travers Hazebrouck tout le 8e corps et, de ce fait, la ville reprit l'aspect des journées fiévreuses de novembre. Des zouaves, des Algériens, des régiments de coloniaux aux costumes bleus, avec petit parement jaune sur la capote pour indiquer le numéro du régiment, le 32e, le 37e, passèrent sans arrêt jour et nuit. Des renforts anglais alternaient : quinze mille cavaliers se dirigèrent sur Ypres par la route de Bailleul. Puis des mulets, conduits par des Arabes aux cris gutturaux, débarquèrent en gare.

Dès lors, nous fûmes occupés chaque jour du matin au soir. Nous nous rendions à Poperinghe où se trouvait l'état-major du 5e corps anglais. La ville, effrayée au début par les événements survenus les 25 et 26 avril, avait repris un aspect tranquille, quand le dimanche 27, entre huit et neuf heures du matin, trois obus éclatèrent sur une maison. On crut à une attaque d'avions et l'on n'y prêta pas plus d'attention que de coutume quand, de nouveau le même jour, à six heures, un

obus de 305 tomba sur un immeuble derrière l'église. Nous venions au même moment de nous arrêter sur la petite place de Poperinghe, située à côté de l'hôpital. Nous fûmes donc les témoins de ce bombardement. La ville reçut une douzaine de projectiles, envoyés de trente kilomètres par des canons de marine allemands.

Leur éclatement était formidable, surtout quand l'obus tombait au milieu d'une construction. Un d'entre eux fit écrouler le toit de la maison en face de laquelle se trouvait placée notre voiture. Un éclat de fonte pesant cinq kilos vint tomber devant l'auto. Le chauffeur le ramassa et nous le gardâmes à titre de « souvenir ». Il était encore tout chaud : sa taille et son épaisseur révélaient sa puissance de destruction. A la différence des obus ordinaires dont on entendait le sifflement avant l'explosion, ces projectiles éclataient d'une façon soudaine et causaient une panique indescriptible. Les Allemands bombardèrent de cette manière, un peu plus tard, Dunkerque, Bergues, et récemment Nancy.

La ville de Poperinghe se vida comme par enchantement et alors, à travers les routes, on ne rencontra plus que des réfugiés qui, sans attendre les trains, partaient à pied, un petit baluchon à la main, cherchant à gagner Abbeville et Hazebrouck, distants de quarante kilomètres. Des femmes âgées s'enfuyaient sur les routes ; heureusement des soldats anglais, toujours humains, en installaient beaucoup dans leurs fourragères formées de deux petites voitures en forme de boîtes carrées attachées l'une derrière l'autre. Des bicyclettes chargées de ballots de linge étaient poussées par des hommes, tandis que les petits enfants et les chiens suivaient.

De nombreuses jeunes filles, désireuses d'emporter avec elles leurs plus beaux costumes, étaient vêtues de robes de soie et ce défilé étrange faisait contraste avec la tenue simple des paysans qui continuaient à labourer tranquillement leurs champs.

Pendant les quatre premiers jours de cette seconde bataille de l'Yser, le général S... se rendit chaque matin aux portes d'Ypres. Un beau château entouré d'un superbe jardin, propriété de M. J..., devint le poste de commandement de la 2e armée anglaise.

Nous nous trouvions à un kilomètre à peine d'Ypres, au

passage à niveau du chemin de fer. Le temps était splendide. A chaque moment, on entendait le sifflement des obus qui éclataient sur la ville avec un bruit sourd. Des colonnes de fumée grise ou blanche s'élevaient après chaque coup. Les murs de la cathédrale et les deux tours des halles au blé restaient les seuls témoins de ce spectacle, car toute la population avait cette fois abandonné la ville. Un bruit incessant et formidable résonnait sur notre gauche. C'étaient les Français qui tiraient sur Boesinghe et Lizerne. Le bruit du canon ne s'arrêtait pas et, parfois, c'étaient des rafales de coups qui retentissaient toutes à la fois. Il était impossible d'imaginer un feu d'artillerie plus intense. Du combat, cependant, nous ne voyions que des éclairs de shrapnells qui tombaient sur la route.

Un sergent interprète, le bras en écharpe, venant du village de Saint-Julien, au nord d'Ypres, nous raconta ce qu'il avait vu :

« Les premiers bombardements d'octobre et de novembre ne sont rien à côté de celui-ci. Il n'y a presque plus une seule maison d'épargnée. Les gros 420 en éclatant font écrouler les murailles dont les débris encombrent les rues. Il est d'ailleurs difficile de se frayer un passage. De tous côtés, ce ne sont que civils et soldats tués ou blessés. On aperçoit des cadavres sans tête, des corps sans jambes ou sans bras. Dans un carrefour, un convoi a été atteint : six mules, deux chevaux et leurs conducteurs, des Indiens, gisent déchiquetés à terre. Cette vue est rendue encore plus pénible par le soleil éclatant qui éclaire tout ce tableau. »

Pour nettoyer un peu la ville, les Anglais demandèrent le concours des civils qui n'avaient pas fui ou qui s'étaient réfugiés dans les environs. On les payait dix francs par cheval enterré, et cependant bien peu s'enrôlèrent pour cette besogne.

C'est ainsi qu'Ypres fut détruite peu à peu par un terrible bombardement. De nombreuses maisons, de style Renaissance, y formaient un tableau charmant. Elles furent à peu près toutes démolies de fond en comble. Les Allemands, ne pouvant s'emparer de la ville, la criblèrent d'obus incendiaires pendant plus d'une semaine.

Après Ypres, ce fut au tour de Vlamertinghe, placée sur la grande route de la capitale des Flandres, d'être bombardée. Notre auto y passa au moment où un shrapnell éclata sur l'église. Des débris de briques et de plâtre tombèrent sur le toit de la voiture, et c'est sur une chaussée défoncée que nous traversâmes la ville. De tous côtés les convois filaient au grand trot.

Cependant, le défilé ininterrompu des blessés ne tarda pas à commencer. C'était dans des autos rapides, marquées d'une grande croix rouge, que les blessés anglais étaient ramenés du front. Le rideau d'arrière, roulé, laissait voir des bras, des jambes, des têtes enveloppés dans des linges blancs. Quelques blessés fumaient la pipe. Les hôpitaux d'Hazebrouck furent bientôt combles. On en plaça dans les églises. Le matin, on entendait d'affreux gémissements, et les majors, cependant habitués aux souffrances, étaient découragés devant ces scènes douloureuses. On voulut continuer néanmoins à dire la messe au milieu des blessés : mais on dut y renoncer, car des femmes s'évanouirent en entendant leurs plaintes.

Les tournées du général nous faisaient parcourir le pays. Les inscriptions telles que « Herberg in Transvaal », « Herberg in Saint-Éloi » « Château de l'Hofland, Swan Bierhaus », placées sur les estaminets nous rappelaient que nous étions en plein pays flamand.

Nous retrouvâmes à côté de Poperinghe les troupes indiennes que nous avions laissées à Béthune. Près d'une division de cavaliers — des lanciers — vinrent appuyer les autres troupes britanniques. C'étaient de très beaux hommes, bruns, avec des cheveux noirs, bouclés, parfois assez longs. Très rares étaient ceux qui avaient un visage vulgaire.

Le long des routes, sans cesse passaient à cheval ou à bicyclette, des soldats anglais, avec un brassard bleu et blanc au bras droit. C'étaient les poseurs de fils télégraphiques. Ce service était fort bien organisé, et tous les états-majors, même ceux des brigades, étaient reliés en peu de temps téléphoniquement et télégraphiquement aux postes avancés. Un gros rouleau contenait les fils qui se déroulaient le long des routes, tandis qu'un sergent à cheval, à l'aide d'un

crochet, les suspendait au fur et à mesure le long des arbres et des maisons. On appelait ce service le *Signal Office*.

Les camps d'aviation paraissaient également fort bien dotés d'appareils nombreux. Plusieurs avaient leur gouvernail peint en bleu, blanc, rouge, mais, sous leurs ailes, était dessinée une couronne aux couleurs britanniques. Leur activité était prodigieuse, et on en voyait sans cesse voler au-dessus de Bailleul, Hazebrouck, Saint-Omer. Autour de Cassel nous vîmes passer une escadrille dont le vol rappelait celui des canards sauvages. L'un d'eux en tête, indiquait la route.

Malheureusement, pour établir des camps d'aviation, il fallut souvent couper des arbres gênants. C'est ainsi qu'à Abeele, près de Poperinghe, on émonda le long de la route des ramures superbes et l'on sacrifia quatre ou cinq hêtres.

C'était vraiment dommage car, avec le printemps, les routes étaient devenues ravissantes. Tous les chemins belges étaient bordés d'arbres fort bien entretenus. Les branches entrelacées formaient un dôme couleur vert tendre au-dessus des chemins. La campagne était devenue radieuse et le mois de mai 1915, chaud et pluvieux, fit épanouir des fleurs de toute nuance. La nature, indifférente aux malheurs de l'humanité, prodiguait de nouveau tous ses charmes : les pommiers, les cerisiers, les lilas étaient en fleurs.

Ce fut avec une grande joie que l'état-major anglais de la 2e armée reçut l'ordre, le 3 mai, d'aller s'installer en pleine campagne, dans les châteaux qui entouraient la ville si pittoresque de Cassel.

La villa Marie nous fut attribuée. De là, on dominait toute la vallée. Le temps était radieux. Des merles, des pinsons, des pigeons ramiers faisaient retentir de leurs chants les bosquets et les bois. Les arbres étaient très beaux. Les sapins sombres alternaient avec les merisiers aux frondaisons miroitantes. Dans les prés, des espèces rares aux feuillages verts, légers comme du duvet. Quel plaisir de se réveiller là à l'aube !

Une route conduisait en quelques minutes à la ville de Cassel. Le général F... s'était installé avec son état-major dans cette vieille cité du XVIe siècle au calme provincial. Les Français avaient le droit exclusif de vivre à Cassel, tandis que les Anglais habitaient dans les campagnes environnantes.

Vers le 11 mai, le capitaine L... qui nous avait quittés pendant huit jours pour aller établir des ponts sur l'Yser, revint à Cassel. Il nous raconta l'effet déprimant des gaz employés par les Allemands. Les soldats en souffraient terriblement. « Voilà ce qui reste de mon régiment », lui avait dit un colonel écossais, en lui montrant deux cents hommes étendus à terre incapables de se lever.

Pour parer à ces lâches agressions on envoya d'Angleterre des appareils ingénieux. Les soldats devaient se recouvrir la tête d'une sorte de casque en étoffe ; sur la bouche ils devaient s'appliquer un tampon imbibé d'acide et ils portaient sur le dos deux petites bouteilles à air munies d'un manomètre. C'était bien compliqué !

C'est aussi à ce moment qu'on essaya d'utiliser pour l'attaque des boucliers. C'étaient des pièces de fer hautes de deux mètres sur un mètre et demi de large et montées sur deux petites roues. Un soldat ainsi garanti des balles, poussait l'appareil tandis que deux autres protégés par cet abri mouvant s'avançaient tout en tirant par les meurtrières. Vue ainsi, la guerre mondiale de 1914 rappelait étrangement la manière de combattre d'il y a quatre cents ans, lorsqu'on s'abritait derrière des boucliers pour attaquer les forteresses...

Au cours d'une visite aux tranchées nous assistâmes à la destruction presque complète d'Ypres. Ce fut le spectacle le plus impressionnant de ma campagne.

Partis de Cassel, le 15 mai, au matin, nous nous arrêtâmes vers onze heures aux portes d'Ypres, au faubourg de Krustadt composé d'une rue aux maisons basses, d'un seul étage. Devant les portes jouaient des enfants, à l'intérieur on entendait les voix des femmes. Quelques hommes — les uns vieux, d'autres jeunes — étaient nonchalamment assis sur le bord des trottoirs sans s'inquiéter du sifflement aigu des shrapnells et des détonations forminables des 240. De petits nuages blancs laiteux dénonçaient dans le ciel bleu l'éclatement des shrapnells, tandis qu'une épaisse fumée noire s'élevait près des endroits où tombaient les gros obus. Des briques amoncelées entre deux immeubles indiquaient seules l'emplacement d'une ancienne habitation. La fureur du bombardement avait creusé

dans les champs avoisinants de multiples crevasses à moitié pleines d'eau.

Il faisait un temps merveilleux. Le soleil brillait dans le ciel. Du centre de la ville s'élevait en volutes épaisses un énorme nuage noir. Je voulus, poussé par la curiosité, visiter une dernière fois Ypres, avant sa destruction.

Accompagné du chauffeur je m'avançai vers la ville, le long du faubourg. On voyait encore quelques malheureux habitants aux portes de leurs maisons qu'ils ne voulaient pas abandonner.

Le cadavre d'un cheval blanc barrait la route. Il avait l'air énorme. La chaux qui le recouvrait afin d'éviter les épidémies rendait sa vue plus impressionnante encore. Les habitants n'en paraissaient nullement émus ; des soldats anglais de garde, assis sur des chaises, riaient bruyamment avec des femmes.

Plus loin, une passerelle jetée sur l'Yser au cours tranquille et boueux était gardée par une patrouille. On nous laissa passer.

Les maisons délabrées devenaient de plus en plus nombreuses, mais elles tenaient encore debout. Les toits étaient criblés de trous. Dans quelques immeubles l'œuvre des 420 avait été formidable. Tous les étages s'étaient écroulés et on voyait des lits plantés tout debout dans les caves. La mort avait surpris dans une maison quelques gendarmes belges chargés de la police de la ville. Ils étaient là, debout, vêtus de leurs uniformes, soutenus par l'amoncellement des matériaux écroulés autour d'eux.

Dans les rues régnait un silence impressionnant. De temps à autre un soldat ou un officier anglais passait rapidement en rasant les murs.

Après avoir évité la gare et la gendarmerie qui brûlaient lentement, nous nous engageâmes dans une rue jonchée de tuiles, de matériaux de toute sorte. Les cadavres de chevaux étaient abandonnés à l'endroit où ils étaient tombés. Les autos d'ambulance, ne pouvant les éviter, passaient sur eux.

La grande place évoquait l'image d'un tremblement de terre. De tous côtés, des entonnoirs fantastiques où l'auto aurait pu disparaître tout entière. Des pans de murs, des amoncellements de briques, de pierres, indiquaient ce qui avait été la rue de Lille. Et au-dessus de toutes ces horreurs,

un ciel bleu et clair et l'air transparent de cette journée printanière qui faisait voir distinctement les moindres détails de cette dévastation...

Nous revînmes au faubourg de Krustadt. Sur la route, des gamins montés sur une voiturette attelée de chiens se faisaient traîner gaiement au triple galop...

Sur la droite, on apercevait au loin la colline 60 qu'ont rendue fameuse les multiples bombardements dirigés contre elle tantôt par les Allemands, tantôt par les Anglais. Ce n'était plus qu'une légère hauteur dominée par un moulin autour duquel pleuvaient des obus de tout calibre.

Le soir vers sept heures et demie, nous reprîmes le chemin de Cassel. C'était l'heure de la relève. Des compagnies, très espacées, officiers en tête, se rendaient d'un pas calme aux tranchées. On rencontrait également des équipes de soldats du génie portant des claies, des fils de fer barbelés.

Des voitures de ravitaillement, traînées par six chevaux, légèrement harnachés et montés par trois hommes, passaient au grand trot, apportant des obus, des approvisionnements de toute nature.

Sur les contre-bas de la route, dans les champs, le long des haies, des centaines de chevaux attelés, tout prêts à partir, mangeaient leur avoine. D'autres, attachés par un licol, arrachaient l'écorce des beaux arbres. Les caissons étaient dissimulés sous les branchages.

Des autos rapides de la Croix-Rouge passaient emportant les blessés. Près de Vlamertinghe, des canons monstrueux défilèrent lentement. Ils étaient traînés par des machines actionnées au pétrole, aux courtes cheminées portant d'amusantes inscriptions telles que « Little Willy » (allusion au kronprinz). Parfois les roues de ces tracteurs étaient recouvertes d'une épaisse toile de zinc qui se déroulait lentement sur le sol. De loin, ces roues, semblables à d'immenses pattes d'araignée, donnaient l'illusion de bêtes fantastiques s'avançant lentement dans la nuit.

Ainsi, dès que le jour disparaissait, le canon se taisait, mais la vie devenait de plus en plus intense...

BARON SAILLARD

EN CHALDÉE

Je ne partage pas l'avis de ceux qui pensent que le « Paradis terrestre » se trouvait en Chaldée, dans le pays des deux fleuves, pour cette raison qui me semble être plus que suffisante, que la Chaldée n'existait pas, bien longtemps encore après l'apparition de l'homme sur la terre. On rencontre, en effet, des traces de l'industrie humaine dans les alluvions quaternaires du désert syrien, et tout le monde sait que la formation de ces couches caillouteuses est, de beaucoup, plus ancienne que les dépôts de limons fluviaux.

Au commencement de la période géologique actuelle, les eaux du golfe Persique pénétraient profondément dans l'intérieur des terres, s'avançaient, pour le moins, jusqu'au site de Bagdad et couvraient toute la Susiane, pour venir battre le pied des montagnes du Louristan et des Bakthyaris. Ce n'est que plus tard, et peu à peu, que ces grandes baies se sont comblées sous l'effet des apports du Tigre et de l'Euphrate, en Chaldée, de la Kerkha, de l'Ab-é-Diz, du Kâroun et du Djerrahi, en Susiane. Le Tigre et l'Euphrate, dont les bouches étaient distinctes à l'époque des rois d'Assyrie (VIIe siècle avant J.-C.), se sont réunis pour former le Chatt-el-Arab, dont le Kâroun, qui jadis se jetait directement dans la mer, est devenu l'affluent ; et les alluvions continuent aujourd'hui d'avancer sur le golfe Persique, par une seule voie, celle du grand fleuve arabique. Mais les progrès sont d'une telle intensité que, tout compte fait, le delta du fleuve chaldéen sera, dans douze

mille ans environ, au détroit d'Ormuz. Là seulement s'arrêtera cet immense comblement, devant les grandes profondeurs de la mer d'Oman. Dans son ensemble, il aura exigé plus de vingt mille ans.

Ainsi, la civilisation la plus ancienne du monde, celle qui a guidé nos premiers pas, celle à laquelle nous reportent les traditions, s'est développée sur un sol récent, à peine formé au temps où l'homme est venu s'y établir. Il connaissait déjà la pierre taillée et le cuivre. C'est là qu'il inventa l'écriture, là qu'il jeta les bases des premières sociétés humaines qui, par petits clans d'abord, se développèrent dans les îles et les presqu'îles, au milieu des lagunes et des marais, par royaumes ensuite, enfin par grands empires basés sur la féodalité des premiers temps. Ces origines se perdent dans le brouillard des millénaires, soixante ou quatre-vingts siècles avant nous, peut-être plus encore ; et ce n'est pas sans une poignante émotion qu'on aborde ce berceau des civilisations, ces terres aujourd'hui désolées, jadis les plus riches, les plus plantureuses de l'Ancien Monde. On éprouve une sorte d'hallucination en face des mystères de cette histoire prodigieuse d'ancienneté, à peine connue, enveloppée de ces fables transmises jusqu'à nous par la tradition, et que les plus vieux écrits, tracés sur l'argile ou sur la pierre, présentent déjà sous la forme légendaire.

Certes la Chaldée du dieu poisson, Oannès, n'était pas ce qu'elle paraît aujourd'hui. Les terres émergeaient à peine des eaux, l'atmosphère était remplie d'une buée chaude ; partout, ce n'étaient que gras pâturages, que forêts de tamaris, de saules et de lauriers-roses. Le poisson, le gibier abondaient ; les troupeaux, dans l'herbe jusqu'au ventre, trouvaient une nourriture facile, et l'homme vivait dans la richesse des biens de la nature. Peu à peu quelques régions se sont asséchées. Les habitants creusèrent alors des canaux pour rendre au sol sa fraîcheur, et la sécheresse gagna de proche en proche, parce que le terrain se relevait chaque année des limons des crues et que les fleuves approfondissaient leur lit. Ce n'est, en effet, que lentement, au cours des siècles, des millénaires, que s'est créé dans le sol aride cet admirable réseau de canaux qui, quatre siècles avant notre ère, causait l'étonnement

d'Hérodote. Plus tard, à la suite de guerres sanglantes, terribles, interminables, les travaux de la paix ont été abandonnés, les canaux se sont comblés, les villes se sont éteintes, et le linceul de la mort s'est abattu sur ce pays qui semblait être dès lors voué au silence pour l'éternité. Cependant, sa triste destinée n'était point encore accomplie ; voici que le canon gronde dans ces solitudes, que des hommes sont venus de très loin pour s'exterminer dans ce désert, jadis arrosé de tant de sang ; mais ce n'est plus la possession de la Chaldée qu'on se dispute là : c'est l'empire du Monde!

Quand, arrivant de l'Europe ou de l'Inde, après avoir contemplé les côtes brûlées de l'Arabie et de la Perse, le voyageur se trouve en vue des embouchures du Chatt-el-Arab, le décor change subitement, comme en une féerie. Au lieu de montagnes arides, rouges, roses, brillantes, on ne distingue plus à l'horizon qu'un long ruban sombre, bleui par les buées de l'atmosphère ; et les eaux de la mer, tout à l'heure azurées, transparentes, se changent en un flot jaunâtre, boueux, opaque, couvert de branches d'arbres, de joncs, de roseaux entraînés par le courant. C'est l'embouchure du grand fleuve arabe, avec ses forêts de dattiers, ses berges plates couvertes de roseaux, ses lagunes, ses bancs de limon brunâtre luisants sous les rayons du soleil. Un phare indique l'entrée, grande colonne blanche, qui émerge de la verdure, c'est le feu de Fao; mais pour l'atteindre et pénétrer dans le fleuve, il faut franchir la barre et souvent attendre l'heure de la marée haute ; car les vaisseaux de fort tonnage ne peuvent remonter le fleuve. Deux embouchures distinctes se présentent, l'une en territoire persan, le Chatt-el-Béhemchîr, branche qui ne peut être naviguée que par les barques, et le Chatt-el-Arab proprement dit, dont une rive est persane, l'autre turque; mais des deux côtés, les bords sont semblables, voilés de verdure et, de place en place, semés de petits hameaux arabes, construits en roseaux, perdus dans le feuillage, le plus souvent reconnaissables seulement aux fumées bleues qui montent vers le ciel à travers les dattiers.

Après quelques heures de route, on laisse sur sa droite la frontière persane, la bourgade d'El Mohammérah, sur la rive

du Kâroun, fleuve de la Susiane. Puis on arrive à Bassorah, la Venise de la Chaldée, ville turco-arabe, en grande partie peuplée de Chaldéens, de chrétiens de Saint-Jean (Mandéens), bâtie sur une langue de terre entre le fleuve et les marais « Khôrel-Djézaïr », coupée de canaux en tous sens. Bassorah, le grand port de la Chaldée, ne semble exister que depuis les premiers temps de l'Hégire ; son nom nous est donné pour la première fois par les monnaies au type sassanide que les premiers khalifes y ont fait frapper.

Cette digue, sur laquelle est construite la ville, se prolonge jusqu'au confluent du Tigre et de l'Euphrate, à Kornah, village situé à la pointe, entre les deux fleuves, entouré d'immenses marais : Khôr-el-Djézaïr au sud, Khor-el-Azem au nord, et la vaste nappe d'eau d'Abou-Kélam à l'ouest. Ce sont là les restes d'anciennes lagunes, de parties basses du sol emprisonnées par la marche rapide de l'estuaire.

C'est là, près de Kornah, que les Arabes ont autrefois coulé cinq sur sept des radeaux qui transportaient à la mer les trésors archéologiques découverts par Place et Botta à Ninive, par Oppert à Babylone, et les épaves se sont enfoncées si profondément dans la vase, que jamais on n'en a pu retrouver la moindre trace.

Les deux fleuves frères, nés des montagnes de l'Arménie, où leurs sources sont voisines, diffèrent sensiblement d'aspect et d'allure. Vers la hauteur de Bagdad, le niveau de l'Euphrate est à quatre mètres au dessus de celui du Tigre ; aussi, est-ce de l'Euphrate que, dans l'antiquité, partaient tous les canaux sur lesquels étaient bâties les villes chaldéennes. Babylone, Ourouk, Ourou, Souripak étaient situées sur le fleuve lui-même ; tandis que dans la plaine, sur les canaux, les villes se comptaient par centaines, et les villages par milliers. Ce n'est que dans les temps moins anciens que les grands centres se sont reportés sur le Tigre. Séleucie, Madaïn, Ktésiphon étaient sur ce fleuve où s'élève encore Bagdad. La raison en est que l'Euphrate, qui se perd aujourd'hui dans des marais pour reprendre plus loin son cours, a cessé d'être navigable depuis l'époque des Séleucides et que le Tigre est, depuis ce temps, la seule voie de communications entre la Haute et la Basse Chaldée, voie qui, d'ailleurs, devient de jour en jour de plus

en plus difficile, par suite des ensablements qui sont d'une rapidité et d'une mobilité extrêmes. Il est rare qu'un Européen prenne pour voyager une autre route que le Tigre ; seules les petites barques peuvent circuler sur le Bas Euphrate ; quant à la voie de terre, elle est si peu hospitalière qu'on ne s'y aventure pas sans de sérieux motifs et sans une bonne escorte.

Avant la guerre, deux services de bateaux à vapeur reliaient Bassorah à Bagdad et faisaient les escales d'Amarah, Koutt-el-Amarah et autres. L'un de ces services était anglais et appartenait à la Société Lynch et C° ; l'autre était turc et transportait la poste. Ces bateaux, à faible tirant d'eau, étaient soit à aubes, soit à roue arrière, suivant le type adopté par l'armée britannique pour ses transports sur le Haut Nil. Quant aux vaisseaux de mer, ils débarquaient leurs marchandises sur le Chatt-el-Arab, à Bassorah, emporium de la Basse Chaldée, et à El Mohammerah, en territoire persan. La Compagnie Lynch avait également un service sur le Kâroun, entre cette dernière localité et Nasséri-Ahwaz, et plus haut, en amont des rapides, entre Ahwaz et Chouchter. C'est de cette ville que partaient les caravanes vers Ispahan, par un sentier muletier amélioré aux frais de la compagnie anglaise. De Chouchter à Ispahan, on comptait dix-sept jours de route. Quant aux ports de El Mohammerah et de Bassorah, ils recevaient périodiquement la visite du bateau postal de la « British India », venant de Bombay par Kouratchi, Mascate, Bender-Abbas, Bender-Lingah et Bender-Bouchir, d'une autre compagnie anglaise partant directement de l'Europe (Liverpool, Marseille, Port-Saïd, Aden), et, plus rarement d'un navire russe d'Odessa. La navigation française n'était pas représentée. Ainsi les importations et les exportations, au fond du golfe Persique, étaient assurées, moyennant environ 25 shillings par tonne (soit 33 fr. 75) entre l'Europe et la Chaldée ou l'Arabistan. Mais le voyage de Bagdad ou de Chouchter ne se faisait pas toujours sans encombre ; non seulement les capitaines couraient les chances de nombreux échouages, mais, souvent aussi, leurs bateaux étaient attaqués par les nomades, tant sur territoire turc que sur le sol persan, et j'ai souvent navigué sur des vapeurs dont les bordages et les cheminées étaient criblés de balles. On n'attachait d'ailleurs

pas d' mportance à ces incidents, sachant que ni les Turcs ni les Persans ne se trouvaient à même de modérer les ardeurs des tribus arabes, et que les réclamations qu'on ferait à ce sujet iraient s'enterrer dans les cartons, à Constantinople comme à Téhéran.

Le Tigre est bien le type de ces cours d'eau que les Grecs de l'antiquité comparaient au serpent. C'est une énorme couleuvre jaune qui, en nombreux méandres, descend de Diarbékir et de Mossoul vers Kornah. Ses détours sont infinis, brusques parfois, comme à Ktésiphon, où le fleuve forme une boucle dont on franchit à pied la corde en un quart d'heure, tandis que le bateau postal met plus d'une heure à en faire le tour. Entre Kornah et Bagdad, les rives sont encaissées, verticales, coupées dans des alluvions argileuses qui se tiennent droites comme un mur et, aux basses eaux, la coupure est si profonde qu'il faut monter dans les mâts du navire pour découvrir la plaine ; alors les tournants présentent à la navigation de réelles difficultés, surtout à la descente de ce courant très violent par endroits, toujours brusque et plein de remous.

Mais le spectacle change du tout au tout quand les eaux sont hautes, c'est-à-dire à l'époque des grandes pluies (décembre-mars) et lors de la fonte des neiges (avril-mai) dans les montagnes de l'Arménie et du Kurdistan. Le fleuve présente alors de grandes variations de niveau, il s'enfle jusqu'à couler à pleins bords, et souvent ses eaux se répandent au loin dans la plaine en grandes nappes jaunes, brillantes, qui s'étendent à perte de vue, et, sur sa rive gauche, les ruisseaux du Louristan et du Zagros, grossis par les pluies, viennent se joindre à lui, alors que pendant la saison sèche, ils se perdent dans les derniers contreforts des montagnes.

Quelques heures suffisent pour que ces crues se produisent et je me souviens avoir assisté un jour à certain débordement de l'Ab-é-Douéridj (au Poucht-é-Kouh) qui s'est produit dans des conditions surprenantes de rapidité et de violence. Le Kébir-Kouh (grand pli du Poucht-é-Kouh) s'était couvert de nuages noirs comme l'encre, et le ciel s'embrasait d'éclairs. Étant en marche, je jugeai prudent de m'arrêter et fis dresser le camp sur de petites hauteurs voisines de la rivière. A

peine étions-nous préparés à tout événement qu'un terrible orage se déchaîna ; la pluie et la grêle faisaient rage. L'Ab-é-Douéridj, rivière qui de coutume est large de dix mètres au plus, s'enfla, déborda en quelques minutes, et ses eaux, s'étendant dans la plaine, couvrirent plusieurs kilomètres de largeur. Le courant était impétueux ; on voyait passer des troncs d'arbres, des moutons, des gazelles, des chacals noyés ; le gibier s'enfuyait par bandes et, exténué par la nage, s'arrêtait à mes pieds et me regardait d'un air suppliant. Deux heures après, la trombe était passée ; il ne restait plus dans la plaine que de larges flaques d'eau où de grands poissons, parfois longs d'un mètre, étaient emprisonnés. Une bande de nomades était passée, affolée, emportant ses hardes, courant vers les hauteurs, et elle avait disparu avec ses animaux ; mais elle laissait dans les amas de grêle une petite fille de sept ou huit ans, évanouie, demi-morte de froid. Nous l'avons réchauffée, sauvée. Elle se nommait « Goulaka » (une fleur), mot louri qu'on peut traduire dans notre langue par « Rose ». J'ai confié Goulaka au chef de la première tribu rencontrée sur ma route, laissant quelqu'argent pour qu'elle fût bien traitée, et j'ai su que plus tard on l'avait rendue à sa famille.

Aussi bien pour les grands fleuves que pour les rivières, quelques heures suffisent parfois pour que ces crues se produisent avec une violence extrême. Alors, le gibier surpris s'enfuit par troupes innombrables, par vols immenses. J'ai vu l'horizon tout entier couvert de milliers de gazelles et de sangliers. Les petits lions sans crinière, les hyènes, les lièvres, les chacals, les renards, les porc-épics s'en vont de compagnie, sans songer à mal, et j'ai quelquefois rencontré de véritables bataillons de francolins, fuyant au petit trot leurs domaines inondés. Quant aux rares habitants de ces pays, accoutumés à ces crues, ils prennent le plus souvent leurs précautions, quand vient l'époque des hautes eaux ; mais on cite bien des cas où des campements entiers ont disparu avec leurs troupeaux.

L'Euphrate ne reste pas indifférent pendant que s'enfle son frère de l'Orient ; mais souvent aussi ses crues ne correspondent pas à celles du Tigre, parce que, nés dans les mêmes montagnes, ces deux fleuves suivent des cours différents, et

celui de l'Euphrate est deux fois plus long que celui du Tigre. L'Euphrate sort alors de son lit entre Féloudja et Babylone (Hilleh), coule vers le Sud-Est et ses eaux viennent en une immense nappe se réunir à celles du Tigre; sur sa droite, il se déverse dans les marais de Kerbalah et de Nédjef et, plus en aval, se joignant au Khor-el-Husseiniyeh et aux marais d'Abou-Kélam, il forme un immense lac, profond d'un mètre tout au plus, et dont les eaux s'écoulent lentement dans la direction de Kornah.

C'est en amont de Féloudja que le fleuve occidental se montre avec ses caractères les plus étranges. Là, il coule silencieux entre deux lignes de petites falaises, hautes tout au plus de cinq ou six mètres, au milieu d'un désert aride, inculte, caillouteux. A droite et à gauche, deux bandes de terre arable, fort étroites le plus souvent, sont, par endroits, livrées à la culture, et de grandes roues armées de cruches, tournant seules, faisant entendre des gémissements plaintifs, déversent les eaux dans les champs. Çà et là, à l'abri des inondations, on rencontre de pauvres villages, tristes, qui semblent être abandonnés. Hît, avec ses mines de bitume où jadis s'approvisionnait toute la Chaldée, où les constructeurs de la tour de Babel sont venus chercher le mortier dont les briques de cet énorme zigourat sont cimentées ; puis, en amont, Safâ, Djibbâ, Hadîthê, et d'autres encore, bâtis sur des îles du fleuve, bourgs remontant à la plus haute antiquité, où l'on reconnaît sans peine les sites que signale Ammien Marcellin dans son histoire de l'expédition de Julien le Philosophe.

Enfin, plus haut encore, non loin du confluent du Khabour, on voit se dresser dans le désert des ruines imposantes, des citadelles bâties en briques rouges, rougies plus encore par les incendies. Ce sont les restes de ces forts romains qui, vers Circésium, protégeaient les « limes » orientales, qui gardaient la vallée de l'Euphrate, en avant de la Cœlé-Syrie. Rien n'est plus saisissant que ces vestiges des grandes guerres passées, perdus au milieu des déserts livrés aujourd'hui aux gazelles. On croit voir s'avancer la formidable armée de Chosroes II marchant contre Antioche ou sur Jérusalem, les légions de Valérien, de Julien, descendant le fleuve, tandis que les cava-

liers, lancés dans les solitudes, abattaient de leurs flèches les autruches encore abondantes en ces temps. Ce fleuve qui coule sans bruit au milieu de ce grand silence, qui semble avoir emprunté sa torpeur aux régions qu'il traverse, paraît être abandonné des hommes; on ne voit personne, pas une barque, pas un pêcheur. Les cygnes gris sont là dans leur domaine, ils se promènent sans méfiance d'un bord à l'autre, et le voyageur est contraint de s'arrêter pour la nuit dans les postes des gendarmes (zaptiehs), espacés les uns des autres de vingt-cinq ou trente kilomètres. Ce sont là les seuls refuges.

Mais cet aspect si impressionnant de l'Euphrate est spécial à la partie de son cours située entre Féloudja et Birédjik ; en amont de Meskéneh, il possède encore l'allure de tous les cours d'eau de montagnes, et c'est en face de Bagdad seulement qu'il devient chaldéen.

Parcourir les rives de l'Euphrate et du Tigre est certainement un voyage passionnant ; mais celui qui n'a vu que les fleuves ne connaît pas la Chaldée. C'est la plaine qui s'étend en aval de la cité des khalifes jusqu'à Kornah qu'il lui faut visiter, pour comprendre ce qu'est aujourd'hui la Babylonie, et ce qu'elle était autrefois. De nos jours, immensité sans eau, d'une désespérante horizontalité, parsemée de buttes antiques, ruines de villes dont les noms se sont perdus, du haut desquelles l'horizon apparaît en un cercle immense, troublé par le mirage.

A peine quelques plantes épineuses peuvent-elles croître dans cette plaine au sol luisant, verni par une couche de salpêtre. La terre est noire, sombre, et, malgré les rayons d'un soleil de feu, tout semble obscur. Au loin, des tels bleuâtres, démesurément grandis par les vapeurs frémissantes du sol, s'enfuient, au fur et à mesure qu'on en veut approcher. Puis ce sont les traces laissées par les canaux antiques, légères dépressions, sortes de rides, qui se perdent à l'infini. C'est là, dans cette plaine aujourd'hui désolée que s'est développée la grande civilisation chaldéenne. Le pays était couvert de cités et de villages, de moissons incomparables, et les voiles en nombre infini allaient et venaient sur les canaux, semblables à de grands oiseaux qui volent au ras de terre.

J'ai parcouru tout ce pays à cheval. J'ai visité les ruines informes de Babylone, où des savants allemands faisaient a ors d'infructueuses recherches; celles de Niffer, explorées par une mission américaine, et beaucoup plus loin, bien plus au sud, de l'autre côté du Chatt-el-Haï, celles de Telloh, où notre compatriote M. de Sarzec a fait de si belles découvertes.

Niffer et Telloh sont, à vol d'oiseau, distants de cent vingt kilomètres environ ; mais en se rendant de l'une à l'autre de ces ruines, on rencontre à chaque pas des restes de villes disparues, accompagnés des traces de ces canaux qui, jadis, apportaient la vie dans ces cités. Toutes ces ruines sont encore vierges ; elles gardent leurs secrets, parce que les Turcs, détenteurs de richesses dont ils ne sont pas dignes, apportaient toutes les difficultés dans les recherches que désiraient faire les savants étrangers. La science, pour ces Orientaux, n'était qu'un prétexte à bonnes aubaines, que l'occasion d'exploiter le malheureux qui avait le courage de venir en Turquie dans l'espoir de faire avancer les connaissances humaines.

Que de merveilles ne découvrira-t-on pas, dans ces ruines, quand le Destin les aura mises en main d'un peuple civilisé ! Souhaitons qu'elles restent à l'Angleterre ; car, en moins d'un siècle, l'histoire de l'Orient sera complètement remaniée. Des bibliothèques entières sortiront du sol. N'ai-je pas découvert à Yokha, ville ruinée dix-huit cents ans avant notre ère, en creusant avec la main dans les cendres, quelques fragments d'inscriptions? Que sont devenus d'ailleurs ces souvenirs sans valeur? Les douaniers turcs me les ont pris lors de mon retour à Bagdad et, suivant toute vraisemblance, les ont vendus à quelque Syrien.

Au delà de Telloh, la plaine continue, légèrement inclinée vers le golfe Persique, toujours parsemée de buttes antiques. Alors commencent les marais du Sud qui s'étendent sur des milliers et des milliers d'hectares, sont couverts de grands roseaux, peuplés de sangliers et de loutres, d'où s'élèvent au moindre bruit des nuées d'oiseaux aquatiques. On croirait assister à l'une de ces scènes de chasse dans le delta du Nil, figurées dans les mastabas des plus anciennes dynasties pharaoniques.

Le climat de la Chaldée est fort rude. En hiver, la température s'abaisse parfois jusqu'à huit ou dix degrés au-dessous de zéro et, seules, les ardeurs du soleil empêchent la glace de prendre sur les marais ; mais quand vient l'été, le thermomètre indique souvent cinquante degrés de chaleur et le souffle du désert arabique se lève. L'atmosphère se charge alors d'une poussière fine, impalpable, rousse. Le vent emporte, en les roulant, de grosses touffes de plantes épineuses sèches, de chardons bleus ; l'air n'est plus respirable. Tout disparaît derrière ce voile enflammé ; on ne distingue plus à quelques centaines de pas devant soi que des images confuses. C'est au printemps seulement que ce pays a du charme. Dans toutes les régions qui ne sont pas imprégnées de sels, le sol, détrempé par les pluies, se couvre de verdoyantes prairies, émaillées de fleurs. Le soleil dore le renouveau de la nature, la brise est douce et le ciel pur dans tout le pays des deux fleuves. A cette époque, vraiment, la Chaldée est un paradis.

Sur la rive droite de l'Euphrate, au delà de Kerbalah et de Nédjef, commencent les collines du désert arabique, et elles se continuent presque sans fin, privées d'eau et de végétation, à peine habitées, jusqu'à d'énormes distances. Ces pays sont encore inconnus ; peut-être renferment-ils de grandes richesses minérales ; mais la nature et les hommes s'y montrent si peu hospitaliers qu'on ne s'y aventure jamais. C'est une sorte de Sahara.

Sur la rive gauche du Tigre, la plaine sillonnée de cours d'eau temporaires s'étend jusqu'aux derniers contreforts du Jura persan, le Poucht-é-Kouh (dos de la montagne Loure), composé de plis parallèles, abrupts, dominés par le Kébir-Kouh, (la Grande Montagne), d'un accès très difficile. Là, commencent les forêts clair-semées de chênes à glands doux, au feuillage persistant. On ne rencontre plus d'Arabes dans ces montagnes, mais bien des Loures, de race iranienne, proches parents des Kurdes. Ces gens sont nomades, eux aussi, mais ils ne quittent jamais leurs vallées, où ils changent d'altitude suivant les saisons, selon les besoins de leurs troupeaux.

Au nord de Koutt-el-Amara, bourgade qui commande la sortie au Tigre du Chatt-el-Haï, canal qui met en communi-

cation les deux fleuves chaldéens, sont les ruines de Séleucie sur la rive droite du Tigre, en face de celles de Ktésiphon, situées sur la rive gauche. C'est là que les Anglais ont livré aux Turcs une sanglante bataille. Il ne reste plus aujourd'hui de ces villes célèbres que d'informes monticules de terre et la fameuse voûte (Tagh-i-Khesra) du palais de Chosroës, la salle du trône des souverains Sassanides, dont une partie a dernièrement été détruite par un pacha, afin d'en tirer les matériaux nécessaires à la construction d'une école. D'ailleurs cette profanation n'est pas la seule de son genre en Chaldée; la tour de Babel elle-même a fait tous les frais d'un barrage de l'Euphrate.

Babylone, Séleucie et Ktésiphon n'occupaient pas des points stratégiques. Leur seule importance militaire était dans le fait qu'elles avaient le rang de capitales. Aussi, Julien II, vainqueur des Perses, ne jugea-t-il pas devoir mettre le siège devant Ktésiphon ; et il en serait de même de nos jours pour Bagdad. Cette métropole de l'Orient n'aurait de valeur que par l'armée qui s'enfermerait dans ses murs. Elle constitue un point de concentration, et non une position stratégique qu'on doit nécessairement occuper.

En amont, toujours sur la rive gauche du Tigre, à mi-chemin environ entre Ktésiphon et Bagdad, est le confluent de la rivière Diyala, grand cours d'eau, affluent du Tigre, qui descend du massif montagneux du Zagros, en Kurdistan persan. Enfin l'on arrive à la capitale des khalifes Ommyades, centre de population fort important, mais qui ne renferme plus rien de sa splendeur passée. Un han (caravansérail) et quelques pans de murailles écroulés dans le fleuve sont les seuls monuments datant des premiers âges de la cité. Le mirage d'Hâroun-al-Raschid, la féerie des Mille et une Nuits se sont évanouis.

Bagdad n'est pas, à proprement parler, une ville arabe, car les Arabes vivent peu dans les maisons et préfèrent la vie nomade dans les plaines. La cité est aujourd'hui peuplée de gens appartenant à toutes les races du sud de l'Asie antérieure. Chaldéens, Mandéens, Syriens, Juifs, Persans, Turcs, Arméniens en petit nombre, et Arabes. Elle compte environ cent cinquante mille habitants, alors que son vilayet tout

entier, qui est immense, n'en renferme que six cent mille. Et si nous défalquons des quatre cent cinquante mille qui restent la population de toutes les villes et de tous les villages situés sur le Tigre et sur l'Euphrate, celle de Nédjef et de Kerbalah, nous voyons qu'il reste tout au plus un quart d'habitant par kilomètre carré de la plaine chaldéenne.

Cette population nomade se divise en six grandes tribus : Arabes Zobéïrs, Khazaïls, et Mountéfikhs, entre les deux fleuves; Arabes Chammârs, Béni-Lams et Abou-Mohammeds, sur la rive gauche du Tigre, vers le Poucht-é-Kouh. Tous bandits qui n'ont jamais obéi que de nom au vahli de Bagdad.

J'ai assisté jadis à la perception des impôts dans ces tribus; elle se faisait *manu militari*. Un régiment d'infanterie, quelquefois même deux, et une batterie d'artillerie accompagnaient les employés du fisc, et je me suis laissé dire qu'il n'était pas rare de voir cette petite armée se retirer prestement, sans argent et sans les honneurs de la guerre Mon ami (!) le chef des Béni-Lams, dès qu'il entendait parler d'un prochain voyage des autorités turques, venait camper en territoire persan, sur la rive droite de la Kerkha, à deux kilomètres au plus de Suse, et retournait dans ses pâturages quand le danger était passé. Je l'ai vu s'abstenir ainsi, pendant trois années de suite, de payer quoi que ce soit au Grand Seigneur.

Avant de quitter le domaine de ces nomades, il est nécessaire de dire quelques mots de la Chaldée persane, l'Arabistan, qui, au point de vue géographique et ethnographique appartient à la région que je viens de décrire ; car, dans la plaine arrosée par le Kâroun et ses affluents, seul le pied des montagnes est iranien. Les deux villes de Chouchter (7 à 12 000 habitants) et de Dizfoul (20 à 25 000 habitants) sont en majeure partie peuplées de Persans ; quant au reste du pays, à la plaine qui s'étend jusqu'au Chatt-el-Arab, elle est tout entière livrée à des Arabes tout aussi turbulents et aussi mauvais payeurs d'impôts que leurs frères de Turquie.

La haute main sur l'Arabistan persan est aujourd'hui, beaucoup plus que par le passé, de la plus haute importance pour le gouvernement britannique, et la faute en est à l'auteur même de cet article. En effet, en 1890, je découvrais au pied

des montagnes de l'Ouest de la Perse de vastes gisements de pétrole et, en 1891, notre ministère des Affaires étrangères faisait insérer mon rapport dans les *Annales des Mines*. Pendant dix ou quinze ans, cette découverte est demeurée lettre morte ; soit que l'industrie française ne crût pas devoir la prendre en considération, soit plutôt que nos financiers n'eussent pas de goût pour la lecture des *Annales des Mines*. Bref ce sont des Anglais qui ont demandé la concession de ces riches gisements, concession qui a été rachetée en ces dernières années par la Burmah Oil C° pour la modeste somme d'un million de livres sterling ; et aujourd'hui une industrie considérable se développe en Arabistan. C'est pourquoi, dès le commencement des hostilités, nos alliés se sont assurés de cette province persane. De Chouchter, ils surveillent les nomades Bakthyaris qui, enfermés dans leurs montagnes, sont occupés au Nord, vers Ispahan et Kachan, par les troupes du tsar : et, pendant ce temps, les généraux britanniques remontent le Tigre, s'avancent vers Bagdad jusqu'à Kout-el-Amara. Nous ne savons pas ce qu'ils font sur l'Euphrate ; mais il est à croire que cette voie ne les préoccupe guère, parce qu'elle n'est pas navigable, et que les rives du fleuve, couvertes de marais, ne se prêtent pas à l'évolution d'une nombreuse troupe. Dans tous les cas, l'armée anglaise est en toute sécurité sur ses derrières, tant par l'occupation de Koweit, Bassorah et Kornah que par celle de El Mohammerah, Nasseri-Ahway, Chouchter et Dizfoul. Ces villes sont à cinq ou six jours de navigation de Bombay et, par suite, tous les ravitaillements nécessaires pour la campagne de Chaldée peuvent être rapidement apportés des Indes.

Il existait jadis une route, dont on voit encore les traces dans le Poucht-é-Kouh, qui reliait Persépolis-Passargade à Babylone-Ktésiphon. Cette route passait par Chouchter, Dizfoul et Aivan-i-Kerkha, quelque peu au nord de Suse et sur ces trois points Sapor avait employé les Romains prisonniers, lors du désastre de Valérien, pour bâtir trois ponts sur le Kâroun, l'Ab-é-Diz et la Kerkha. Ces magnifiques constructions sont aujourd'hui ruinées et, depuis la conquête arabe, la route est abandonnée, elle n'avait plus de raison d'être. Il n'existe donc de nos jours, pour passer de l'Arabistan

au plateau, que le sentier muletier du pays des Bakthyaris, voie commerciale, d'importance minime au point de vue militaire. Le seul chemin par lequel puisse passer une armée venant de Perse et allant vers Bagdad, ou inversement, est celui qui traverse la chaîne kurdo-loure du Zagros et longe à quelque distance la rivière Diyala.

Pendant que les Anglais luttent pour atteindre Bagdad, les Russes, sur le plateau persan, ne demeurent pas inactifs. Ils balaient la plaine iranienne, gênés par les nomades Kurdes et Bakthyaris qu'ils refoulent peu à peu dans leurs montagnes. Hamadan, Sulthanâbâd, Kachân, Néhawend, Kenghâver sont en leur pouvoir et ils ont atteint Kirmanchah, pour gagner le col du Zagros, la Mésopotamie, et tendre la main aux troupes anglaises du Tigre.

Cette route Hamadan-Bagdad, qui est peu connue, mérite cependant qu'on parle d'elle ; car elle est appelée à jouer un rôle extrêmement important dans les opérations militaires qui se développent sur le front turco-persan. C'est par elle que sont passées, jadis, la plupart des armées achéménides se rendant d'Ecbatane à Babylone, de celles des Parthes et des Sassanides allant se concentrer à Ktésiphon, sur l'Euphrate, ou dans le Sindjar, c'est par elle que les Arabes vainqueurs de Yezdedjerd III, dans les plaines de Kerbalah, ont pénété, par une marche foudroyante, sur le plateau persan, et sont allés anéantir sous les murs de Néhâwend l'armée en formation du dernier des souverains Sassanides, assurant la conquête de la Perse par l'étendard du Prophète.

Partant de Hamadan (altitude 1 960 mètres), cette route franchit, au col d'Asadâbâd, la ligne de partage des eaux entre le plateau iranien, et le versant du golfe Persique. Ce point (altitude 2 380 mètres) est entre les mains des Russes, de même que Kenghâver (altitude 1 560 mètres), bourg où l'on voit les ruines d'un grand monument parthe ; de même que Bisoutoun (Baghistana, Béhistoun, altitude 1 360 mètres), célèbre par sa stèle de Darius Ier, d'où nos alliés ont chassé l'ennemi. La route gagne ensuite Kirmanchah (altitude 1 470 mètres) près des ruines sassanides de Tagh-i-Bostân (la voûte des Jardins), traverse la vallée de Mahidécht, large et boueuse, passe par Harounâbâd (altitude

1 300 mètres) et Kérind (altitude 1 545 mètres) dans une étroite vallée, et atteint le hameau de Sorkhadizeh (altitude 1 895 mètres), petit village kurde situé dans le col même, au pied méridional du Zagros (Délahô-Kouh), dont la cime presque toujours neigeuse dépasse 4 000 mètres de hauteur.

C'est alors, à partir de Sorkhadizeh, que commence la descente vers la Mésopotamie et, dans cette descente en lacets, très rapide, on retrouve partout les traces des grands travaux effectués jadis par les Achéménides et leurs successeurs, pour aménager la voie et permettre le passage des chars. Vers le milieu de la descente est un Arc sassanide (Tagh-é-Ghirra) et, en quelques heures, on est au village de 'Aligherda (altitude 700 mètres) et à Ser-i-Poul (altitude 610 mètres), l'antique Khalman, au milieu des plantations de dattiers, parmi les ruines de toutes les époques. Cette descente d'environ 1 300 mètres se fait aisément, bien que le régime musuman ait laissé tomber en ruines les grands travaux de ses devanciers.

Les vallées par lesquelles passe cette route depuis Hamadan, jusqu'au pied des montagnes, tiennent lieu de frontière entre les Kurdes, au nord, et les Lours, au sud; et les Iraniens descendent, dans la direction de Bagdad, jusqu'au bourg de Qasr-é-Chirin (altitude 515 mètres), célèbre par les ruines du vaste palais de Chosroes II. Là est la limite de l'empire du Chah, vers la Turquie.

Depuis Hamadan, jusqu'au pied des pentes du Zagros, à Qasr-é-Chirin, on compte de douze à quinze grandes étapes de caravanes et, de la frontière persane à Bagdad, cinq jours par Khanéghin, Kizil-Robât, Chérâban et Bakouba. C'est donc environ six ou sept étapes moyennes qui séparent aujourd'hui les Russes de la capitale des khalifes. Pour eux, la tâche était très ardue de Kenghâver à Sorkhadizeh, parce que dans ce pays montagneux les vallées sont étroites, encaissées entre de hautes falaises, d'où une poignée d'hommes peut, sans courir de dangers, tenir en échec une armée toute entière et lui infliger de sérieuses pertes. Il faut se souvenir que dans tous ces districts la population de race Kurde fait cause commune avec nos ennemis. L'occupation du col de Sorkhadizeh est cependant de première importance et nos

alliés n'ont pas hésité à faire les sacrifices nécessaires pour s'emparer de ce point de premier ordre.

Sorkhadizeh et les hauteurs qui l'avoisinent commandent toute la plaine de Ser-i-poul et de Qasr-é-Chirin qui, elle-même, se trouverait sous le feu de pièces lourdes mises en batterie dans la montagne ; mais le transport d'un matériel pesant n'est pas chose facile dans ce pays, où tous les anciens chemins sont aujourd'hui devenus peu à peu de mauvais sentiers muletiers.

Dans les projets allemands d'organisation de l'Asie antérieure, le col du Zagros était appelé à jouer un grand rôle ; c'est par là que devait passer la voie ferrée reliant Bagdad à Téhéran, avec embranchement vers Kenghâver sur Sulthanâbâd, Ispahan, Chirâz et Kirman. Ces deux lignes étaient destinées à drainer tout le commerce persan au profit de l'Allemagne, et à mettre l'empire du Chah sous la dépendance militaire de la Turquie. Mais le château de cartes s'est écroulé sur les bords de la Marne et, bientôt, les Russes et les Anglais se rejoindront à Bagdad.

Il reste encore à nos alliés une très lourde tâche à remplir. Pour les Anglais, comme pour les Russes, les difficultés sont grandes ; car la nature favorise leurs ennemis. Cependant les obstacles ne sont pas insurmontables, et l'avance se fait sûrement. Et l'on verra un jour tous ces nomades qui causent aujourd'hui encore tant de soucis combattre pour délivrer leur pays des troupes et des fonctionnaires du sultan.

J. DE MORGAN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion, Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained at Galignani's Library, Paris, or direct from the Publisher:

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.**

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

18, Rue Saint-Augustin, PARIS

TÉLÉPHONE : 245-92

Librairie PAYOT & Cie, PARIS, 106, boulevard Saint-Germain.

VICTOR CAMBON

Notre Avenir

Un volume in-16. — Prix, broché. . . . . **3** fr. **50**

Grâce à la prévision étonnante qu'il avait eue de la guerre, grâce à la clairvoyance avec laquelle il a, depuis, dissipé des illusions dangereuses, M. Victor Cambon exerce aujourd'hui sur le public français une autorité morale considérable.

L'éminent ingénieur, qui s'est classé parmi les personnalités les plus en vue de la terrible période où nous vivons, peut être considéré comme un véritable conseiller national au point de vue économique et industriel.

Son nouvel ouvrage, **Notre Avenir**, est un livre de propagande patriotique qui aura le plus grand retentissement.

G. FERRERO

La Guerre Européenne

Un volume in-16. — Prix, broché. . . . . **3** fr. **50**

Il est difficile de lire quelque chose de plus ample et de plus pénétrant, sous une forme rapide, que les réflexions de M. Guglielmo Ferrero sur **la Guerre Européenne**. Ce sont là des pages de tout premier ordre, des pages de philosophie historique. Tout y est... la connaissance du Présent et le sens du Passé; l'information qui dénombre, dans l'Europe de 1914, les forces, les faiblesses, les ressources, les politiques, les besoins, les idées, les passions; et l'intelligence des civilisations précédentes qui précise les opinions en ce qui concerne l'effroyable histoire contemporaine. Dans cette guerre, les problèmes radicaux de la civilisation se trouvent agités avec une urgence et une plénitude suprêmes; et c'est l'intérêt pathétique de ce livre de nous faire *voir* cela avec une vivacité dramatique, dont sont gagnés notre esprit et notre cœur, qui s'émeuvent, donnent à fond, s'enflamment, atteignent une sorte de lucidité concrète, *pratique*.

Edmond Barthèlemy.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE

L'Araignée du Kaiser

Un volume in-16. — Prix, broché. . . . . **3** fr. **50**

Ce roman est le livre le plus étonnant qui ait paru depuis le début de la guerre. Le fantastique s'y mêle sans invraisemblance aux événements actuels et les situations les plus irrésistiblement comiques alternent avec les péripéties du drame le plus angoissant.

Il y a toute la guerre dans **l'Araignée du Kaiser** : la routine de notre bureaucratie; la rage de certains benêts qui voient des espions où il n'y en a pas et n'en voient pas où il y en a ; le génie dém arqué outre-Rhin) de nos inventeurs ; la blague de nos Parigots ; la mégalomanie mystique du kaiser, la cruauté cynique de son rejeton, la morgue des états-majors monoclés et corsetés, le ridicule épais des Berlinois (professor Hazenfratz, sa *gnædige Frau* et l'inénarrable colonel Regenschirm), tout cela est vu et noté par un psychologue doublé d'un humoriste.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

SERVICE AUTOMOBILE

entre

LE MONT-DORE et St-NECTAIRE (Puy-de-Dôme

Afin de faciliter aux baigneurs et aux touristes, notamment à ceux de la Bourboule et du Mont-Dore, l'accès de la pittoresque station thermale de Saint-Nectaire, la Compagnie d'Orléans a réorganisé pour la saison d'été 1916 son service automobile quotidien entre ces deux dernières localités qui fut précédemment si apprécié.

Le service dont il s'agit assurera la correspondance avec les trains express de nuit et de jour de ou pour Paris-Quai d'Orsay.

ALLER. — Du 15 juin au 1er septembre : départ du Mont-Dore à 7 h. 30, arrivée à Saint-Nectaire à 8 h. 45. — Du 15 juin au 15 août : départ du Mont-Dore à 18 h. 45, arrivée à Saint-Nectaire à 19 h. 45.

RETOUR. — Du 15 juin au 1er septembre : départ de Saint-Nectaire à 17 h. 45, arrivée au Mont-Dore à 19 h. 15. — Du 15 juin au 15 août : départ de Saint-Nectaire à 8 heures, arrivée au Mont-Dore à 9 h. 30.

Prix par place et par voyage simple de la gare du Mont-Dore à Saint-Nectaire et vice-versa ..... } **6 francs**

Billets directs de Paris-Quai d'Orsay à Saint-Nectaire et vice-versa. Billets d'aller et retour collectifs de famille.

Enregistrement direct des bagaes.

Entre Paris-Quai d'Orsay et le Mont-Dore et vice-versa, voitures directes de toutes classes, lits-toilette et compartiments-couchettes.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

VALIDITÉ PROLONGÉE

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR

à l'occasion de l'ASCENSION et de la PENTECOTE

Les billets d'aller et retour ordinaires émis par les gares du Réseau de l'État bénéficieront, cette année comme les années précédentes, d'une validité prolongée à l'occasion de **l'Ascension** et de la **Pentecôte.** C'est ainsi que les billets délivrés à partir du Mardi 30 Mai seront valables au retour jusqu'au 6 Juin et que ceux dont la délivrance aura été effectuée à partir du Jeudi 8 Juin pourront être utilisés au retour jusqu'au 15 Juin.

Par suite de dispositions spéciales insérées dans les tarifs, les billets d'aller et retour comportant seulement des parcours dans l'intérieur de l'ancien Réseau de l'État auront une validité exceptionnellement un peu plus longue: du Lundi avant **l'Ascension** jusqu'au Mercredi 7 Juin, d'une part, et du Jeudi avant la **Pentecôte** jusqu'au Jeudi 22 Juin, d'autre part.

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : **ROMA, via Uffici del Vicario, 21 - Telef. 27-31**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : **Charles-Albert CORTINA**

Sont collaborateurs de **"La Rivista Politica e Parlamentare"** les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : **10 francs** | Pour la France, un an : **12 francs**

La livraison : **0 fr. 30**

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

BILLETS DE FAMILLE

La Compagnie d'Orléans a repris la délivrance des billets d'aller et retour collectifs de famille pour les voyages effectués au printemps et en été sur son propre réseau.

Ces billets seront émis jusqu'au 1er Octobre inclus.

Ceux délivrés juspu'au 15 Juin inclus sont valables 33 jours ; leur durée de validité peut être prolongée une ou deux fois de 15 jours moyennent paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 %. Les billets émis du 15 Juin jusqu'au 1er Octobre sont valables indistinctement, quelle que soit l'époque de délivrance, jusqu'au 5 Novembre.

La réduction pour ces deux catégories de billets peut aller jusqu'à 75 %.

Le voyage collectif n'est obligatoire que pour trois personnes de la famille ; les autres ont la faculté de voyager isolément à l'aller et au retour en obtenant un coupon spécial en même temps que le billet collectif et en acquittant en supplément, lors de leur voyage, le prix d'un billet au tarif militaire.

Les billets comportent en outre la faculté pour un ou plusieurs des titulaires de voyager à prix réduit de 50 % entre le point de départ et le lieu de destination pendant la durée de la villégiature.

Librairie Militaire BERGER-LEVRAULT, Paris, 5 et 7, rue des Beaux-Arts.

Derniers volumes parus :

JUDITH CLADEL

LE GÉNÉRAL GALLIENI

Un volume in-8° avec un portrait . . . . . **2** francs

ARSÈNE ALEXANDRE

ALBUM DE L'ESPRIT SATIRIQUE PENDANT LA GUERRE

Un volume in-4° de 107 planches . . . . . **4** francs

E. GOMEZ CARRILLO

LE SOURIRE SOUS LA MITRAILLE

Un volume in-12 illustré . . . . . **3** fr. **50**

G. CROUVEZIER

L'AVIATION PENDANT LA GUERRE

Un volume in-8° illustré . . . . . **3** fr. **50**

JULIETTE ADAM

LE GÉNÉRAL SKOBELEFF

Un volume in-8° avec un portrait . . . . . **1** fr. **25**

G. CERFBERR DE MÉDELSHEIM

LE NERF DE LA GUERRE

Les Ressources de la Défense nationale

Un volume in-12 illustré . . . . . **1** fr. **50**

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE BAINS DE MER

Des billets d'aller et retour à prix réduits, dits de **Bains de Mer**, sont délivrés actuellement dans toutes les gares du réseau de l'État.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été sont les suivantes :

Sur l'**ensemble du réseau**, des billets de toutes classes valables pendant 33 jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de 30 jours, moyennant un supplément de 10 % par période.

Sur les lignes du **Sud-Ouest**, des billets à validité réduite :

1° Billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemin d'une fête ;

2° Billets valables seulement le dimanche et un jour férié.

Sur les lignes de **Normandie** et de **Bretagne**, des billets valables suivant le cas, 3 jours, 4 jours ou 10 jours.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

VISITE AU MONT SAINT-MICHEL

Jusqu'au 31 Octobre, toutes les gares des lignes de Normandie et de Bretagne du réseau de l'État délivreront pour le Mont Saint-Michel des billets directs d'aller et retour à prix réduits des trois classes, valables de 3 à 8 jours suivant la distance.

Les billets délivrés au départ de Paris permettent de passer, au retour, par Granville ; ils sont valables 7 jours et leurs prix sont fixés à :

47 fr. **70** en 1re classe. — **35** fr. **75** en 2me classe
26 fr. **10** en 3me classe.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VIENT DE PARAITRE :

CHARLES MAURRAS

QUAND
LES FRANÇAIS NE S'AIMAIENT PAS

CHRONIQUE D'UNE RENAISSANCE

La jeunesse lettrée en 1895. — Un ami de l'Allemagne en 1896. — La question d'Alsace-Lorraine en 1897. — L'annexion intellectuelle en 1895. — L'élève de Fichte en 1903. — Le renoncement à nous-mêmes en 1902. — Sentinelle allemande dans l'Université. — Une enquête nouvelle. — La réponse de Quinton. — Une revue latine. — Le tien et le mien dans Nietzsche. — Si l'anarchie est fruit latin. — Jules Lemaître et Tolstoï. — Madame Paule Minck. — Sur l'état de nature. — La plainte d'Arnulphe. — De la liberté suisse à l'unité française. — Les ennemis de Jeanne d'Arc. — Entre Pottier et Lamartine. — La courbe de l'histoire. — A Chemulpo ou le centenaire de Kant. — L'art d'aimer sa patrie. — S'il nous faut une armée. — Les conditions politiques des forces militaires. — La garantie républicaine. — La patrie ou l'humanité. — Un nationaliste athénien. — Le mirage d'Orient. — Poussin et l'Occident. — La France et l'Amérique — Joyeuse Angleterre. — Conclusion.

Un vol. in-16 double-couronne, de 400 pages environ . . . . . **3 fr. 50**

OUVRAGES DE CHARLES MAURRAS

Enquête sur la Monarchie. — Un vol. in-16 (11e mille). . . . . **3 fr. 50**

L'Avenir de l'Intelligence. — *Auguste Comte. Le Romantisme féminin. Mlle Monk.* — Un vol. in-8 (5e mille) . . . . . **3 fr. 50**

Le Dilemme de Marc Sangnier. — *Essai sur la démocratie religieuse.* — Un vol. in-18 (3e mille) . . . . . **3 fr. 50**

La Politique religieuse. — Un vol. in-16 (7e mille) . . . . . **3 fr. 50**

L'Action française et la religion catholique. — Un vol. in-16 (6e mille) . . **3 fr. 50**

Kiel et Tanger (1895-1905). — *La République française devant l'Europe.* — Nouvelle édition, revue, augmentée d'une préface, **De 1905 à 1913**, et de nombreux appendices. — Un vol. in-16 (11e mille). . . . . **4 francs.**

DEVANT L'ENNEMI. — Les Conditions de la Victoire :

* *La France se sauve elle-même* (Juillet-Décembre 1914).
** *La Session du Parlement* (Janvier-Août 1915).
*** *Ministère et Parlement* (Septembre-Décembre 1915).
**** *Vers un Gouvernement* (Janvier-Mai 1916).

Ces quatre volumes forment la première série des articles de guerre de Charles MAURRAS. Le 3e volume vient de paraître. On peut souscrire à la série des quatre volume en envoyant **12** francs à la Librairie.

La Librairie envoie son Catalogue franco sur demande.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VAINCRE, ET FIXER LA VICTOIRE

**CONSERVER AVEC NOUS L'ESPRIT DE LA VICTOIRE
AFIN DE LE FAIRE SERVIR A LA GRANDEUR
POLITIQUE, INTELLECTUELLE ET MATÉRIELLE DE LA FRANCE
VOILA LA VOLONTÉ DES FRANÇAIS**

Consolider la victoire, pour la grandeur de la France et pour la prospérité des Français, c'est notre but, Il nous faut trouver les moyens. Revisons d'abord nos idées : toutes les questions devront être résolues non point selon nos préférences, nos caprices de sentiment ou selon nos préjugés, mais selon les exigences de l'intérêt national. Français, c'est votre devoir de connaître les doctrines tirées de l'expérience par ce groupe actif et énergique qui a fondé en France le nationalisme intégral, en partant de ce point de vue suprême : le salut public. Des ouvrages de premier ordre les exposent. Lisez-les.

Quelles seront d'abord les conditions d'une paix durable : *Hors du Joug Allemand*, de Léon Daudet, *Les Tronçons du Serpent*, de Louis Dimier, *Au lendemain de la victoire*, d'Alexis Delaire, le disent avec une science parfaite et en termes magnifiques. Deux très grands livres, *L'Avant-Guerre*, de Léon Daudet, *Kiel et Tanger*, de Charles Maurras, vous révèleront les causes de notre faiblesse passée en Europe et vous montreront comment l'État français peut recouvrer sa force à l'intérieur et à l'extérieur.

CONNAISSONS NOTRE HISTOIRE : Avec *L'Esquisse d'une histoire de France*, de Cavaignac, *Les Préjugés ennemis de l'Histoire de France*, de Dimier, *La République de Bismarck*, de Marie de Roux, la grande et magistrale *Histoire de deux peuples* (la France et l'Empire allemand), de Jacques Bainville, rectifieront nos principaux jugements historiques.

RÉFORMONS NOTRE ESPRIT : Nos erreurs de vingt ans, les *Souvenirs* de Léon Daudet (*Fantômes et Vivants*, *Devant la Douleur*, *L'Entre-Deux Guerres*) les critiquent en évoquant les hommes et les milieux qui les ont représentés. Le très grand livre de Charles Maurras, *L'Avenir de l'Intelligence*, assigne à l'intelligence et à la raison leur vraie place. *L'Homme qui vient*, de Georges Valois, redresse la notion de l'autorité. *Les Religions laïques*, de Dom Besse, dissipe les nuées religieuses, comme les fortes études de Valois et Renié sur les *Manuels scolaires* dispersent les nuées historiques et morales répandues dans l'enseignement.

PRÉPARONS-NOUS A ORGANISER LE PAYS : Henri Cellerier dans *La Politique fédéraliste* pose les principes de l'organisation des provinces. Pour les métiers, pour les rapports des classes sociales, pour la famille, le Colonel de la Tour du Pin, dans *Vers un ordre social chrétien*, Georges Valois, dans *La Monarchie et la Classe ouvrière* et *Le Père* ont réuni les enseignements de l'expérience.

REPRENONS NOTRE PLACE PARMI LES NATIONS CATHOLIQUES : *La Politique religieuse*, de Charles Maurras, donne une connaissance complète et profonde du problème qu'elle résout selon les plus hauts intérêts de la civilisation.

RÉSOLVONS LE PROBLÈME DE L'ÉTAT : C'est le problème essentiel, qui domine tous les autres. A quoi servira-t-il d'assurer la paix au foyer, la prospérité des métiers et des provinces, la grandeur de la France, si l'on se bat sur la place publique? Abordons le problème sans préjugés : Lisez *L'Enquête sur la Monarchie*, de Charles Maurras. La question est résolue définitivement dans ce livre qui est « un des monuments de la littérature française » et de la science politique.

Français, vous voulez l'ordre, la grandeur et la prospérité dans la paix. Obtenez ces biens selon l'équité et dans le sens du salut public. Des hommes ardents vous ont précédés dans vos recherches : rejoignez-les, et vous trouverez avec eux

LE SECRET DE L'ORGANISATION

Tous les ouvrages mentionnés ici ont été édités par la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, rue de Médicis, à Paris. Demandez-les-lui ou demandez-les à votre libraire.

La NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS, a publié :

JACQUES BAINVILLE

Histoire de deux peuples. **La France et l'Empire allemand.** — Un volume. (16e mille) . . . . . 3 fr. 50

Bismarck et la France, **d'après les Mémoires du Prince de Hohenlohe.** — Un volume. (3e mille) . . . . . 3 fr. 50

CAMILLE BELLAIGUE

Pie X et Rome. **Notes et Souvenirs (1903-1914).** — Un volume. (6e mille) . . . . . 3 fr. 50

R. P. DOM BESSE

Les Religions laïques. **Un romantisme religieux.** — Un volume. (2e mille) . . . . . 3 fr. 50

LÉON DAUDET

L'Avant-Guerre. **Études et documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'affaire Dreyfus.** — Un volume in-16. (42e mille) . . . . . 3 fr. 50

Hors du Joug allemand. **Mesures d'après-guerre.** — Un volume in-16. (12e mille) . . . . . 3 fr. 50

SOUVENIRS DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES, ARTISTIQUES ET MÉDICAUX DE 1880 A 1905 (TROIS VOLUMES PARUS) :

***Fantômes et Vivants. - **Devant la Douleur. - ***L'Entre-deux-Guerres.**

Chaque volume in-16. . . . . 3 fr. 50

ALEXIS DELAIRE

Au lendemain de la Victoire. **Le nouvel équilibre européen.** — Préface de MAURICE BARRÈS. Un volume in-16, avec cinq cartes. (2e mille) . . . . . 3 fr. 50

LOUIS DIMIER

Les Tronçons du Serpent. **Idée d'une dislocation de l'Empire allemand et d'une reconstitution des Allemagnes.** — Un volume. (3e mille). . . . . 3 francs

H. DUTRAIT-CROZON

Gambetta et la Défense Nationale. **1870-1871.** — Un volume. (2e mille). . . . . 6 francs

Mis DE LA TOUR DU PIN LA CHARCE

Vers un ordre social chrétien. **Jalons de route.** — Un volume. (3e édition) . . . . . 7 fr. 50

Aphorismes de Politique sociale. — Un volume. (3e mille) . 1 franc.

LÉON DE MONTESQUIOU

1870 : Les Causes politiques du désastre. — Un volume. (2e mille). 2 fr. 50

GEORGES VALOIS

L'Homme qui vient. **Philosophie de l'autorité.** — Un volume. (5e mille). 3 fr. 50

La Monarchie et la classe ouvrière. — Un volume. (Nouvelle édition, 4e mille) . . . 3 fr. 50

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Villégiatures de printemps sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées

De toutes les saisons le printemps est peut-être celle qui, sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées, offre le plus d'attraits.

Dans cette région privilégiée la température est douce et ensoleillée, les excursions sont infiniment variées au bord de rivages pittoresques ou au sein d'harmonieux paysages.

Les personnes éprouvées par la guerre, celles qui cherchent le repos en ces moments troublés, trouveront, pour se rendre dans la région précitée, de bons express de jour et de nuit composés de voitures directes et, suivant le cas, de wagons-lits et d'un restaurant.

Avec ces express, en quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40, 20 h. ou 21 h. 50 on arrive en 9 heures à Bordeaux, en 13 heures à Biarritz, St-Jean-de-Luz et Pau.

Le retour s'effectue dans les mêmes conditions.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	1 an	6 mois	3 mois
Paris	48 »	24 »	12 »
Seine et Seine-et-Oise	51 »	25 50	12 75
Départements	54 »	27 »	13 50
Étranger (Union Postale)	60 »	30 »	15 »

Bulletin d'abonnement à "LA REVUE DE PARIS"

Je déclare souscrire à un abonnement de .....

à dater du ....., *pour la somme de* .....

..... { *que je joins ci-inclus.*
que je vous autorise à faire toucher.

SIGNATURE :

Nom : .....

Adresse : .....

.....

Mettre ce bulletin sous enveloppe à l'adresse de M. l'Administrateur de la **Revue de Paris**, 85 *bis*, faub. St-Honoré, à Paris et indiquer si la *Revue* doit être fournie **rognée** ou **non**.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Pour paraître fin Juin : le TOME PREMIER de

LA GUERRE

DOCUMENTS
DE LA SECTION PHOTOGRAPHIQUE
DE L'ARMÉE

(MINISTÈRE DE LA GUERRE)

TOME 1ER

240 PLANCHES

reproduisant plus de

600 photographies

accompagnées d'un

TEXTE par ARDOUIN-DUMAZET

Un Album in-4° (28 × 35), broché, couverture bleue et or . . . . . 15 fr.

Relié pleine toile, fers spéciaux, tête dorée . . . . . 22 fr.

EXTRAITS DE LA PRESSE

« Ces admirables photographies, judicieusement choisies et groupées, fixeront quelques-uns des aspects multiples de la grande guerre. »

(*Revue de Paris*)

« Les fascicules parus prouvent victorieusement l'admirable exécution de cet ensemble documentaire que tout le monde voudra posséder comme un témoin et comme un souvenir. »

(*Correspondant*)

« L'album *La Guerre*, qui paraît à la Librairie Armand Colin, est une publication appelée à un gros succès. »

(*Polybiblion*)

« *La Guerre* formera un ensemble d'un intérêt et d'une valeur historiques indéniables. Ceux qui veulent vivre l'existence de nos « poilus » réserveront leurs sympathies à cette publication. »

(*Paris-Journal*)

" **LA GUERRE** " est publiée en fascicules in-4° jésus (28×35), à raison d'un fascicule par quinzaine. — Elle comprendra *vingt fascicules*. — 10 fascicules sont en vente. — Le fascicule XI, qui paraîtra le 8 juillet, commence la 2e série.

Prix de souscription à la 2e *série* de 10 fascicules (envoi *franco*). . 12 fr. 50

Chaque fascicule : 24 PLANCHES, avec un *TEXTE* par ARDOUIN-DUMAZET. . . . . *Net* 1 fr. 25

Emboîtage pleine toile (pour relier 10 fascicules) . . . . . 6 fr.

Portefeuille pleine toile (pour contenir 10 fascicules). . . . . 7 fr.

En vente chez tous les Libraires, Papetiers et Marchands de journaux

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

En vente la 39e édition de

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GINGOLPH, L'ABANDONNÉ

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3** fr. **50**

En vente la 6e édition de

ÉMILE NOLLY

(Capitaine DETANGER)

LE CONQUÉRANT

Journal d'un "INDÉSIRABLE" au Maroc

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3** fr. **50**

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 705-16.

LIVRES NOUVEAUX

L'AMOUR AU JARDIN,

par **Maxime Formont**.

L'Amour au Jardin, la mélancolique histoire d'une petite archiduchesse et de son jeune maître de musique ; *le Triomphe de la Mort*, une étrange évocation, devant la fresque du palais Sclafani de Palerme, du moyen âge sicilien, une suite de courts récits, nerveux, prenants, qui promènent le lecteur dans toute l'Italie, en Grèce, et même à à Paris, — tel est le contenu de ce livre charmant, qui met en valeur de cent façons l'exquis talent du conteur, du romancier de *l'Audace*. L'intrigue, qui jamais ne languit, s'enveloppe d'air, d'espace, de décors lumineux en des pays lointains : ces beaux contes sont aussi des voyages faits avec un compagnon très artiste et curieux de toute vie.

LA GUERRE DES MOMES,

par **Alfred Machard.**

C'est l'histoire des principaux événements de la guerre vus et vécus par des enfants. L'auteur dépeint les gamins et les gamines de Paris comme les dignes héritiers des vertus de leurs aînés qui savent être héroïques avec fantaisie, en demeurant frondeurs et narquois. On s'intéressera certainement aux aventures des Zoulous attaquant l'épicerie Knatschke et des petites amoureuses du général Joffre.

SOUVENIRS D'UN RÉFUGIÉ,

par **L. Wastelier du Parc.**

L'auteur a réuni des notes prises au cours de la première occupation du Nord, pour raconter des événements encore peu connus, comme l'enlèvement par les Allemands des prisonniers civils, l'évacuation sur Dunkerque des hommes mobilisables venant des régions envahies. Il donne une idée exacte de l'état d'esprit où se trouvaient ses compagnons d'infortune, qu'il a suivis dans leurs pérégrinations.

LA GUERRE SUR LE FRONT OCCIDENTAL,

par **Joseph Reinach.**

Ce livre a été écrit spécialement pour nos alliés russes, qui désirent mieux connaître notre guerre. « Polybe » s'est attaché à décrire avec netteté et précision l'histoire des opérations jusqu'à l'automne 1915, et l'effort qu'il a fait pour rendre claire à des étrangers la terrible partie d'échecs qui se joue de la mer du Nord à l'Alsace lui vaudra aussi l'admiration et la reconnaissance de nombreux lecteurs français.

LE BAPTÊME DU COURAGE,

par **Ernesta Stern** (Marie STAR)

Madame Ernesta Stern raconte dans ce petit livre l'aventure héroïque d'un jeune homme à la sensibilité excessive, à l'humeur indépendante qui a vécu longtemps sans autre but que la satisfaction de ses instincts et de ses aspirations. Mais la guerre le réveille de cet égoïsme sentimental, et quand il a reçu le baptême du courage, il se sent transformé. Livre d'une inspiration fort généreuse et très vibrante.

NOS PETITS PENDANT LA GUERRE, ET NOS GRANDS.

par **Élie Dautrin.**

Au temps de paix, l'auteur nous a donné de fines et malicieuses chroniques de la vie parisienne, qui raillaient doucement les puérilités et les menues extravagances dont le snobisme d'alors s'amusait. Aujourd'hui, il traite des actualités d'un ordre plus sévère. Ces croquis de boy-scouts et de poilus sont tracés spirituellement ; l'émotion n'en est point absente, elle est toujours discrète et vraie.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.